

LE BRÉSIL.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ.

LE BRÉSIL,
OU
HISTOIRE, MŒURS,
USAGES ET COUTUMES
DES HABITANS DE CE ROYAUME;

PAR M. HIPPOLYTE TAUNAY,
Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Paris,

ET M. FERDINAND DENIS,
Membre de l'Athénée des sciences, lettres et arts de Paris.

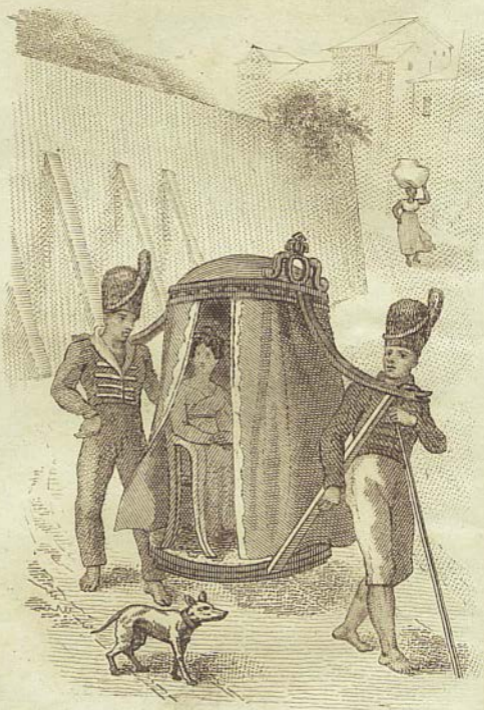
Ouvrage orné de nombreuses gravures d'après les
dessins faits dans le pays par M. H. Taunay.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,
NEPVEU, PASSAGE DES PANORAMAS, N^o 26.
1822.

FEBRUARY





LE BRÉSIL.

CHAPITRE XIX.

De la ville et de la capitainerie
de Pernambuco.

LA ville de Pernambuco, vue de loin en mer, paraît sortir du sein de l'Océan. Séjour des Hollandais pendant assez long-tems, son aspect a quelque chose de hollandais, et l'on ne soupçonnerait pas l'importance qu'elle offre quand on s'y trouve débarqué. La nature a posé

les fondemens impérissables de son port ; il est circonscrit par une portion du récif qui règne le long des côtes septentrionales du Brésil , tantôt à fleur d'eau , tantôt au dessus ou au dessous des marées. Une interruption suffisante pour permettre le passage à quelques bâtimens , a déterminé l'entrée des bassins contenus entre ce môle naturel et la ville. Le fort placé à cette extrémité les protège. C'est un spectacle intéressant que de voir les navires sous voile doubler cette pointe ; mais il faut qu'ils arrivent pour trouver la mer encore haute , sans quoi ils sont forcés d'attendre en rade une nouvelle crue , ce détroit n'ayant que peu de profondeur. S'il n'est agréable de faire antichambre nulle part ,

à plus forte raison est-il déplaisant de passer plusieurs jours en vue d'un port sans pouvoir y pénétrer, et cela sur une mer turbulente presque dans tous les tems.

Pour éviter cet inconvénient, quand nous y arrivâmes nous courûmes volontairement un danger assez imminent, en nous exposant en nombre trop considérable à faire, dans le plus frêle canot du bord, un trajet d'environ une lieue et demie. Les vagues venaient par intervalles nous y rafraîchir, sans qu'il nous fût permis de quitter notre immobilité, et cela sous peine de faire chavirer la coquille de noix où nous étions entassés : heureusement que le capitaine tenait le gouvernail d'une main exercée, et qu'il nous faisait éviter

le choc des plus puissantes lames avec une très-grande habileté ; lui-même pour nous rassurer , nous disait que si nous eussions voulu faire la route inverse , c'est-à-dire retourner au bâtiment par le même tems et dans la même barque , nous eussions été infailliblement submergés.

Le tems se mesure lentement quand on est dans une position un peu critique ; et toutefois nous arrivâmes dans l'eau tranquille des bassins où nous mouillâmes , après avoir convaincu MM. les émissaires du gouvernement , médecins et autres , que nous n'apportions ni la fièvre jaune , ni la fièvre constitutionnelle.

La terre paraît mobile lorsqu'on sort d'une voiture ou d'un bateau. Les premiers pas que nous y for-

mêmes n'étaient pas très-assurés ; mais nous vîmes venir à notre rencontre un groupe de nos compatriotes , et bientôt nous nous trouvâmes, bras dessus, bras dessous, avec des amis qui nous entraînèrent chez eux, où les soins de l'hospitalité nous rendirent frais et dispos pour aller incontinent visiter la ville dans leur société.

Elle est partagée par deux ponts en trois quartiers , et dans le voisinage de celle d'Olinda qui , située à une lieue environ sur la seule éminence que puisse embrasser la vue dans tout ce panorama , offre un coup d'œil assez remarquable quand on la regarde de l'un des deux ponts. Cette ville d'Olinda était même l'ancienne capitale de la capitainerie , et

le nom véritable de Pernambuco est Olinda de Pernambuco.

Les deux villes communiquent entre elles par un promontoire peu élevé qui longe le rivage, et vers le milieu duquel se rencontrent une colonne milliaire, surmontée d'une croix, servant de point de direction aux pilotes (*voyez la gravure en regard*), et un fort appelé *fort des Cinq Pointes*. La vue de là est charmante, parce que les détails d'architecture et de végétation d'Olinda peuvent être saisis et appréciés. Outre qu'on peut se rendre de Pernambuco à Olinda par cette langue de terre et par mer, il y a encore le cours de Biberibe qui y conduit directement, et s'étend parallèlement au promontoire du côté opposé à l'O-

céan. Cette dernière voie est même la plus usitée. Ce rio est large et peu profond ; il est continuellement couvert de pirogues dirigées par des nègres au moyen de longues perches ; il y a quelquefois si peu de fond qu'ils se trouvent forcés de les tirer eux-mêmes à force de bras pour les remettre à flot. Sur les deux bords croissent des végétaux aquatiques qui forment de véritables taillis , et servent de promenades à des crabes de toutes grosseurs ; des massifs de palmiers balancent au dessus leurs panaches élégans. Un bateau de forme particulière , chargé de conduire d'O-linda à Pernambuco , non le pain quotidien , mais l'eau de tous les jours , ce qui est pour le moins d'une aussi

grande utilité (1), va et vient continuellement sur ce canal. Celui-ci se termine vers la première de ces villes par un monument vraiment admirable, et dont nous regrettons de ne pas avoir conservé le dessin : c'est un édifice assez long en forme de pont, surmonté d'une galerie couverte ; un peu au dessus de sa base, vingt-quatre trous sont percés à distances égales, et l'eau qui alimente la rivière sort en lames argentées par ces ouver-

(1) On assure que l'on doit construire incessamment un aqueduc pour remplir ce but important. Si les architectes lui donnent la majesté de celui de Rio-Janeiro, il contribuera à embellir de coup d'œil de la ville.

tures. La plus grande utilité de cette construction est d'empêcher la marée de monter plus haut dans le cours du seul ruisseau qui fournisse l'eau potable. Quoique l'architecture n'ait pas beaucoup de régularité, la grandeur des lignes en fait une fabrique imposante, et d'un effet surtout très-pittoresque.

Nous allons, selon notre usage, rappeler en peu de mots l'origine d'Olinda et de la capitainerie, et, après en avoir donné une description succincte, nous passerons à la ville du Récif, qui est aujourd'hui la capitale et le centre d'un commerce extrêmement important, puisque ses richesses le disputent à celles de Bahia ou de Rio-Janeiro.

danger qui menaçait la colonie et afin qu'il réduisît de nouveau à l'obéissance les indigènes qui étaient alors sur le point de secouer le joug que leur avait imposé son père. Il part emmenant avec lui son frère don Jorge d'Albuquerque Coëlho, plusieurs amis, et des volontaires salariés. Peu de tems après son arrivée au Brésil, la nation cahète fut subjuguée; mais plusieurs années après, il retourna en Portugal pour accompagner le roi dom Sébastien dans sa fatale expédition d'Afrique. Dona Brittès d'Albuquerque se vit de nouveau investie du pouvoir et même de la charge de gouverneur général. La colonie s'accroissait rapidement. A défaut d'héritiers directs, lorsqu'elle mourut elle fut remplacée

par son neveu Jorge d'Albuquerque Coelho, père de Duarte d'Albuquerque Coelho (1), qui succéda ensuite, mais qui n'arriva au Brésil avec le comte Banholo, que deux ans après le commencement de l'invasion hollandaise; il y demeura jusqu'en 1638, et tint un journal exact de tous les événemens des huit premières années de cette guerre dont nous avons donné un aperçu trop fugitif; alors il retourna à Lisbonne, ne laissant pour l'investi-

(1) L'ordre des noms chez les Portugais détermine une différence entre les personnes qui portent les mêmes: ainsi, Duarte Coelho d'Albuquerque et Duarte d'Albuquerque Coelho sont deux personnages distincts.

Duarte Coelho Pereyra fut le premier donataire de la province de Pernambuco ; il en fut redevable aux services qu'il avait rendus à la couronne , en expulsant du Brésil les Français qui s'étaient établis près du rio de Santa-Cruz , et en établissant la factorerie portugaise : le titre de possession lui en fut donné en 1534 ; il s'y rendit avec sa femme et un certain nombre de familles , pour y former un noyau de population. On dit qu'en arrivant près de la côte où fut depuis établie Olinda , il prononça , dans un transport d'admiration , une phrase dont les premiers mots étaient : *O linda situacam* (ô belle situation) , et il continua , pour bâtir une cité ; telle furent en

effet l'occasion et la cause qui firent donner un nom semblable à cette ville, l'une des plus anciennes de l'Amérique-Portugaise.

Il habita d'abord l'aldée d'Iguarassu qu'il avait établie quatre ans auparavant, et se mit sans retard à jeter les fondemens de sa capitale. Jusqu'à l'époque de sa mort, qui eut lieu en 1554, il eut à soutenir une guerre continuelle contre les Cahetés qui étaient alors les maîtres de ce territoire; sa femme, dona Brittès d'Albuquerque, lui succéda dans le pouvoir et gouverna jusqu'à l'arrivée de son fils Duarte Coëlho d'Albuquerque, lequel étudiait aux universités en Portugal. La reine dona Catharina lui fit ordonner de partir incontinent pour s'opposer au

ture de son héritage qu'une fille mariée au comte de Vimioso don Miguel de Portugal ; mais ni lui ni ses héritiers , qui se disputèrent un vain titre , ne jouirent plus d'un fief pour lequel dom Jean IV avait dépensé des sommes considérables. A l'époque de la restauration , ce prince , jugeant que les possesseurs n'avaient pas de forces assez grandes pour résister à une nouvelle agression au cas qu'on l'eût tentée , réunit ce domaine à celui de la couronne , ce à quoi s'opposa toutefois le titulaire ; la cour , pour le dédommager ainsi que ses proches , leur accorda une rente considérable sur le produit qu'en retirait l'Etat , et ils furent l'objet de grâces continues ; la reconnaissance qu'ils en

conçurent, et le titre héréditaire dans leur famille de marquis de Vallença, les firent enfin désister de tous leurs droits, et l'accord en fut passé entre Jean V et le comte de Vimioso par devant le procureur de la couronne.

Vieira, le libérateur de la capitainerie, en avait été élu gouverneur après l'expulsion des Hollandais. Cette province prit bientôt un accroissement incroyable ; les Tupinambas, qui formaient de nombreuses tribus, se retirèrent peu à peu vers l'Occident ou s'allièrent aux Européens : le reste en a été réduit au commencement du siècle dernier. Ils forment quatre nations composées de peu de familles, et nommées Pipipan, Chocò, Uman et Vouyé. Elles ont chacune un idiome parti-

culier ; et quoiqu'elles aient évidemment la même origine , elles étaient et sont encore ennemies irréconciliables. Ces indigènes occupaient un territoire de trente lieues carrées , entre les rios Moxotò et Pajehu : ce pays est en grande partie sauvage et dépourvu d'eau. Ils y erraient sans se livrer en aucune façon à l'agriculture , ne mangeant que des fruits de la forêt , du miel et du gibier. Un animal , quel qu'il fût , destiné à leur servir d'aliment , était rôti en entier avec ses poils ou ses plumes et ses intestins. Les hommes allaient nus et armés de leur arc ; les femmes portaient une espèce de tablier de pudeur en filet fin et élastique , bordé d'une frange en fil plus gros , et fait avec art. La polygamie , en usage chez toutes

les autres peuplades du Brésil, était interdite (1), et l'adultère inconnu : c'était à leurs yeux le plus grand crime dont se souillassent les Européens. A défaut d'instrumens propres à creuser la terre pour inhumer leurs morts, ils les plaçaient sous des monceaux de feuilles au pied de grands arbres, et de préférence sous l'ambuzeiro, quand il s'en trouvait dans le voisinage. Les tribus dont nous venons de parler reçurent le baptême, et ont été formées en aldées. Elles cultivent quelques plantes de première nécessité, telles que le manioc, le maïs et quelques

(1) Ce fait est d'autant plus extraordinaire, que des peuples originaires de l'Amérique, les Tupis sont les plus adonnés à cet usage.

arbres fruitiers. Ces Américains ont conservé pour la chasse une passion très-forte, et prétendent avoir sur les bœufs et les bestiaux des planteurs voisins le même droit que sur les animaux des bois. « Sans ce penchant coupable, ajoute l'auteur de la *Corographie brésilienne*, les premiers chrétiens n'auraient pu avoir des mœurs plus exemptes de souillures que n'en avaient ces idolâtres. »

Olinda, fondée dès l'origine, au lieu de croître décline de jour en jour; elle n'est plus maintenant qu'un grand village dépeuplé; après avoir été le siège d'un évêché, elle ne représente qu'une des plus minces paroisses. L'orgueil et la dissolution de ses habitans l'ont, dit-on, conduite à cet abaissement. Que de Babylones mo-

dernes auraient le même sort si ces causes suffisaient pour produire ce résultat ! Le voisinage de Pernambuco en est le motif le plus plausible. Le port du Récif, comme une ruche en pleine activité, voit l'essaim de la population s'y concentrer. Le séjour d'Olinda est cependant meilleur pour la santé : mais qu'importe la santé aux adorateurs de la fortune ? Les moines pensent mieux, et sont à cet égard de vrais épicuriens : ils possèdent sur cette colline riante de beaux couvens. Olinda n'est plus, à proprement parler, qu'un lieu de plaisance où les habitans du Récif se portent en foule les jours de fêtes pour jouir du plaisir de la promenade. On y trouve beaucoup de jardins, parmi lesquels se distingue ce-

lui de botanique ; il est en bon état , et la plupart des arbres qu'on y a transplantés , particulièrement des Indes , y prospèrent : l'arbre à pain surtout , dont il se trouve cinq ou six pieds , se couvre annuellement de ses fruits. Il est à désirer qu'on le multiplie dans tout le Brésil , puisqu'il offre , à parler sans l'enthousiasme qui exagère et déprécie tout à la fois , un aliment agréable , salubre et abondant. La maison du directeur de ce jardin est un petit ermitage entouré de bosquets délicieux. Le jour que nous le visitâmes , l'un de nous faillit à être mordu par un petit serpent vert , grand au plus comme notre aspic , et muni de dents à crochets : ce reptile se glissait entre des pots et des caisses de fleurs adossés

à la maison. Au moment où nous le signalâmes à notre ami, le danger était imminent : le prenant sans doute pour une petite branche, il avançait la main sans aucune défiance. Les nègres de l'habitation firent justice de l'animal rampant et le tuèrent, après avoir dérangé toutes les caisses pour le retrouver.

On trouve à Olinda une maison de miséricorde avec son hôpital, un asile de réclusion pour les convertis, un couvent de franciscains, un de carmes chaussés, un autre de carmes déchaussés, quatre de bénédictins, un palais où les gouverneurs étaient obligés naguère de résider pendant six mois de l'année, un palais épiscopal assez délabré, un séminaire dans l'ex-collège des jésuites, où sont

établis des professeurs de grec, de latin, de français, de géographie, de rhétorique, d'histoire universelle, de philosophie, de dessin, d'histoire ecclésiastique, de théologie dogmatique et de morale. On y trouve aussi un certain nombre d'ermitages. La cathédrale, une des deux paroisses, est magnifique; l'autre paroisse se nomme *San-Pedro martyr* (Saint-Pierre martyr). Le sénat, ou corps municipal, est riche; il perçoit un droit d'un *testaon* (quinze sous) par chaque pied horizontal que comportent les façades des maisons.

La ville du Récif, à laquelle l'auteur de la *Corographie brésilienne* donne le nom de Tripoli ou triple cité, est en effet, comme nous l'avons dit plus haut, partagée en trois

quartiers réunis entre eux par deux ponts : le quartier le plus voisin de la mer se nomme Récife ; le plus éloigné , Boavista ; l'intermédiaire , Santo-Antonio : chacun compose une paroisse. Le pont de Boavista est presque entièrement construit en bois , et a trois cent cinquante pas de longueur ; au milieu se trouvent des bancs où l'on vient le soir jouir de la fraîcheur et de la perspective d'Olinda éclairée par le soleil couchant. Le pont de Santo-Antonio a deux cent quatre-vingts pas de long ; il est en grande partie de pierre et bordé de boutiques de quincaillerie et de mercerie ; aux deux extrémités est une construction en arc triomphal , dans laquelle se trouve une niche où l'image de Saint-Antoine

est exposée à la piété des fidèles. Le jour de sa fête on y célèbre une messe solennelle. Le plus grand miracle qu'ait, dit-on, opéré cette effigie est de s'être préservée des flammes lors d'un incendie qui avait consumé tout l'édifice où elle se trouve enchâssée. Le pont de Santo-Antonio était en réparation à l'époque où nous avons visité Pernambuco. La police un peu rigoureuse établie alors voulait que les sentinelles placées aux bouts de ce pont criassent *qui vive* à toutes les personnes qui passaient dessus, quelque considérable que fût la foule; ce qui égosillait les factionnaires et leur faisait parcourir tous les tons du *miaulino*. Cet usage mettait l'esprit des nègres à la torture; aussi quelques-uns répondaient-

ils le nom de l'objet qu'ils portaient ou conduisaient, *foin, farine, cheval, mulet*, etc. Au reste, la planimétrie des deux ponts est parfaite, et ils sont peu au dessus du niveau habituel de l'eau.

La rue principale du quartier qui borde la mer se nomme la rue *das Cruzes*; elle est large et bordée de belles maisons. Les autres sont généralement tortueuses et étroites. L'église se nomme *Corpo-Santo*; elle a pour patron Saint-Pierre Gonsalvez. Douze cent vingt-neuf feux composaient en 1810 la totalité de ce quartier.

Celui de Santo-Antonio est à l'extrémité septentrionale de la péninsule formée par les deux bras du Capibarybe. Les rues sont plus ré-

gulières que dans le précédent, et munies de trottoirs des deux côtés. Une place carrée, garnie tout autour de loges en arcades, est une espèce de bazar où se vendent les étoffes, les viyres secs et les objets de luxe. L'église est sous l'invocation du saint-sacrement. Deux mille sept cent vingt-neuf feux déterminaient la population de cette paroisse en l'année désignée plus haut.

Boavista, troisième quartier, est sur le continent : on pourrait le nommer ville neuve ; les maisons ont un aspect plus agréable ; les rues sont convenablement espacées, mais n'ont pas la régularité dont elles seraient susceptibles. L'église est sous la même invocation que celle de Santo-Antonio.

La population ne comporte encore que mille quatre cents feux ; mais le nombre en augmente tous les jours , et Boavista deviendra le plus important des trois quartiers de Pernambuco.

La magistrature se compose d'un gouverneur , d'un ouvidor , d'un intendant de la marine , et d'un juiz de fora qui réunit plusieurs attributions ; il y a en outre un tribunal de la ferme royale , trois professeurs royaux de latin , un de philosophie , et un enfin d'éloquence et de poésie.

Le commerce est la source de la prospérité à laquelle est arrivée la ville dont nous parlons ; cependant elle a reçu une atteinte assez fatale par la répression du mouvement révolutionnaire qui s'y est opéré il y

a quelques années : outre les exécutions dont elle a été le théâtre , il a été sévi d'une manière générale contre les habitans , qui de négocians ont été transformés en miliciens soumis à toute la gêne des soldats réguliers. Nous ne savons s'il est d'une bonne politique d'aguerrir ceux qui ont voulu secouer le joug.

Il est certain que tout languissait quand nous nous sommes trouvés sur les lieux ; l'or, caché dans les coffres , ne circulait plus ; chacun affectait d'être misérable , dans la crainte sans doute d'être taxé. On pouvait toutefois juger du patriotisme des habitans par l'intérêt avec lequel ils s'informaient ouvertement , à l'arrivée des bâtimens , de ceux de leurs concitoyens qui se trouvaient dans

les prisons de Rio ; et , s'ils ont été égarés un instant par l'ambition d'un chef de parti , ils montrent , par leurs qualités morales , combien ils sont dignes de jouir de l'ordre de choses dont le Brésil est maintenant en possession d'un bout à l'autre.

Une observation digne de remarque est que , pendant l'effervescence populaire pour une liberté illimitée , telle qu'on l'offrait alors , les nègres n'aient voulu prendre aucun parti dans le mouvement , surtout quand la cause une fois désespérée les eut fait envisager comme une dernière ressource pour la soutenir. Attachés à leur état de servitude , ils ont refusé de s'armer : en cela , ils se sont montrés bien différens de leurs ancêtres , les nègres palmarésiens , qui

sont tous morts pour ne pas redevenir esclaves, comme nous le rappellerons bientôt.

L'aspect général de Pernambuco est le même, sous le rapport des mœurs, que celui des autres grandes villes du Brésil où les étrangers affluent. Il y a cependant un rapprochement plus positif avec eux; et nous avons été témoins de quelques mariages entre des Français et d'aimables filles du Soleil, selon l'expression ultra-poétique dont se sert Koster en parlant du beau sexe de Pernambuco.

Nous extrayons de son estimable ouvrage ce qu'il dit sur les ports et les forts de cette ville:

« Le port supérieur de Récife, » appelé *Mosqueiro*, est formé par

» la chaîne de récifs qui court paral-
» lèlement avec la ville et à peu de
» distance d'elle. Le port inférieur,
» pour les bâtimens de 400 tonneaux
» et au dessus , appelé *Poco* , est
» très-dangereux, parce qu'il est ou-
» vert à la mer , et que la baie op-
» posée est très-escarpée. Les grands
» navires du Brésil appartenant aux
» négocians de la ville , restent là
» pendant plusieurs mois de suite
» embossés sur quatre ancres, deux
» devant et deux derrière. Si l'on ne
» prend promptement des précau-
» tions , le port de *Mosqueiro* se
» comblera en conséquence d'une
» brèche dans le récif, immédiate-
» ment en dedans du petit fort ap-
» pelé *Gicam*. Le port a deux en-
» trées, dont l'une est plus profonde

» que l'autre ; la marée n'élève pas
» les eaux à plus de cinq pieds et
» demi. La principale défense de la
» ville consiste dans les forts do Bo-
» raco et de Brum ; ils sont tous les
» deux construits en pierre et situés
» sur les sables vis-à-vis des deux
» entrées. Il y a aussi le petit fort
» de Bom-Jésus , près du chemin
» voûté et de l'église du même nom ;
» et , sur la pointe sud-est du banc de
» sable de Santo-Antonio , est placé
» le grand fort en pierre de *Cinco-*
» *Pontas* , ainsi appelé parce qu'il
» est en forme de pentagone. On les
» dit tous assez délabrés. »

Pernambuco offre peu d'édifices remarquables. L'ancien collège des jésuites sert de palais au chef de la capitainerie ; mais son aspect est si

sombre , que le gouverneur qui était en place lors de notre séjour dans cette ville , le général Luiz de Rego Barreto , avait loué , dans le quartier de Boavista , une maison dont l'abord riant convenait mieux à l'aimable famille qui l'entourait. Cette famille se composait de sa jeune épouse , ainsi que de deux filles qu'il avait eues d'un premier mariage , et qui paraissaient être les sœurs de sa femme , tant les liens d'une étroite amitié unissaient ces charmantes personnes. Quant à lui , c'est un de ces hommes que les souverains peuvent offrir à leurs amis et à leurs ennemis ; aussi le roi D. Joao VI l'avait-il nommé pour gouverner des sujets rebelles , condition qui lui imposait le devoir d'outrer un peu la sévérité de son caractère :

son affabilité dans l'intérieur est égale à la fermeté qu'il déploie dans les affaires, et sa prévenance pour les étrangers est au dessus des éloges. Un trait suffira pour en faire juger. M. de C***, jeune officier français, allié d'une grande famille d'Espagne, dont il portait le nom, venait d'arriver à Pernambuco : attiré par une représentation au théâtre, il s'empresse de s'y rendre avec quelques compatriotes. A peine assis, plusieurs malveillans de la classe populaire viennent réclamer la place qu'il occupait ; étranger, et voulant agir de circonspection, M. de C*** réprime la fougue de son caractère ; il se retire donc, et se place sur une banquette plus reculée. Bientôt un aide-de-camp arrive, et lui

adressant la parole, l'invite, au nom du gouverneur, à vouloir bien aller lui parler dans sa loge. M. de C*** s'y rend, et dès son abord reçoit de M. Luiz de Rego l'invitation de prendre place à côté de madame la gouvernante. « J'ai été témoin, lui dit le général, de l'incivilité de quelques-uns de mes compatriotes, il m'appartient de la réparer. Je vous remercie, Monsieur, de votre modération, elle m'annonce que vous êtes un galant homme. » Le gouverneur en s'exprimant ainsi ne croyait pas parler à un officier français, et surtout à M. de C***, dont il avait connu particulièrement la famille en Espagne. Dès qu'il en fut instruit, il s'applaudit d'autant plus de l'acte de justice qu'il venait de faire, et s'em-

pressa d'offrir au jeune Français des lettres de recommandation pour Rio-Janeiro, où celui-ci devait se rendre.

Je ne veux pas passer sous silence un autre trait aussi curieux du même gouverneur. Une maison de Boavista était en litige pour une succession ; mais le bruit se répandit bientôt qu'on n'y pouvait entrer sans qu'il plût des pierres sur vous et, que des sorciers s'en étaient emparés. La chose alla si loin, que le gouverneur crut devoir la visiter en personne ; il s'y rendit, en effet, avec quelques officiers de sa suite. Les pierres tombèrent, mais ne l'atteignirent pas, tant elles avaient de discernement. « Messieurs les sorciers, cria tout haut le gouverneur, si dans deux jours vous n'a-

» vez cessé ce manége , je vous pré-
» viens que je ferai raser la maison. »
Les esprits se tinrent pour avertis ,
et l'on n'entendit plus parler d'eux
ni de leurs pierres. (1).

La police est bien entretenue dans
la ville de Pernambuco , mais ne
s'étend guère au delà du rayon
qu'elle embrasse. Les planteurs éloi-
gnés , s'ils sont riches , sont tout
puissans , et l'on en a vu se livrer à
un libertinage effréné , sans que l'au-
torité des gouverneurs ait pu ou le
punir ou le réprimer. On conte , à ce
sujet , quelques histoires dont la pu-

(1) Un fait analogue avait eu lieu à Pa-
ris , excepté qu'au lieu de pierres il tom-
bait des bouteilles sur les visiteurs.

deur et l'humanité ont également à rougir, et dont aurait pu s'honorer la féodalité dans ses plus beaux jours : ces abus s'affaiblissent de plus en plus, et n'existeront bientôt plus que dans le souvenir.

Nous ne dirons qu'un mot sur le théâtre ; il faudrait répéter ce qui a été dit à l'occasion de celui de Bahia : le local est plus petit, mais les acteurs que nous y vîmes étaient un peu meilleurs que ceux de San-Salvador. Le spectacle était national pour nous la première fois que nous y fûmes : on donnait *Gabrielle de Vergy* et *les Fourberies de Scapin*. Véritablement, nous ne nous sommes pas plaints de la *maudite galère* ; et malgré le *sac ridicule* où *Scapin* s'enveloppe, nous avons reconnu notre

grand Molière. Nous regrettons de n'avoir pas vu jouer, pendant notre séjour au Brésil, la tragédie d'*Inès de Castro*, chef d'œuvre dramatique des Portugais. Au reste, il ne manquerait qu'une réforme facile à exécuter dans la direction des théâtres de Rio, Bahia et Pernambuco, pour ôter aux représentations ce qu'elles ont de ridicule : ce serait de remplacer les hommes de couleur, chargés d'exécuter la plupart des rôles, par des acteurs blancs qui eussent puisé, dans la véritable source, à Lisbonne, les principes de leur art. Ces dispositions nouvelles sont d'autant plus urgentes, que si les acteurs étaient satisfaisans, les auteurs ne manqueraient pas. Il y avait à Pernambuco un jeune officier d'artillerie qui don-

nait, assez fréquemment, des pièces de sa composition ou traduites de notre répertoire; mais de se voir écorcher sans pitié à la déclamation, le décourageait de tems en tems.

Nous terminons ici ce qui concerne la ville, pour nous occuper succinctement de la vaste capitainerie dont elle est le chef-lieu.

La province de Pernambuco, située entre le 7° et le 15° de latitude méridionale, confine au nord avec celles de Parahyba, Siara et Piauí; au midi elle est bornée par le rio San-Francisco, qui la sépare des capitaineries de Seregippe d'el Rey et de Bahia. Le Carininha la baigne également à peu près dans cette direction, et forme ses limites avec

Minas-Geraës ; au couchant elle touche à Goyas ; au levant l'Océan lui permet d'exporter ses richesses dans des contrées éloignées. Son territoire est plus considérable que celui de Bahia , et elle a environ soixantedix lieues de côtes , à partir du rio de San - Francisco jusqu'à celui de Goyanna ; mais il paraît que sa largeur n'est point encore bien déterminée. Tout son territoire se trouve divisé en partie orientale et partie occidentale par le rio Pajehu qui sort des Cariry's pour aller se jeter dans le San - Francisco , environ trente lieues au dessus de la cascade de Paolo Affonso dont nous aurons occasion de parler plus bas. La partie occidentale , réunie à une grande portion de l'autre , ne forme

qu'une immense comarca; mais ce qui reste de cette dernière se trouvant plus près du bord de la mer, en compte trois, probablement à cause de la population : la septentrionale ou celle d'Olinda, celle du centre ou du Récif, et enfin la plus occidentale connue sous le nom d'Alagoas; toutes bien cultivées, et fournissant une grande partie des denrées qui sont exportées du Brésil en général.

On sent que, par la position géographique où se trouve cette capitainerie, son climat doit être nécessairement très-chaud. Quoiqu'elle possède un des plus grands fleuves du Brésil, elle se trouve assez inégalement arrosée. Ce n'est guère que dans les terrains bas et fertiles du

bord de la mer que les rivières sont très-nombreuses ; mais vers certaines portions de l'intérieur où le sol devient inégal , et souvent montueux , le voyageur ne rencontre quelquefois , pour étancher sa soif brûlante , qu'une eau de citerne fangeuse , et ordinairement d'un goût fort désagréable. Nous dirons , pour donner une idée de ce que doivent souffrir les personnes qui traversent cette partie du Brésil , que , depuis villa de Pénédo jusqu'à Barra de rio Grande , on ne rencontre pas , dans le tems de la sécheresse , un seul ruisseau se rendant au San - Francisco. L'intervalle séparant ces deux endroits est cependant de deux cents lieues. En général , le terrain que l'on y parcourt est désigné sous le

nom de *taboleiros*, et ne sert guère qu'à élever des troupeaux.

De toutes les montagnes du Pernambuco, la plus élevée est sans contredit la chaîne de Borborema ou des Carirys (1); elle présente ses cimes majestueuses dans une grande étendue de terrain, et serait susceptible d'être mieux cultivée qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. On la voit prendre naissance sur le bord de la mer, dans la capitainerie de Rio Grande; après avoir traversé du nord-est au sud-est celle de Parahyba, elle tourne au couchant, sépare le Pernambuco de la partie oc-

(1) C'est peut-être aussi la plus considérable de toutes celles du Brésil.

cidentale de cette dernière et de Siara pendant un long espace de terrain , inclinant au nord vers le Piauhi , et va finir sur le bord de la mer entre les rios Camucini et Paranyba : dans quelques endroits elle est escarpée et couverte de rochers stériles ; mais plus souvent encore des forêts magnifiques la couvrent de leur verdure éclatante.

Elle change nécessairement plusieurs fois de nom dans son cours , et l'on jouit souvent à son sommet de la vue la plus magnifique. On prétend que de l'Araripe , qui se trouve être une de ses branches , on aperçoit le San-Francisco coulant majestueusement à plus de trente lieues de là. Plusieurs fleuves prennent naissance dans cette montagne ; tels que le Ja-

guaribe et le Piranhas, qui se dirigent au nord; le Cabiparibe et le Parahiba, courant vers le levant, et enfin le Moxoto et le Paheju, qui tournent au sud.

Nous ne parlerons point en détail des autres montagnes; nous nous contenterons de dire que celle de Sellada, qui reste quatre lieues au sud-est du cap Saint-Augustin, à environ deux lieues de la mer, est, malgré son peu d'élévation, le point de reconnaissance le plus sûr que puissent avoir les navigateurs.

A environ quatre lieues au nord-est d'une petite aldée appelée Canindé, assez mal située sur la rive gauche du San-Francisco, on aperçoit aussi la montagne d'Olho d'Agua: elle a deux lieues de cir-

cuit, et se fait remarquer par une hauteur considérable. De son sommet on découvre une vaste étendue de terrain, et une foule de collines se dirigeant en sens divers. On peut également apercevoir, à six lieues de cet endroit, l'immense colonne de vapeurs qui s'élève de la chute de Paolo-Affonso, et ressemble à la fumée d'un terrible incendie. Les nombreuses cavernes du mont d'Olho d'Agua servaient autrefois de repaires aux jaguars et aux autres animaux du genre du tigre. Ces bêtes féroces ont été en partie détruites; mais on trouve, maintenant encore, dans les sombres demeures qu'elles avaient choisies, des milliers de chauve-souris qui désolent les troupeaux. Les pasteurs les redoutent

singulièrement ; elles sont connues sous le nom de *morcegos*, et parviennent souvent à une certaine grosseur. C'est dans la chaîne de Barriga, à environ vingt lieues de la mer, que se trouvait le fameux empire des Palmarès, sur lequel nous donnerons des détails après avoir achevé de faire connaître le pays topographiquement, en décrivant quelques uns de ses fleuves.

Celui de San-Francisco est, comme nous l'avons dit, le plus considérable. Il prend naissance dans la comarca de Sabarra de Minas-Geraës, sort de la Serra da Canastra, et reçoit une grande partie des rivières qui arrosent tout le district. Il court d'abord au nord-est, et son premier tributaire considérable est

le rio da Perdicaon. Il se grossit encore des eaux d'une foule de rivières parmi lesquelles on remarque le rio Funchal, abondant en pierres précieuses, et, à ce que l'on dit, en diamans. Vient ensuite l'Abayté, que l'on ne doit pas confondre avec le ruisseau de ce nom qui a fourni une pierre si magnifique. C'est après la cascade de Pirapora que se jette le rio das Velhas, et ensuite la grande rivière Paracatu, qui est suivie de l'Urucuya, de l'Accary, du Pardo, du Panderro, du Salgado, du Pindahyba, de l'Itacaramby, du Japoré, et ensuite du rio Verde. Le Caricuha, connu par son importance, vient mêler ses eaux avec tant de rapidité, qu'on peut les distinguer pendant un long espace

de tems de celles qui les reçoivent. La plupart des contrées arrosées par ces différens tributaires, sont presque entièrement désertes ou occupées par d'immenses fazendas où s'élèvent des bestiaux. Lorsqu'il traverse Pernambuco, après avoir reçu le Caricuha, il n'a plus que cinq tributaires, plus ou moins considérables, parmi lesquels on remarque le Correntes et le rio Grande. Il forme, après ce dernier confluent, une foule d'îles charmantes, et se dirige vers le nord. Ses rives sont alors très-basses, et submergées pendant les crues.

C'est après s'être incliné vers l'est sud-est qu'il arrive jusqu'à l'aldée da Vargem-Redonda, où se termine ce qu'on appelle la navigation du haut

pays. Ses deux rives commencent dès-lors à s'élever ; les eaux coulent avec impétuosité au milieu des roches bleuâtres et brillantes, jusqu'à environ vingt lieues de là, à l'aldée de Canindé. Il existe dans cet intervalle plusieurs cascades dont la plus célèbre est celle de Paolo - Affonso. Rien n'est plus remarquable que l'aspect des rives de ce grand fleuve vers ces parages ; quelquefois ce sont des récifs régulièrement taillés qui présentent dans leur singulière structure l'apparence d'un magnifique aqueduc ruiné par la main des hommes.

Trois lieues au dessous, après avoir rencontré la petite île de Fer, on peut voir que les rives s'abaissent, et que de vastes espaces de sable blanc couvert d'une foule d'oiseaux aqua-

tiques ont remplacé les rochers. A six lieues de là se trouve l'île d'Or, qui est à trente lieues de Canindé ; c'est la dernière que l'on rencontre jusqu'à Villa do Pénédo , où cessent les collines de la rive gauche. Une lieue au dessous de Villa-Nova , on ne trouve plus de collines sur la rive droite , et le paysage change encore d'aspect : une foule d'îles couvertes de forêts s'élèvent du sein des eaux ; quelques-unes , bien cultivées , présentent l'aspect de l'abondance : on y voit croître avec une égale vigueur le riz , le manioc , le maïs , les cannes à sucre ; d'autres sont entièrement sablonneuses. Lors des grandes crues , les eaux couvrent presque entièrement ces cultures , mais c'est pour donner une nouvelle

fertilité au terrain. Il est difficile de se figurer combien sont pittoresques les rives du San-Francisco à l'époque où les cassiers, couverts de belles fleurs rouges, étalent de tous côtés leur parure jusqu'à dix lieues de Villa do Pénédo, où le fleuve se jette dans l'Océan par deux embouchures très-inégales. Celle du nord, considérée comme la principale, a une demi-lieue de largeur, et est si peu profonde, que les petits bâtimens ne peuvent y entrer qu'en profitant de la marée haute. Cette dernière circonstance est d'autant plus remarquable, que le lit du fleuve acquiert une profondeur très-considérable dans l'intérieur du continent.

La navigation de ce fleuve, si importante pour tout le Brésil, est,

comme on a pu le voir, malheureusement interrompue par de nombreuses chutes, dont quelques-unes sont insurmontables. Les gens qui viennent de l'intérieur descendent dans des barques ou dans des espèces d'embarcations appelées *ajojos*, et formées par la réunion de deux pirogues attachées au moyen d'une traverse de bois. Toutes les marchandises sont débarquées à Vargem-Redonda, et transportées à dos de mulets jusqu'au port de Canindé qui reste une demi-lieue au dessous. A partir de là, on navigue toujours dans les *ajojos* jusqu'à Pénédo; on profite des vents favorables qui soufflent assez régulièrement chaque jour jusqu'au soir.

Les objets d'exportation qui se ren-

contrent sur les bords du San-Francisco doivent suffire pour encourager sa navigation. Rien n'est en même tems plus beau que ses rives dans Minas, et quelques Brésiliens leur donnent le nom de paradis terrestre. Quelquefois ce sont des plaines immenses dont l'œil cherche en vain l'horizon éloigné, et que la nature a choisies pour y répandre avec profusion les arbres et les plantes les plus utiles par leurs productions; inondées comme les champs du Nil, elles sortent du sein des eaux plus propres à être cultivées, et elles donnent avec abondance tout ce qui est propre à la subsistance de l'homme, comme les choses les plus superflues. Souvent, au milieu de ces belles solitudes, l'on voit s'élever de char-

mantes collines : lors des crues , elles présentent encore leur cime verdoyante au dessus des eaux , leurs flancs toujours couverts d'arbustes en fleurs et d'arbres chargés de fruits , et elles semblent inviter les humains à venir utiliser leur riche végétation.

Ce tableau n'a rien d'exagéré , mais il perd quelques-unes de ses couleurs brillantes quand on songe que les voyageurs éprouvent en général des fièvres terribles sur les rives du San-Francisco. Les colons ne tardent point néanmoins à s'y acclimater , et ils trouvent facilement , comme nous l'avons dit , à subvenir à tous leurs besoins. Nulle part , peut-être , la chasse n'est plus abondante ; on trouve surtout des quantités innombrables d'oiseaux de rivage , dont quelques-uns ,

comme les canards , sont d'un goût extrêmement agréable. On pêche aussi des poissons vraiment délicieux ; parmi eux on distingue le sorubin , qui acquiert la grandeur d'un homme ; le mandins , qui peut avoir quatre pieds de long sur une grosseur proportionnée ; le piras , le camurins , etc. , etc. Aucun ne se fait craindre comme le piranhas , dont les nageurs redoutent avec tant de raison les dents terribles , et qui se tient ordinairement dans les endroits où le courant se fait le moins sentir. Les chiens , lorsqu'ils veulent boire , évitent par un instinct naturel ces endroits , et préfèrent aller étancher leur soif vers les pointes de terre où l'eau est courante.

Les rives du San-Francisco , lors-

qu'il traverse la capitainerie de Pernambuco, commencent à être infiniment plus peuplées que dans le haut pays; on y élève un grand nombre de bestiaux qui descendent vers Bahia et Pernambuco.

Nous ne dirons rien des autres rios dont nous avons fait mention au commencement de la description de la capitainerie, car ils vont pour la plupart se perdre dans celui dont nous venons de parler. Il y en a cependant quelques-uns d'assez importants qui vont se jeter directement dans l'Océan, tels que le Capibaribe, l'Ipojuca, l'Unna, le Tracunhaen, le Goyanna et le Serenhem.

Quoique les districts d'Olinda et du Récif soient les plus importants par le voisinage de la capitale, ce ne

sont pas les plus peuplés et les plus abondans en denrées coloniales. Le premier contient quatre grandes villas, outre son chef-lieu; ce sont Iguarassu, Goyanna, Limoeiro, Pao d'Alho. Les habitans s'occupent plus ou moins de la culture du coton.

Il existe aussi un grand nombre de jolis villages dans un état extrêmement florissant; mais Goyanna est sans contredit l'établissement le plus important, puisqu'il contient environ cinq mille habitans, et que chaque jour les planteurs viennent s'y approvisionner des choses qui leur sont nécessaires: ils ont l'avantage de pouvoir faire transporter leurs caisses de sucre à Récif par mer, en descendant le rio Goyanna, qui a

son embouchure à environ sept lieues de là.

Iguarassu, qui est infiniment plus rapproché de la capitale, puisqu'il ne s'en trouve guère qu'à cinq ou six lieues, est considéré comme le plus ancien établissement de la province; mais c'est un bourg qui commence à tomber en décadence. Il se divise en deux parties, la haute et la basse: c'est ce dernier faubourg que les sauvages vinrent attaquer, comme le rapporte Hans - Stade, le premier voyageur où l'on puisse trouver des détails sur les Tupinambas. Nous donnerons des détails, vers la fin de notre ouvrage, sur sa captivité au milieu d'eux.

Iguarassu ne contient plus que huit

cents habitans; on y trouve une bonne auberge , et il y avait autrefois une foire pour le bétail qui faisait toute sa prospérité. Il est sur la route de Récif à Goyanna.

La comarca de Récif compte , outre la capitale , trois villas ou bourgs , désignés sous les noms de Serinhem , Santo-Antonio et Santo-Antaon , avec quelques villages et quelques aldées où se trouvent réunis un assez grand nombre de cultivateurs.

Rien n'est plus singulier que la manière dont voyagent les planteurs de ces différens districts , et particulièrement les femmes : étendues dans un hamac , elles sont portées par des noirs , comme le représente la gravure en regard ; souvent elles font

beaucoup de chemin de cette manière, et emmènent plusieurs noirs pour les faire se reposer alternativement.

La comarca des Alagoas est la partie la plus importante de toute la capitainerie, à cause surtout des cotons qu'elle récolte. C'est là principalement où se rencontrent les bois de construction et les arbres utiles de la capitainerie. On se plaint avec raison que là, comme dans tout le reste de la capitainerie, le désir d'acquérir une prompte fortune par la culture du coton, des cannes à sucre et du café, fasse négliger celle du manioc et du maïs. Une autre circonstance s'oppose également à ce que cette portion du Brésil arrive au degré de prospérité où

elle pourrait parvenir. Dans le principe, d'immenses concessions ont été accordées à ceux qui en faisaient la demande au gouvernement : elles sont passées de père en fils aux propriétaires actuels, qui se trouvent être en beaucoup trop petit nombre relativement à l'étendue du territoire, et ne permettent aux petits planteurs qui viennent s'établir sur leurs possessions, que de planter des cannes à sucre sur la récolte desquelles ils perçoivent des droits très-considérables. On affirme que, depuis quelques années, la plupart des cotons récoltés aux Alagoas descendent sur Bahia au lieu d'aller directement à Pernambuco, et que cette dernière capitale en souffre un dommage considérable.

Ce district est, en général, extrêmement peuplé ; outre le bourg des Alagoas, il compte six villas assez considérables, dont ce dernier établissement est regardé comme la capitale.

Alagoas, ou Lagoas', est ainsi appelé à cause de sa situation sur le lac Mangaba. C'est depuis long-tems la résidence de l'ouvidor, qui joint à son emploi celui d'inspecteur des bois de la marine royale. On trouve dans cette ville deux couvens, plusieurs établissemens religieux, une cathédrale et quelques chapelles.

La *Corografia* affirme que vers le commencement du dernier siècle on exportait chaque année, du voisinage de ce bourg, deux mille cinq cents rouleaux de tabac pesant deux cent

cinquante six livres : il s'achetait à cinquante pour cent au dessus de celui de Bahia , à cause de son excellente qualité. Aujourd'hui la culture de la canne à sucre forme la richesse principale des planteurs.

Après Alagoas viennent Atalaya , qui en est à six lieues ; Anadia , qui s'en trouve à quatorze ; Porto de Pédras , Poxim , Pénédo qui a été bâti presque à l'embouchure du San-Francisco , et dont les maisons , naguère en bois , sont remplacées par des constructions en pierre. Sept lieues au dessus du même fleuve on peut visiter la paroisse do Collégio , où vivent quatre-vingts familles d'indigènes civilisés , descendant de trois tribus différentes , connues sous les noms d'Acconans , de Carapotos , de

Carirys , et dispersées dans des districts assez éloignés les uns des autres. On a concédé à cette espèce de colonie un territoire de six milles de longueur sur trois de large , le long du fleuve , pour y former des établissemens d'agriculture ; mais les individus qui la composent sont à peu près errans comme leurs ancêtres , à moins qu'ils ne s'arrêtent pour pêcher. Les femmes de ces hommes insoucians travaillent à peu près tout le jour à fabriquer la poterie ; elles s'asseyent à terre pour se livrer à cette occupation , et commencent tous leurs vases sur une feuille de bananier posée sur leurs genoux ; ensuite elles les posent dans un plat rempli de cendres , où elles achèvent de leur donner la forme qu'ils doivent avoir.

Les hommes ne les aident en aucune façon ; non seulement elles vont chercher l'argile qui leur est nécessaire , mais encore elles sont obligées d'aller couper , tous les samedis , le bois indispensable pour cuire les vases faits pendant la semaine.

C'est à quatre lieues de Villa d'Anadia , et à vingt de l'Océan , que se trouvait établie la fameuse république des Palmarès , dont il a été fait mention au premier volume. Elle fut en partie détruite par les Hollandais vers 1644 ; mais elle se releva avec plus de splendeur , et acquit bientôt une nouvelle puissance en se réunissant à tous les noirs fugitifs des districts de Pernambuco et des Alagoas.

Les Palmarésiens avaient adopté pour principe qu'il fallait un établissement central où vissent se réunir, en cas de nécessité, les habitans du pays circonvoisin; aussi Palmarès devint-elle une ville importante pour les Portugais; et, quoiqu'elle eût environ une lieue de circonférence, on était parvenu à la fortifier de manière à pouvoir soutenir un siège dans les règles. Des troncs d'arbres énormes étaient coupés dans les bois voisins; on les écartissait, et on les mettait les uns sur les autres, jusqu'à une hauteur considérable, de manière à ce qu'ils formassent une espèce de rempart, percé de trois vastes portes au dessus desquelles il existait des plate-formes. Deux cents soldats, commandés par un chef

d'une valeur reconnue , gardaient ces entrées pendant les tems de paix.

Il paraît que les maisons , dans l'intérieur de la ville , ne formaient pas des rues régulières , et que dans certains endroits elles étaient construites au milieu des terrains propres à la culture. Les Palmarésiens ne pouvaient souffrir du manque d'eau : un lac , d'où coulaient des ruisseaux dans plusieurs directions , leur en fournissait abondamment , ainsi que du poisson. Le palais du prince Zombé était vaste , construit avec une sorte de magnificence ; et la nature avait placé au centre de cette nouvelle cité un monticule qui semblait encore devoir servir à la défendre , puisqu'il était assez élevé pour dominer sur tout le territoire des environs.

En 1696, le gouvernement des Palmarésiens était plus affermi que jamais. Ces hommes extraordinaires avaient élu des magistrats, créé des lois, composé une milice; leur chef, appelé, comme nous l'avons déjà dit, Zombé, ou puissant, conservait le pouvoir pendant la durée de son existence; mais il ne pouvait le transmettre à ses enfans: il avait été choisi parmi les plus expérimentés et les plus braves; son successeur l'était à son tour parmi ceux qui avaient rendu à l'état les services les plus importans. La religion dominante était une sorte de christianisme.

Les choses subsistaient dans cet état, et Palmarès renfermait une assez grande quantité de munitions qui avaient été fournies par les planteurs du voisinage dont elle se faisait re-

douter. Il y avait soixante ans environ que la république n'avait été attaquée, lorsque le capitaine-général du Brésil, Joam de Lancastro, ayant reçu des ordres de la couronne de Portugal pour l'assujettissement des Palmarésiens, demanda un plan d'attaque que le gouverneur de Pernambuco lui fit passer, et pour l'exécution duquel il envoya mille hommes se joindre aux troupes de cette capitainerie qui montaient à trois mille soldats, et pouvaient aller à cinq ou six mille en y joignant des corps libres d'indigènes.

Cette petite armée, qui, selon la *Corografia*, était un peu plus forte, et se montait à huit mille hommes, n'avait point d'artillerie; elle se mit bientôt en marche, mais les Palma-

résiens , instruits de son projet d'invasion , s'étaient préparés à une défense opiniâtre. Les habitans des campagnes , après avoir dévasté leurs possessions , s'étaient réfugiés dans la capitale , avec l'intention de mourir plutôt que de tomber dans l'esclavage. Cependant les Portugais arrivèrent devant les remparts , et ils furent surpris de l'aspect imposant des troupes qui les garnissaient : bientôt ils virent que ces hommes unissaient la discipline au courage. Le prince Zombé fit une sortie terrible , et ne se retira qu'après leur avoir fait éprouver une perte considérable. Malheureusement il ne se découragèrent point , et commencèrent l'attaque dans les règles.

Continuellement repoussés par la





mousqueterie des assiégés, ils ne purent jamais parvenir à s'ouvrir une entrée au milieu des fortifications, et ils se virent obligés de demander au gouverneur de Pernambuco des vivres et de l'artillerie, que celui-ci ne parvint à rassembler qu'avec beaucoup de peine, et qu'il leur envoya immédiatement.

Les Palmarésiens avaient alors presque entièrement consommé leurs munitions, et ils commençaient à souffrir beaucoup de la famine, à cause du grand nombre d'individus qui s'étaient rassemblés dans la ville. Soutenus par l'amour de la liberté, ils ne se découragèrent point un seul instant; ils lancèrent des flèches, de l'eau bouillante, des pierres énor-

mes, et parvinrent à anéantir un grand nombre des assiégeans.

Cependant les renforts et l'artillerie arrivèrent enfin : l'on donna un assaut général, et la résistance des habitans fut faible, dit Rocha Pilta, parce qu'ils sentaient qu'elle devenait infructueuse. Les troupes entrèrent ; à leur aspect ils sentirent leur fureur redoubler ; ils firent un dernier effort de courage : le choc fut un instant terrible, mais les Portugais ne tardèrent pas à rester les vainqueurs. C'est en vain qu'ils veulent s'emparer de Zombé ; ce chef malheureux ne peut survivre à sa prospérité ; il gravit le monticule situé au milieu de la ville ; quelques guerriers le suivent, et ils se préci-

pitent en invoquant la liberté qui leur est plus chère que l'existence.

La ville fut livrée au pillage ; les blessés, les femmes et les enfans, suivirent l'armée à Pernambuco où ils furent vendus ; et , pour empêcher toute réunion future d'hommes aussi dangereux , dit l'historien dont nous empruntons la plupart de ces détails, quelques guerriers blessés , ainsi que plusieurs vieillards, furent déportés à Bahia et à Rio-Janeiro , où ils furent achetés pour être conduits dans des lieux encore plus éloignés. Les Palmarésiens étaient dignes d'un meilleur sort, et l'on plaindra , sans doute pendant long - tems , leur courage malheureux.

Avant de faire connaître le reste de la capitainerie , nous allons jeter

un coup d'œil sur quelques productions naturelles de la partie déjà décrite. Parmi les bois de construction tirés des forêts, on distingue surtout le cedro, le pao d'arco, (*bignonia*), le vinhatico de différentes couleurs. On estime le jaune et celui qui se trouve un peu plus obscur. Le conduru est rouge, le barabu lie de vin, le pao santo violet veiné; le sucupira et le brahuna sont noirs; le sapucaya donne de fort bons mâts pour les petites embarcations; le camacary qui est rougeâtre, le coracaon de nègre, le massaranduba, sont également estimés. On est déjà obligé d'aller chercher le bois du Brésil à plus de trente lieues dans l'intérieur. Les forêts abondent en fruits sauvages, dont

nous ne citerons point les noms pour éviter une nomenclature trop fatigante. Pendant notre séjour à Bahia, nous nous rappelons avoir vu un Portugais qui, entraîné par son goût pour les découvertes, allait parcourir annuellement les forêts de Pernambuco, et en rapportait souvent des produits de la plus grande utilité. On y trouve, à ce qu'il assurait, du quinquina d'une qualité inférieure. Il y existe, comme dans une foule d'autres parties du Brésil, l'issicariba qui produit la gomme élemi. Le copahyba, la gomme copale, le benjoin, sont des produits peut-être plus utiles, mais moins répandus. Avec un peu de soin, on pourrait récolter une assez grande quantité de cochenille, puisque le cactus

apuncia qui la nourrit se trouve en abondance. Les quadrupèdes sont , à quelque différence près, les mêmes que dans les autres capitaineries.

Le district dont il nous reste à parler est le plus vaste , mais aussi le moins peuplé relativement à son étendue ; c'est aussi le moins florissant à cause de son éloignement de la mer et du manque absolu d'eau. C'est ce que l'on appelle généralement le *serto* du Pernambuco. Sa principale richesse consiste , comme nous l'avons dit , en troupeaux. Il possède six villas appelées Barra de Rio-Grande, Santa-Maria, Assumpção, Pilaon-Arcado, Symbres et Florès. Le premier de ces bourg est , à ce qu'il paraît, le plus considérable. Il est bâti à l'embouchure de

rio Grande, à l'endroit où celui-ci se jette dans le San-Francisco. Sa population se montait, il y a quelques années, à mille trente-deux familles. Le San-Francisco est très-fréquenté dans cet endroit.

Il existe dans le voisinage de Pilaon - Arcado plusieurs lacs dont l'eau n'est point également potable, mais sur les bords desquels on trouve un sel brillant de la plus éclatante blancheur. Les habitans tirent parti de ce bienfait de la nature; ils filtrent les eaux des différens lacs, même celles qui sont, au rapport de la *Corografia*, parfaitement douces, et ils en tirent une assez grande quantité de sel. Le moyen qu'ils emploient pourrait être probablement perfectionné; et nous sommes fon-

dés à croire que c'est particulièrement la terre qui contient les particules salines, puisqu'on en met une certaine quantité sur une planche, ou sur un cuir percé de petits trous, par lesquels découle l'eau que l'on jette au dessus, et qui donne au bout de huit ou dix jours d'évaporation une quantité de sel. Tout celui qu'on obtient par ce moyen est transporté à Minas Geraës. Quoique les lacs dont nous parlons appartiennent à certains propriétaires, et qu'ils soient connus pour contenir de l'or, l'exploitation est permise à tout le monde, et occupe un assez grand nombre de bras.

Symbres est habité par des indigènes chucurus mêlés à quelques blancs. On prétend dans le pays qu'ils

savent composer certaines préparations ayant la fatale propriété d'aliéner le jugement. Il est probable que c'est encore un de ces contes que l'on est accoutumé à entendre faire au Brésil. Les femmes chucurus tissent le coton, font de la poterie, et sont dans l'usage singulier de faire entendre des cris lugubres lorsque leurs maris reviennent des bois sans rapporter de gibier.

Toutes les parties du territoire de ce district ne sont pas également stériles ; il y a certains endroits très-favorables à l'agriculture, et encore ne sont-ils pas toujours cultivés.

Si nous nous reportons vers l'Océan, nous pourrons visiter la fameuse île d'Itamarica, qui forme à elle seule une ouvidorie ou comarca.

Elle a été long-tems connue sous le nom d'Ilha dos Cosmos. Elle peut avoir trois lieues de long sur une seulement dans sa plus grande largeur ; elle est montueuse et en général bien peuplée. Son principal établissement est le bourg de la Conceicao , et ses privilèges ont été transférés à Goyanna. Les habitans s'occupent beaucoup de la culture des mangues , et récoltent d'assez beaux raisins. Le canal qui la sépare du continent est fort étroit , mais il est profond. C'est à l'entrée septentrionale , appelée Catuama , qu'existe le port ; il est extrêmement commode et peut recevoir des navires assez considérables.

Itamarica a été le théâtre de plusieurs événemens importans. Concé-

dée à Pedro Lopez de Souza, qui en prit possession en 1531, elle fut attaquée, comme on a pu le voir dans la première partie de cet ouvrage, par les Hollandais vers 1630. S'ils ne purent point se rendre maîtres du principal établissement, ils construisirent le fort d'Orange qui existe encore aujourd'hui. En 1633, la petite ville de Conceicao tomba en leur pouvoir; en 1637, ils délibérèrent pour savoir s'ils y transporteraient le siège du gouvernement. Vers 1645, Joam Fernandez Vieira tenta de les expulser de cette position importante, mais il n'y réussit pas; ce ne fut qu'en 1646 que les Portugais, ayant fait de nouveaux efforts, obligèrent les vainqueurs à sortir de tous les endroits habités pour se renfer-

mer dans la forteresse , qui ne fut remise qu'en 1664 , après leur entière expulsion du Brésil. M. Coster, dont nous empruntons plusieurs de ces détails historiques, semble ne pas trouver déraisonnable l'idée de transférer le siège du gouvernement à Itamarica , et il dit , en annonçant qu'elle ne prévalut pas parmi les Hollandais : « Quoi qu'il en soit , je pense » qu'elle possède plusieurs avantages » dont Récif est entièrement privé : » le port d'Itamarica ne peut pas recevoir d'aussi gros bâtimens que le » havre de Poco à Récif ; mais il » est beaucoup plus sûr que le port » de Mosqueiro même. Si le Brésil » était en guerre avec une puissance » maritime , Récif pourrait être détruit très-facilement , tandis que si

» une ville était bâtie sur la terre
» ferme, en face de l'île d'Itamarica,
» ou sur le bord intérieur de cette
» île, elle ne pourrait être moles-
» tée par les vaisseaux, car il fau-
» drait qu'ils forçassent l'entrée du
» canal pour se servir efficacement
» de leur artillerie. Outre cet avan-
» tage, Itamarica et les bords voi-
» sins de la terre ferme sont pour-
» vus de bois et d'eau, choses dont
» Récif manque, particulièrement
» de la dernière. »

L'île de Santo-Aleyxo, qui peut avoir quatre milles de circuit, et que l'on peut cultiver avec avantage dans certains endroits, est à cinq lieues au sud-est du cap Saint-Augustin, et est éloignée du continent d'environ un mille et demi.

En jetant un dernier coup d'œil sur la côte, nous pourrions voir le cap Saint-Augustin, bien connu des navigateurs, et le seul qui se trouve sur cette côte. Il gît par la latitude de $8^{\circ} 20'$, présente peu d'élévation, et possède deux forts destinés chacun à défendre un petit port où peuvent entrer des navires peu considérables. On y remarque aussi un couvent des carmes chaussés sous l'invocation de Notre-Dame de Nazareth, que plusieurs capitaines étaient autrefois dans l'usage de saluer en passant de quelques coups de canon.

En nous reportant à dix lieues de là au sud-est du cap, nous pourrions voir la magnifique baie de Tamen-daré qui forme le meilleur port de la province, et ne possède pas en-

core un établissement considérable. Une flotte entière pourrait facilement y jeter l'ancre ; elle a quatre à cinq brasses de profondeur à l'entrée , et jusqu'à six ou sept dans l'intérieur ; elle est défendue par un fort.

La capitainerie de Pernambuco est en général beaucoup mieux connue que toutes les autres : long-tems le théâtre des guerres de la Hollande , il n'est presque pas un seul endroit qui n'ait été décrit d'une manière détaillée ; aussi s'en rapporte-t-on encore aujourd'hui à Barlæus , à Pison , à Marcgrave , dont on ne saurait trop vanter la scrupuleuse exactitude.

Fidèles à notre plan de rapporter les capitaineries de cette partie de la côte à Pernambuco , nous allons d'a-

bord nous porter au sud pour visiter celle de Seregippe d'el Rey, sur laquelle on n'a guère pu se procurer que des détails topographiques, et nous retournerons ensuite vers le nord jusqu'au Para.

CHAPITRE XX.

Seregippe d'el Rey.

LA conquête et la colonisation de cette province, furent entreprises sous Christovam de Barros, gouverneur général du Brésil, en 1590. Il en avait reçu l'ordre de Philippe II, dans l'intérêt des colons habitant entre le rio Réal (fleuve royal) et le rio Itapicuru. Ceux-ci, en effet, se trouvaient inquiétés et par les indigènes et par des pirates français qui fréquentaient la côte voisine

pour la recherche du bois de teinture. Aussi ce pays, conquis ne fut-il long-tems qu'un district de l'importante capitainerie de Bahia.

Après un peu plus d'un siècle elle commença à avoir des magistrats, nommés *ouvidores* ; mais vers 1797, l'anarchie s'y introduisit et y régna pendant quelque tems. Quelques malfaiteurs qui avaient brisé leurs chaînes, et ouvert les prisons d'autres coupables, forcèrent le peuple à ne plus remplir les ordres du gouverneur ; mais la justice toutefois ne leur donna pas de relâche, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu du roi de Portugal le pardon et l'oubli du passé, sous la condition expresse de subjuguier les Tupinambas, dont la colonie ne pouvait plus soutenir les dépréda-

tions multipliées. Ces indigènes furent effectivement réduits en partie , et les missionnaires remportèrent sur eux une seconde victoire encore plus profitable, puisqu'ils dissipèrent dans leur esprit les erreurs de l'idolâtrie , et qu'ils leur firent embrasser le christianisme. Plusieurs aldées furent fondées dans des endroits convenables.

— La capitainerie de Seregippe d'el Rey a vingt-six lieues de côtes, depuis le rio Réal , qui la sépare de celle de Bahia , jusqu'au fleuve San-Francisco , limites de celle de Pernambuco. Elle a près de quarante lieues de profondeur, et se termine en pointe, au ruisseau de Zingo, qui coule à deux lieues de la cascade de Paolo Affonso. On peut la regarder comme divisée en deux par-

ties : l'orientale et l'occidentale. La première, dont l'étendue est de dix à douze lieues, est désignée sous la dénomination de *matas* (bois), à cause des forêts qui la couvrent, bien qu'il y ait déjà des défrichemens considérables, et des champs couverts de cannes à sucre et de cottonniers en pleine vigueur. La partie occidentale, beaucoup plus considérable, porte le nom d'*agrestes* (sauvage) en raison de la stérilité du sol, ordinairement pierreux, sur lequel les bois sont rares, de même que les terrains propres à la culture; l'eau douce y manque presque absolument. Dans la partie orientale, où il pleut fréquemment, l'aspect du pays est digne d'admiration, et l'on peut voir çà et là des bois magnifiques opposés.

à des cultures riantes où tous les produits utiles se trouvent réunis.

Le pays, quoique inégal, est plat en presque totalité, et n'offre pas une seule chaîne, ni même un seul mont d'une grande élévation : celui d'Itabayanna est le seul un peu remarquable ; il se trouve entre rio Réal et Vazabarris, à huit ou dix lieues de la plage. Comme il est isolé, on le voit de très-loin en mer. Sur son sommet il y a un lac d'eau douce qui n'est jamais à sec. Des flancs de cette montagne, où l'on assure qu'il existe de l'or, sortent différens ruisseaux d'une eau limpide, dont plusieurs, en se réunissant, donnent naissance à une rivière abondante.

Dans la partie occidentale est la Serra-Negra (montagne noire), qui

ne domine que de très-peu les vallons environnans , et la Serra da Tabanga, dont la base est baignée par le fameux fleuve du San-Francisco.

Parmi les rivières on remarque le rio Réal , auquel on ne donne que quarante lieues de cours ; il forme plusieurs cascades , et n'est navigable que jusqu'à neuf lieues de la mer, où se rencontre la première. Jusque-là il est large et profond ; en le remontant ensuite , on le trouve bien différent ; ce n'est souvent qu'un filet d'eau qui échappe à la vue. Il a son embouchure à huit lieues au nord-ouest d'Itapicurù ; non loin d'elle , il reçoit le rio Saguim et le rio Guararêma , qui s'y jettent par la rive gauche.

Le rio Cotindiba , ou Cotinguiba ,

n'est considérable que pendant cinq ou six lieues que la mer monte dans son lit, et lui donne une profondeur suffisante pour que les petites embarcations puissent y voguer et y trouver une largeur considérable.

Ses bords, le long de la mer, sont couverts d'un sable blanc, et parsemés de superbes cocotiers disposés en groupes, dont l'œil ne peut se lasser d'admirer les formes différentes; presque tout le sucre de la province s'exporte par l'embouchure périlleuse de cette rivière, en face de laquelle est un vaste espace hérissé de rochers visibles quand la mer est basse, et parmi lesquels elle serpente avec une furie et un bruit terribles, même dans les tems calmes; au milieu de cette nappe

tumultueuse il existe un canal étroit , ayant assez de fond pour de petits navires , par où ceux-ci descendent vers l'Océan. Les pilotes vieillis dans ces parages peuvent seuls trouver ce passage quand ils viennent de la mer : tous les autres , à moins d'un heureux hasard , se perdent sur ces fonds dangereux. Cette embouchure est à cinq lieues de l'anse Vazabarris.

Le rio Seregippe , qui donne son nom à la province , est plus tranquille , et permet une plus longue navigation que le précédent avec lequel il court parallèlement jusqu'à ce qu'il s'y réunisse à deux lieues environ de la mer. Dans l'intérieur du pays il est peu important.

Le Vazabarris , qui vient de loin verser ses eaux dans la fameuse anse

de ce nom , à sept lieues au nord du rio Réal , est navigable pour les petits navires , pendant vingt milles , à la faveur des hautes marées. Son nom primitif est *Irapirang*.

Le rio Japaratuba , le rio Poxim , sont d'une très-faible importance.

Dans la partie occidentale est le rio Jacare qui vient de la montagne Noire , et se rend après dix lieues de cours dans le San-Francisco.

Il n'a de cours que lorsqu'il est gonflé par les pluies ; pendant les sécheresses ce n'est qu'un ruisseau ; ses eaux en certains endroits sont douces et potables , et en d'autres déposent du sel blanc en assez grande quantité.

Dans le voisinage du fleuve San-Francisco , il y a plusieurs lacs de

différentes dimensions , sur le bord desquels se réunit une foule d'oiseaux aquatiques. Parmi leurs poissons on en remarque un qui tient presque toujours sa tête hors de l'eau , et dont le reste du corps ressemble à une couleuvre.

Cette capitainerie possède déjà , dans la partie orientale , la ville de Seregippe d'el Rey , et quatre bourgs appelés Santo-Amaro , Santa-Luzia , Itabayanna et Villa-Nova : trois bourgs animent la partie occidentale : ce sont Lagarto , Thomar et Propiha.

Seregippe ou San-Christovam , capitale de la province , est la résidence du gouverneur et de l'ouvidor. Cette ville est bien située , à cinq lieues de la mer , sur un terrain

élevé , près du rio Paramopama , qui n'est qu'une ramification du Vazabarris ; elle ne peut encore passer pour une ville considérable , quoiqu'elle soit ornée de deux couvens , l'un de franciscains , l'autre de carmes chaussés , d'une maison de miséricorde , de deux églises dépendantes des monastères nommés plus haut , de deux autres chapelles dédiées à Notre-Dame des Nègres et des Mulâtres , d'une chambre municipale et d'un pont remarquable. Tous les édifices publics y sont en pierre ; il y a pour les jeunes gens des chaires de latinité ; les eaux sont bonnes et ne manquent jamais ; le sol favorise les orangers et les maniguiers. Les petits navires remontent

jusque devant la ville, et viennent y charger du sucre et du coton.

Cette cité fut brûlée le 25 décembre 1637 par les Hollandais, qui détruisirent aussi huit sucreries du voisinage. Rebâtie depuis, son premier emplacement se voit à près d'une demi-lieue, à gauche du Cotinguiba. Là subsistent surtout les ruines de l'église de San-Christovam. Cette ville a eu même une troisième assiette à égale distance du lieu de sa première fondation et de celui où elle est aujourd'hui.

Santo-Amaro, ainsi nommé à cause du patron de son église, est un bourg petit, peu peuplé, et sans commerce. Il est cependant situé en bon air, à un quart de lieue au nord du con-

fluent des rios Seregippe et Cotinguiba, à près d'une lieue au couchant de l'aldée de Moruim, vers l'extrémité d'un bras du rio Seregippe; c'est l'entrepôt d'une quantité de caisses de sucre. Le grand village d'Estancia, que l'on remarque à quelques lieues de là, est regardé comme l'établissement le plus peuplé de la capitainerie, sans en excepter la capitale. Nous ne dirons rien des autres bourgs de ce district; nous nous contenterons de dire qu'ils sont en général dans un état assez florissant, et nous parlerons seulement de Prohiba.

Prohiba, antérieurement *Urubu de Baixo*, est situé sur la rive du rio San-Francisco, entre deux lacs fort inégaux: le plus petit, de forme cir-

culaire , a une soixantaine de brasses de diamètre , et sera un jour enfermé dans l'enceinte de ce bourg , lorsque celui-ci aura pris l'accroissement que lui permet d'espérer sa situation avantageuse ; près de là est un canal creusé par la nature seule au travers d'une plaine , et qui semblerait cependant le résultat du travail des hommes. Au moyen de ce canal , la rivière forme un bras séparé qui fertilise en l'inondant une campagne de près de deux lieues : cet espace offre véritablement l'aspect d'un lac tant que durent les pluies. Il se tient dans le bourg , chaque semaine , un marché où les habitans des lieux circonvoisins vont s'approvisionner des objets que leur refuse la stérilité de leur territoire. Son église , qui autre-

fois était une chapelle dédiée à saint Antoine, est petite et pauvre, quoiqu'il n'y ait qu'elle dans tout le district dont les limites se confondent avec celles de la province.

La richesse principale de ce bourg est la pêche du poisson qui entre par le canal dont nous avons parlé dans le lac annuel et factice qu'il alimente. Au moyen d'écluses faites avec des nattes, aucun des poissons ne peut sortir sans être pris : on les sale, et ils sont destinés à l'exportation. Dans le même district fleurit la Freguesia de San-Pedro, sur la rive gauche du San-Francisco.

On peut voir dans le même district, sur les bords du San-Francisco, une paroisse d'indigènes civilisés où sont réunies deux tribus dif-

férentes. Les Romarios sont les restes des naturels mêmes de cette province. Les Crococès ont été transplantés des lieux voisins de la montagne nommée Pain-de-Sucre, et distante de douze milles, dans le pays du Pernambuco. Ces deux races bien distinctes ne contractent pas d'alliances l'une avec l'autre. Les femmes sont employées à recueillir le baume de copahu, et tous les samedis au soir cousent ensemble à la lueur d'un grand feu, rendu plus vif par le souffle des vents. Les maris chassent ou pêchent, ou, quand ils le trouvent convenable, plantent un peu de manioc. Ils vivent le plus souvent dans l'inaction, dépensant en eau-de-vie le gain que leur procurent leurs laborieuses compagnes. C'est

dans le voisinage de cette aldée qu'on a découvert dernièrement les ossemens fossiles d'un mammouth, et que différens vases et quelques instrumens, trouvés également en fouillant la terre, font présumer qu'il y a eu anciennement une habitation importante de sauvages.

La côte de cette province n'offre aucun port; ceux des rivières, la plupart périlleux, ne permettent leur entrée qu'à des navires peu considérables. Les hommes de cette capitainerie sont en général de toutes couleurs; mais les métis paraissent être ceux qui y vivent le plus long-tems, témoin Christovam de Mendoça qui, à la fin de 1806, comptait cent vingt-huit ans et exerçait encore un métier; il racontait les événemens de la ré-

volte dont il a été fait mention au commencement de cet article. Il ne mourut que vers 1808.

Le terrain dans la partie orientale est en grande partie propre à la culture du manioc, du maïs, des haricots, du coton, du tabac et des cannes. On dit qu'il y a trois cents engenhos ou moulins pour la fabrication du sucre et la distillation de l'eau-de-vie. Les bœufs, les chevaux et les porcs y prospèrent. Dans la même partie, on voit de grands espaces tout couverts d'un roseau à feuilles courtes, qui ne s'élève guère plus haut que le froment, mais dont les nœuds armés de pointes multipliées font éprouver une piquête si vive, qu'aucun être vivant ne va s'y tapir. Tout le monde s'éclaire avec

de l'huile de ricin qui, venant presque sans culture, pourrait devenir un objet de spéculation très-lucratif. Les mélancias ou pastèques sont grosses et très-bonnes en quelques endroits. La minéralogie du pays consiste en pierre à chaux, pierre à meules, en une pierre noire qui, réduite en poudre, fait un sable excellent, en or, sel marin, cristaux, quelques pierreries, et en lapis lazuli.

La capitainerie de Seregippe d'el Rey produit de plus des bois de tout genre pour la construction, l'ébénisterie et la teinture. Les plantes médicinales que l'on y recueille sont l'ipécacuanha, le réglisse, le quinquina, etc. La vanille y croît naturellement, et pourrait enrichir beaucoup d'habitans; mais elle est toute-

fois négligée, de même que le cacao-tier. Les caffiers, qui sont d'un si grand intérêt pour les capitaineries de Rio-Janeiro et de Bahia, ne donnent presque aucun bénéfice dans celle que nous décrivons.

Cette province jouit d'une assez mauvaise réputation sous le rapport de l'esprit vindicatif de ses colons. Les meurtres leur coûtent, dit-on, peu d'efforts, et les magistrats sont souvent les premières victimes de leur fureur; aussi ne s'offre-t-il guère de personnes pusillanimes pour occuper leurs places. Ce qui ailleurs ne cause que le duel, tel qu'un manque de politesse, volontaire ou non, est le motif d'un assassinat. On a remarqué pourtant que cette disposition antisociale diminuait sensi-

blement dans la province , et qu'elle n'empêchait pas même l'hospitalité d'exercer son empire. Comme sur les autres points du Brésil , ce n'est qu'entre eux que les habitans se livrent à d'horribles vengeances. Cette coutume disparaîtra entièrement quand la civilisation sera plus avancée ; et la force de caractère qui les pousse à un acte de violence si condamnable prenant une meilleure direction , il est à présumer qu'ils se rendront recommandables par leur dévouement aux intérêts de leur patrie et de leurs concitoyens.

~~~~~

## CHAPITRE XXI.

Parahyba.

---

CETTE province est une des moins importantes du Brésil : cependant elle gît entre le 6° et  $\frac{1}{4}$  et le 7° 14', et on lui donne soixante lieues de longueur de l'est à l'ouest, sur une largeur de dix-huit lieues de côtes.

Les deux tiers de tout le territoire consistent en *catinas* qui, dit-on, ne sont susceptibles d'aucune espèce de

culture, tandis que les autres portions de terrain, situées près de quelques fleuves, se couvrent de forêts immenses que l'on peut abattre pour y former des plantations de manioc, de maïs, de cannes à sucre, de cotonniers, de tabac, de riz, d'ignames, de patates, et d'une foule d'autres végétaux utiles qui prospèrent singulièrement en raison de la chaleur du climat. Les ardeurs d'un soleil brûlant sont cependant tempérées par des *oiracoens*. L'hivernage commence à l'équinoxe de mars, et dure jusqu'au mois de juillet. Jamais il n'est très-insupportable.

Il paraît que cette capitainerie occupe les deux tiers de celle que l'on nommait autrefois Itamaraca, sur le territoire de laquelle Pernambuco

a pris huit lieues au sud, tandis que Rio-Grande s'en est joint cinq vers le nord; elle n'était qu'une portion de la concession faite, en 1534, à Pedro Lopez de Souza par le roi don Jean III.

La capitainerie de Joam de Barros comprenait le terrain qui restait au nord de la baie da Trahiçao, ou du parallèle de 6°, limite septentrionale des trente lieues données à Pedro Lopez, et qui formaient la capitainerie d'Itamaraca, dans laquelle se trouvait inclus le rio Parahyba, dont la capitainerie que nous décrivons tire maintenant son nom.

Il paraît certain que Pedro Lopez de Souza passa au Brésil en 1531, qu'il retourna en Portugal en 1533, et qu'il obtint sa lettre de donation



l'année suivante. Un historien prétend qu'il alla ensuite dans l'Inde, et se perdit en 1539 en retournant dans sa patrie. Quelques autres nient ce fait et affirment que le donataire, loin de laisser la capitainerie inculte, alla lui-même pour la peupler, et emmena du port de Lisbonne, dans cette intention, plusieurs ménages. On ajoute qu'il dépensa des capitaux considérables, courut de grands périls, et fut obligé de livrer des combats assez fréquens aux Français qui venaient dans ces parages pour charger du bois du Brésil. Il repoussa, selon la même version, les Pitigoares du pays d'alentour.

Nossa-Senhora da Conceição, bâtie dans l'île d'Itamaraca, qui dépendait de cette capitainerie, est

bien certainement le premier établissement que l'on y ait formé; mais son histoire ne jette aucun jour sur l'époque de la colonisation, parce que l'on ignore précisément dans quel tems il fut fondé.

La population croissait si lentement, que, vers l'année où mourut le roi don Sébastien, il n'y avait pas un seul établissement hors de l'île dont nous venons de parler, et qu'elle ne contenait guère que deux cents colons ayant trois sucreries, et probablement obligés de laisser faire aux Français le commerce du bois du Brésil. On peut croire, à ce qu'il nous semble, que les Piti-goues, connus par leur férocité, étaient un assez grand obstacle aux progrès de la colonisation.

Il paraît qu'en considération de ces différentes circonstances, le gouverneur Lourenço de Veyga envoya, pendant le règne du roi don Henri, un certain Joam Tavarez fonder un présidio dans l'île de Camboa située sur le rio Parahyba. Le capitaine Fructuozo Barboza le changea pour le transférer dans un endroit appelé Cabedello, où il ne tarda pas à être inquiété par les indigènes; mais en 1581 on lui envoya des secours de Bahia, et les sauvages furent battus, ainsi que quelques Français qui les aidaient dans leurs entreprises. Après divers autres événemens qui obligèrent Barboza à quitter le pays pour retourner à Pernambuco, on vit le capitaine revenir accompagné de nouvelles troupes, rétablir les forts

ruinés , et fonder le village qui en 1585 reçut le titre de *cidade* avec le nom de Philippea. Lorsque les Hollandais , déjà maîtres de Pernambuco et d'Itamaraca , se décidèrent à s'en emparer , il y avait sept cents colons indépendans du donataire dans son territoire , et l'on comptait jusqu'à vingt engenhos à sucre. Ce ne fut qu'après diverses tentatives faites pendant l'espace de deux ans , que les nouveaux vainqueurs , dirigés par le général Sigismond , parvinrent à s'emparer, le 19 décembre 1634, du fort de Cabedello. Le 23 du même mois, ils prirent celui de Santo-Antonio , et les autres établissemens de la province passèrent immédiatement sous leur domination. Nous n'entrerons pas dans le détail des évé-

nemens qui suivirent ce changement. Continuellement harcelés par les Portugais et leurs alliés, les Hollandais ne purent point, selon leur usage, améliorer beaucoup l'état du pays, qui même n'est point encore très-florissant, à cause surtout de sa situation physique.

Nous avons déjà dit qu'il n'y avait guère que les endroits se trouvant dans le voisinage des fleuves dont l'agriculture puisse tirer parti. Les rivières en général sont rares et peu considérables.

Le rio Parahyba, dont la province tire son nom, n'est point lui-même très-important; il prend naissance dans le district des Cayriris-Velhos, à la base de la montagne de Jabitaca; il n'est profond que dans le voisinage

de l'Océan. Près de ses sources, il ne reçoit aucun tributaire considérable, et parcourt un terrain aride, où, dans le tems des sécheresses, il est réduit à fort peu de chose. Vers la moitié de son cours, il est grossi par quelques rivières, et il devient alors d'une facile navigation. Il se jette dans la mer par deux embouchures formées par l'île San-Bento. Les navires peuvent le remonter à plusieurs milles, et les petits bâtimens parviennent jusqu'à la ville. Le rio Guarahu est son confluent le plus considérable.

Le rio Mamanguape est, par sa navigation, d'une grande utilité pour les planteurs. Le Grammane, le Cammaratiba, ne peuvent être remontés qu'avec la marée; le dernier se trouve

à trois lieues de la baie de la Trahiçaon.

On remarque dans la partie occidentale le rio Piranhas, qui prend encore naissance dans les Cayriris : après avoir couru vingt lieues au nord, il reçoit le rio Peixe, qui traverse des campagnes couvertes d'aotruches. Sept lieues au dessous de ce confluent, on voit entrer le Pinhaco, sur les bords duquel on élève un grand nombre de têtes de bétail. Après avoir arrosé encore de vastes espaces de terrain, et s'être grossi de plusieurs torrens, il entre dans la province de Rio-Grande. On voit par ce court aperçu que le nombre des fleuves se réduit à cinq ou six. Les deux plus importans ont leur source dans les Borborema ou Cay-

riris , qui étendent leurs branches en divers sens dans le pays.

Il est à remarquer que cette chaîne traverse le pays à peu près du nord-est au sud-est , et qu'elle se divise en partie orientale et partie occidentale. Ce dernier district , connu sous le nom de Cayriris - Novos , est plus élevé , exposé à des vents plus frais , et jouit en général d'un climat extrêmement salubre ; il y pleut pendant janvier , février , mars et avril.

On ne dit pas que ces montagnes contiennent des minéraux précieux , mais peut-être n'ont-elles point été explorées avec soin. On remarque dans celle qui a reçu le nom de Teyxeira certaines inscriptions en caractères rouges , inconnus , dit la *Corografia* , aux planteurs du voisi-



nage, mais que l'on peut avec quelque fondement attribuer aux Hollandais.

Les productions naturelles de la capitainerie sont en général assez variées, mais elles ont beaucoup d'analogie avec celles des provinces limitrophes. On peut s'y procurer du bois de Brésil en abondance, et les Français, comme on a pu le voir, cherchaient dans les premiers tems à s'emparer de ce commerce. Le bois de fer, le bois violet, le batinga qui a une assez belle couleur jaune, méritent surtout d'être exportés.

L'agriculture était jadis plus florissante qu'elle ne l'est maintenant, et le territoire produisait une grande quantité de sucre excellent. Les sécheresses affreuses que l'on éprouve

fréquemment depuis quelques années ont singulièrement fait diminuer les plantations de cannes ; elles ont été remplacées par des cotonniers , qui résistent mieux à l'intensité de la chaleur.

Il n'y a pas la moindre comparaison à faire entre la population de la partie orientale et celle de l'intérieur ou du couchant. Vers le bord de la mer on compte sept bourgs et une ville : dans le district opposé il n'en existe que deux.

Parahyba est la capitale de toute la capitainerie ; elle s'élève à trois lieues au dessus de l'embouchure du fleuve dont elle emprunte son nom , et elle a été bâtie sur la rive droite. Les maisons n'ont en général qu'un étage au dessus du rez-de-chaussée

qui sert de magasin. La rue principale est large et pavée de grosses pierres. On remarque trois couvens assez vastes dans lesquels on ne comptait guère que trois ou quatre moines, il y a six ou sept ans. L'ancien couvent des jésuites sert de résidence au gouverneur et à l'ouvidor; et, au rapport de M. Coster, on jouit, des fenêtres de cet édifice, d'une vue admirable, et l'on aperçoit, dit-il, « un de ces beaux paysages particuliers au Brésil; de vastes bois toujours verts, bordés d'une rangée de collines, et arrosées par le fleuve qui se divise en plusieurs canaux, sur les rives desquels on découvre çà et là quelques chaumières blanches, placées sur un terrain élevé, et cependant à moitié caché par des arbres majestueux. Les

endroits cultivés sont si rares qu'on peut à peine les distinguer. »

La ville basse a quelque chose de plus pittoresque que la ville haute. Construite sur les bords d'un vaste bassin, elle voit se réunir trois canaux qui se jettent dans la mer par une seule embouchure d'une largeur considérable, qui est probablement la rivière Unahy.

M. Coster fait monter la population à trois mille individus, et de son tems il affirme que l'on ressentait encore les effets de la bonne administration d'un gouverneur nommé Amaro Joachim. Nous citerons, comme une preuve de sa fermeté et de la vanité ridicule de quelques hommes de couleur, un fait qui s'est passé à Parahyba.

« Des particuliers se promenaient  
» dans la ville la nuit , revêtus de  
» longs manteaux , et la figure cou-  
» verte d'un crêpe. Ainsi déguisés ,  
» ils se conduisaient d'une manière  
» très-répréhensible. Le gouverneur,  
» ne pouvant découvrir quels étaient  
» ces masques , donna ordre une nuit  
» à la patrouille d'arrêter toutes les  
» personnes qu'elle rencontrerait  
» sous ce déguisement. L'ordre fut  
» exécuté le lendemain. On trouva  
» au corps-de-garde plusieurs des  
» principaux habitans. Un homme ,  
» du nom de Nogueira , fils d'une  
» mulâtresse et d'un des personnages  
» les plus distingués de la capitai-  
» nerie , s'était rendu redoutable par  
» sa conduite audacieuse ; il avait

» enlevé de vive force les filles de  
» quelques babitans les plus respec-  
» tables de la capitainerie , tuant les  
» amis et les parens qui s'opposaient  
» à ces excès. Cet homme fut à la  
» fin arrêté. Amaro-Joachim voulait  
» le faire exécuter ; mais s'aperce-  
» vant que la chose était impossible  
» d'après les protections puissantes  
» que la famille faisait agir , il or-  
» donna qu'il fût fouetté. Nogueira  
» alléqua qu'étant moitié *fidalgo* (no-  
» ble) , ce genre de punition n'était  
» pas fait pour lui ; alors le gouver-  
» neur ordonna qu'on ne le fouettât  
» que d'un côté , afin de ne porter  
» aucune atteinte aux privilèges des  
» *fidalgos*. Nogueira fut prié de dire  
» quel était son côté noble , et il re-

» eut ainsi la punition qu'il avait si  
» bien méritée ; après l'avoir laissé  
» quelque tems en prison , on le dé-  
» porta pour la vie à Angola. »

Quoique le bassin de la ville basse soit un port excellent , et que les navires de cent cinquante tonneaux puissent y parvenir , le commerce de Parahyba n'est point considérable. Les Hollandais lui avaient donné un pain de sucre pour armoiries dans le tems où elle leur en fournissait en abondance.

Il existe encore sur la même côte un bon port ; c'est la baie de la Trahiçaon , qui est en forme de demi-lune et possède trois entrées formées par deux îlots. Elle peut avoir deux lieues de large sur autant de profondeur , et est capable de recevoir une

cinquantaine de grandes barques ; l'entrée septentrionale a une demi-lieue de largeur ; on voit courir de cette rade un récif de cinq lieues, qui continue jusqu'au cap Blanc et forme une espèce de port , puisqu'il y a dix brasses de profondeur entre lui et le rivage , et que les navires peuvent facilement y entrer comme dans une rivière.

En nous reportant vers la côte que nous avons quittée , nous trouverons la pointe de Cabedello , formée par la rive méridionale de l'embouchure du Parahyba , et célèbre par les combats des Portugais et des Hollandais.

Nous ne donnerons point une description , même abrégée , de Pilar-Alhandra, Villa Réal, Villa do Conde, Villa da Rainha, San-Miguel et Mon-



temor, bourgs plus ou moins considérables qui n'ont rien de remarquable.

Pombal, regardé en quelque sorte comme la capitale de la partie occidentale, est situé sur le rio Pinhaco ; Villa-Nova de Souza est à dix lieues de là. On élève dans ces deux endroits une assez grande quantité de bétail ; les habitans sont en général blancs. Il est à remarquer que dans les deux districts le nombre des noirs diminue à mesure que les derniers s'adonnent aux travaux de l'agriculture. Quelques villages sont aussi peuplés en partie d'indigènes descendant des Cahetes et des Pitigoares, dont tout le pays était anciennement dominé.

Le voyageur qui parcourt ces contrées ne rencontre pas un grand nom-

bre d'animaux sauvages ; mais quelquefois l'autruche fuit devant lui en agitant ses ailes rapides, et elle a bientôt disparu si des chiens tentent de la poursuivre.

---

**CHAPITRE XXII.**

Rio-Grande du nord.

---

CETTE province, dominée autrefois par les Pitigoares qui formaient une tribu de la nation des Tupis, faisait partie de la capitainerie accordée à Joam de Barros. La conquête en fut commencée vers 1597 par ordre de Philippe II, qui voulait empêcher les Français d'exporter le bois du Brésil qui s'y trouve en abondance, et dompter la nation féroce dont les

colons de Parahyba avaient continuellement à se plaindre.

D'après des ordres précis, le gouverneur de Pernambuco, don Francisco de Souza, fit armer une flottille qui portait un jésuite, ingénieur, ainsi qu'un franciscain destiné à interpréter la langue des indigènes. Cette expédition ne tarda pas à aborder à l'embouchure du rio Grande, où se rendaient le plus ordinairement les corsaires français. On bâtit un fortin de bois à l'endroit où s'est élevée depuis la forteresse dos Reys, et Jeronimo d'Albuquerque en fut nommé le commandant. Il eut à combattre les aborigènes pendant plus d'une année; mais il fit enfin alliance avec leur chef Sorobabe, par l'entremise d'un sauvage allié, et il

ent toute la facilité de commencer la ville de Natal, qui a été le théâtre de tant de massacres, et dans laquelle les Hollandais n'ont pénétré que par une affreuse trahison dont nous aurons occasion de parler plus bas.

Pendant environ trente ans, qui précédèrent l'invasion de ces conquérans injustes, la colonie ne reçut que de très-faibles accroissemens; et après qu'elle eut secoué leur joug, et que le gouvernement portugais l'eut accordé à un certain Manoel Jurdam qui fit naufrage en y allant, elle reçut le titre de comté vers 1639, et devint la récompense des services rendus par Lopo Furtado de Mendonça, si ce ne fut pas uniquement le prix de la faveur.

On ne peut cependant s'empêcher d'être étonné qu'une aussi grande étendue de terrain ait été accordée à un seul homme, dans un tems si rapproché du nôtre. Une province qui gât entre le  $4^{\circ} 10'$ , et le  $5^{\circ} \frac{3}{4}$  de latitude, et peut avoir cinquante lieues de longueur sur trente de largeur dans la partie occidentale, nous paraîtrait une concession bien étendue. Il est probable que le donataire n'en était en quelque sorte que l'administrateur.

Rio-Grande confine au nord et à l'orient avec l'Océan; au sud elle touche à la capitainerie de Parabyba, et à l'occident elle est séparée de Siara par la chaîne de Appody qui reste une lieue au couchant du fleuve de ce nom. Malheureusement ses

ports ne peuvent point recueillir de navires de haut bord , à l'exception peut-être de la baie Formoza , qui peut avoir deux lieues d'entrée , une de profondeur , et quatre brasses de fond pendant la marée basse , mais que la nature n'a pas abritée suffisamment. Les navigateurs remarquent sur cette côte le cap Saint-Roch , qui forme au nord-est l'angle de tout le pays.

Les fleuves et les rivières qui arrosent cette portion du Brésil ne sont point très-considérables , ni très-nombreux. Le plus important est celui qui donne son nom à toute la province , et se nommait précédemment Pottengy , nom qu'on devrait lui conserver pour le distinguer de tous les autres rios Grande qui se

rencontrent dans l'Amérique-Portugaise. Celui-ci vient du centre de la province , reçoit plusieurs petits tributaires , et va se jeter à quatre lieues du cap Saint-Roch , après avoir arrosé les possessions d'un grand nombre d'agriculteurs établis sur ses bords fertiles.

La surface de la capitainerie est plus montagneuse que vers d'autres portions de la côte du nord ; mais les principales chaînes qui s'étendent dans plusieurs directions sont si peu élevées , que l'on ne peut guère les considérer que comme de hautes collines , à l'exception de la Serra Borborema qui se trouve à l'extrémité de la portion orientale. Malgré la fertilité des terrains bien arrosés , on trouve des endroits entièrement in-



cultes nommés *taboleiros*, pour les distinguer des *campinus*, dont l'herbe est plus abondante et préférable pour les bestiaux. Ces *taboleiros* dans les tems de sécheresse, comme ceux qui ont eu lieu dernièrement dans ces districts, présentent l'aspect de la désolation, et ne peuvent, pour ainsi dire, pas être habités en raison du manque absolu d'eau qui s'y fait cruellement sentir. Les yeux sont cependant quelquefois récréés par la rencontre d'une forêt qui étale sa magnificence au milieu de ces déserts. La végétation des grands arbres de ces contrées est si active et si brillante, qu'il faut une sécheresse extraordinaire pour les voir se dépouiller de leur feuillage, tandis que les différentes plantes croissant dans

les plaines , finissent par n'offrir qu'une verdure brûlée. Le voyageur rencontre encore dans ces parties sablonneuses plusieurs espèces de palmiers , ainsi que des manguaviers et des acajous à fruits rafraîchissans , qui semblent dans tous les tems braver les rayons du soleil.

Quoique le pays soit en général assez bien peuplé , on n'y rencontre que sept ou huit bourgades : les fazendas , éloignées les unes des autres , emploient un certain nombre de bras et disséminent la population.

Natal est considérée comme la capitale de toute la capitainerie , et c'est cependant une fort médiocre bourgade qui se divise en deux quartiers , dont l'un est bâti sur une hauteur , tandis que l'autre s'avance jus-

que sur le bord du fleuve Pottengy , qui y conduit les navires. La partie haute est considérée comme la ville proprement dite , parce que l'église paroissiale s'y trouve. Que l'on se figure une place bordée de maisons n'ayant qu'un rez-de-chaussée , à laquelle aboutissent trois petites rues , et l'on aura une idée exacte de la ville , où l'on trouve cependant un palais pour le gouverneur , trois églises et un hôtel-de-ville. La plus grande ressemblance qui existe entre Natal et Rio-Grande du sud , c'est que les rues de ces deux capitales ne sont pas pavées , et que l'on y enfonce dans un sable mouvant extrêmement incommode. A Natal néanmoins , quelques habitans ont élevé un trottoir en briques devant leurs maisons.

On calcule que ce quartier peut contenir huit à neuf cents ames. Celui qui se trouve de niveau avec le fleuve est moins considérable, et n'a à peu près que la moitié de cette population; les commerçans de Rio-Grande y demeurent. L'entrée du Pottengy, qui se trouve à une demi-lieue environ, est dangereuse, mais elle a assez de profondeur pour donner passage à des navires de cent cinquante tonneaux; le port ne reçoit guère que six ou sept bâtimens, et l'on n'en trouve encore jamais un pareil nombre. Les forces militaires sont de cent et quelques hommes, formant une compagnie en très-bon ordre qui fait parfaitement la police.

Un gouverneur, nommé Cavalcante d'Albuquerque, dont M. Cos-

ter parle avec la plus grande estime, avait établi un usage qui n'a lieu dans aucune des villes du Brésil où le gouvernement a des prisons. Chaque personne un peu considérable était obligée, à tour de rôle, de faire une quête pour les prisonniers, et lui-même donna l'exemple; aussi était-il chéri comme un père des habitans, qui l'accompagnèrent de leurs bénédictions lorsqu'il alla prendre un autre gouvernement.

La forteresse dos Reys-Magos, qui défend l'embouchure du Pottingy, et a été long-tems considérée comme la plus importante du Brésil, fut assaillie plus d'une fois par les Hollandais, et fit toujours une résistance qui les étonna. Ils envoyèrent enfin, pour s'en emparer, seize bâti-

mens et deux mille hommes guidés par le transfuge Calabar : peut-être cet armement eût-il encore échoué dans son entreprise, malgré les blessures que le chef des assiégés avait reçues lors du premier feu; mais il existait dans la place un certain Simaon Pitta, que ses crimes avaient fait condamner au dernier supplice, et qui cependant avait obtenu de jouir de sa liberté en promettant de combattre jusqu'au dernier soupir avec la garnison. Ce traître, que de braves soldats n'eussent jamais dû admettre parmi eux, entretenait des intelligences secrètes dans le camp ennemi, conclut un affreux marché avec Calabar, et ne tarda pas à livrer les clefs de la forteresse qu'il avait enlevées pendant la nuit de dessous l'oreiller du

gouverneur : elles furent remises aussitôt à Cintio , commandant des Hollandais , et il entra dans la forteresse après une faible résistance des assiégés. Il était secondé par un autre traître nommé Ortiguera , qui avait voué une haine éternelle au gouverneur.

Une fois maîtres du fort dos Reys, les Hollandais ne tardèrent pas à l'être de la province qu'il défendait. Aidé par les Janduis , ils exercèrent les plus horribles barbaries sur les malheureux colons , et l'histoire rapporte avec horreur que plusieurs femmes , pour échapper à la férocité des sauvages , se précipitèrent du haut des toits , se noyèrent ou s'en-sevelirent vivantes dans des cavernes profondes. Ce vaste territoire , ainsi

dévasté sur tous les points , ne retrouva sa tranquillité qu'à l'époque de la pacification générale , où , comme nous l'avons déjà dit , il fut érigé en comté.

La partie orientale de cette capitainerie , en s'avancant dans l'intérieur , est extrêmement aride lors de l'époque des sécheresses , et dans tous les tems les campinas ou les tableiros , que l'on est obligé de traverser , sont loin d'offrir un aspect varié. Quelques-unes de ces plaines ne permettent point , par leur éloignement d'un fleuve ou d'un ruisseau , de former quelque établissement durable. Le territoire éloigné du bord de la mer reçoit , comme dans tout le Brésil , la dénomination de sertão ; mais quelle différence de cette



espèce de déserts avec les solitudes de Espiritu-Santo ou de Porto-Seguro, où l'on rencontre sans cesse des fleuves bordés de forêts immenses animées par la présence d'une foule d'animaux qui les font retentir de leurs cris divers, et semblent se réjouir de leur liberté! « Dans l'intérieur de Rio-Grande, dit M. Coster, la certitude d'avoir fait du chemin pouvait seule nous convaincre que nous avions changé de place, tant l'aspect du pays est monotone.» Cependant, vers certaines portions du pays mieux arrosées, on rencontre un grand nombre de fazendas qui nourrissent des milliers de têtes de bétail que l'on conduit à Pernambuco ou Bahia, au travers des pays arides dont nous venons de parler.

Les pasteurs chargés de conduire ces grands troupeaux sont appelés *sertanejos* (1) ; leur costume offre au premier abord l'aspect le plus étrange (*voyez la gravure en regard*), et ils montent ordinairement des chevaux assez mal harnachés, mais vifs et légers.

Pour se garantir probablement des rayons pénétrants du soleil, le sertanejo recouvre ses caleçons de coton d'une espèce de pantalon de cuir tanné, mais non apprêté, conservant une couleur brune ; sa poitrine est garantie par une peau de chèvre, et il jette sur son épaule une espèce de veste ronde, également en cuir ; il porte des espèces de pantoufles fabriquées assez grossièrement ; et

---

(1) Habitans du Sertao.

c'est à ses talons nus qu'il fixe, au moyen d'une courroie, ses éperons en fer. Son arme la plus ordinaire est une espèce de mauvais sabre appelé *parnahyba*, qui pend à son côté; mais il ajoute quelquefois à son équipement militaire un long pistolet d'arçon que l'on voit passer par dessous sa cuisse gauche; ajoutez à tout cela une espèce de casquette ronde à petits bords qui couvre sa tête, et vous aurez une idée exacte d'un pasteur en voyage. Le bagage que son cheval est obligé de porter n'est point très-considérable: il consiste tout simplement en une pièce d'étoffe rouge roulée, contenant un hamac, une chemise, une paire de caleçons et un pantalon de nankin ou de cotonnade; dans les espèces de

sacs que l'on voit pendre à la selle , il y a de la farinha et de la carna secca , un briquet et une pierre à fusil pour faire du feu avec des feuilles sèches , une pipe et un peu de tabac.

Ces hommes , dont quelques-uns prennent le titre de *brancos da terra* (blancs du pays) , ressemblent pour le teint à peu près à des mulâtres , même quand ils descendraient sans mélange des Européens. Cependant on voit briller quelquefois les couleurs de la santé sur leur visage , et les parties de leur corps qui ne sont point exposées à l'ardeur du soleil indiquent leur extraction.

Les sertanejos sont en général actifs et intelligens. Comme les Arabes avec lesquels ils semblent avoir quelque affinité , leur esprit s'enflamme

promptement, et rien ne saurait les éloigner d'un projet de vengeance qu'ils ont une fois conçu; cependant ils exercent une généreuse hospitalité, ils sont extrêmement sensibles aux bons procédés, et portent dans leur ame le germe de bonnes qualités que l'éducation pourra y développer. Pour aider à faire connaître leur caractère, nous croyons devoir citer ce qui arriva à M. Coster à une époque où il se rendait de Natal à la villa d'Assù, et était arrivé à une belle campina couverte des plus beaux troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons. « Nous déchargeâmes, » dit-il, nos chevaux sous les arbres. » La maison du chef des pâtres se » présentait à nos regards sur une » petite hauteur à cent verges de dis-

» tance , ayant de chaque côté les  
» étables et les parcs. Vers midi , je  
» vis quelques pâtres occupés à traire  
» des chèvres ; j'envoyai Julio , avec  
» une demi - piastre , demander un  
» peu de lait en payant. Le guide  
» m'engagea vainement à ne pas of-  
» frir d'argent , j'ordonnai à Julio de  
» présenter la pièce : le lait me fut  
» apporté , mais la demi-piastre avait  
» été refusée. Peu après , trois hom-  
» mes de la ferme vinrent à nous ; je  
» les remerciai du lait qu'ils m'a-  
» vaient envoyé ; ils me dirent alors  
» qu'ils désiraient savoir si j'avais  
» prétendu les offenser en leur of-  
» frant de l'argent ; que ce n'était pas  
» la coutume dans ce pays. Le guide  
» m'avait prévenu que je leur ferais  
» de la peine ; je m'étais donc attiré

» cette scène par ma faute. Au reste,  
» je parvins à calmer ces hommes en  
» leur apprenant que j'appartenais à  
» un pays où tout se vend et où l'on  
» est obligé d'acheter jusqu'au sable  
» qui sert à nettoyer les maisons.  
» Ils ajoutèrent que mon garçon, en  
» allant chercher le lait, leur avait  
» rapporté qu'il y avait un Anglais  
» dans notre troupe, qu'ils désiraient  
» beaucoup le voir, car c'était un  
» *bicho* (animal) qu'ils n'avaient pas  
» encore vu. Je leur répondis qu'il  
» était allé avec les chevaux, et qu'il  
» reviendrait bientôt; j'entendais  
» parler de John, mais le guide leur  
» dit que j'étais aussi un Anglais.  
» Le *désappointement* se peignit sur  
» leur figure lorsqu'on leur eut as-  
» suré que rien n'était plus vrai; ils

» s'attendaient à voir quelques bêtes  
» curieuses. John revint alors , et  
» pour le coup fut un objet de cu-  
» riosité , car il ne savait pas le por-  
» tugais ; tout cela l'impatientait , et  
» il se mit à jurer en anglais ; mes  
» hommes témoignèrent le plus grand  
» étonnement et dirent *falla a lingua*  
» *de negro* ( il parle la langue nègre ). »  
Ces bonnes gens, après avoir demandé  
à M. Coster force nouvelles du Récif,  
lui offrirent des chevaux pour conti-  
nuer son voyage , et , de retour à la  
ferme , lui envoyèrent un présent  
de viande sèche. On pense aisément  
qu'il se promit bien de ne plus offrir  
d'argent quand il enverrait chercher  
quelque chose dans les fazendas.

Ces fazendas sont ordinairement  
établies dans des endroits où les pâ-



turages sont abondans ; il y a une maison assez convenable qu'habite le propriétaire ou le chef des pâtres, et de plus petites habitations sont éparses dans la plaine qui l'entoure. C'est, comme on l'a déjà vu, près de la maison principale que se trouvent les parcs.

Ces métairies sont quelquefois tellement éloignées d'un bourg ou d'un village, que les fermiers et leurs domestiques n'assisteraient presque jamais à l'office divin, si des prêtres ne venaient point le leur dire chez eux. Les ecclésiastiques qui veulent ainsi parcourir le pays, doivent obtenir une licence de l'évêque de Pernambuco ; ils transportent sur un cheval un autel portatif, avec tout ce qui est nécessaire pour célébrer

la messe. Ils s'arrêtent dans tous les endroits où l'on a besoin de leur ministère, administrent la confession, font les baptêmes et les mariages, et reçoivent pour prix de leurs soins des sommes plus ou moins fortes. Quelquefois ils sont forcés d'accepter deux ou trois chevaux ou un nombre égal de bœufs, quand le propriétaire ne peut point les payer en argent. Ces prêtres sont extrêmement utiles dans le pays, où ils sont accueillis avec le plus vif empressement; et l'on a vu de riches fazendeiros donner pour une messe jusqu'à cent mille reys (625 francs); mais cela n'arrive cependant point très-souvent.

Malgré la grande quantité de bestiaux qui couvrent ces plaines, les

animaux féroces n'y sont point très-nombreux, et le jaguar ne s'y rencontre pas fréquemment; il préfère le voisinage des vastes forêts. On trouve en général beaucoup de reptiles dans les broussailles, et il faut examiner avec un soin extrême les lieux où l'on doit camper.

Le voyageur voit de tems à autre des autruches qui le fuient avec rapidité; mais il peut tuer aussi quelques oiseaux bons à manger. Parmi ceux-ci on remarque les jucurutus et les macauhans qui tuent les serpens.

Après la ville de Natal, l'établissement le plus intéressant est sans contredit le bourg d'Assu, appelé actuellement Villa da Princeza, et renommé pour ses salines qui pourront devenir de la plus haute impor-

tance. Assù est bâti en carré autour d'une place, sur la rive gauche du rio das Farinhas, sept lieues au dessus de son embouchure. Les barques de la côte y arrivent de tous côtés pour acheter du sel, et ce commerce occupe beaucoup de monde. Comme le fleuve est extrêmement poissonneux jusqu'à certains parages, une grande partie du produit des salines est employée à saler le poisson que l'on y pêche de diverses manières, et dont la plus grande partie est exportée pour Pernambuco.

En descendant vers le bord de la mer, l'aspect de la côte est toujours le même que celui des capitaineries précédentes. Ce sont des dunes sablonneuses couvertes de cocotiers, et ressemblant aussi peu à différens

rivages de la côte orientale , que le sertan aux déserts fertiles de Minas-Novas.

C'est à environ soixante-dix lieues est nord-est du cap de Saint-Roch , que se trouve située l'île Fernando de Noronha , qui a trois lieues de longueur sur une largeur proportionnée. Elle est montueuse , couverte de rochers , et ne possède que de très-faibles portions de terrain cultivables. L'eau y est assez bonne ; il y a deux fortins , avec une garnison de cent vingt hommes environ , envoyée de Pernambuco , pour empêcher la contrebande que pourraient faire les nations étrangères.

C'est là que sont déportés pour un certain nombre d'années , et quelquefois pour la vie , les gens qui ont

commis des crimes dont la punition entraîne l'exil. Il n'est permis à aucune femme d'aborder à l'île, et les habitans mènent en général une vie très-misérable, principalement à cause de leur indolence. Il y a un navire de Pernambuco qui est envoyé deux fois par an pour les visiter, leur porter, ainsi qu'aux troupes, des vêtemens, des provisions et d'autres objets. Il n'existe peut-être pas de population plus démoralisée que celle de cet endroit, où tous les genres de criminels sont réunis; aussi a-t-on la plus grande difficulté à trouver un prêtre qui veuille bien y aller faire un séjour d'un an. Le commandant reçoit, comme on le pense bien, du gouvernement des pouvoirs absolus;

mais il serait, dit-on, nécessaire que sa conduite fût quelquefois plus modérée. Le gouvernement pourrait, avec des soins, faire de cette colonie de malfaiteurs un établissement de quelque utilité. L'air y est sain, et les portions de terrain propres à l'agriculture sont d'une fertilité vraiment extraordinaire. Malheureusement les navires n'y trouvent aucun abri.

Il y a à Fernando de Noronha une grande quantité de chats de montagnes (*gatos montezes*), nommés ainsi parce qu'après s'être échappés des maisons, ils ont fini par devenir sauvages, et se sont réfugiés au milieu des rochers. Ils font bien moins la guerre aux rats dont le pays abonde, qu'aux tourterelles qui y sont aussi en grand nombre. On élève des va-

ches, des moutons et des chèvres; mais ces derniers semblent y prospérer davantage que les autres animaux.

Au nord de cette île il en existe une autre nommée *Ilha dos Ratos*, île des Rats; elle en est séparée par un canal étroit, et se trouve infiniment plus boisée. Les habitans y font des plantations de coton.



---

**CHAPITRE XXIII.**

Siara.

EN suivant la côte de Rio-Grande du nord, on entre immédiatement sur la capitainerie de Siara, qui a la plus grande analogie avec elle pour l'aspect général du pays, ses productions naturelles et la qualité du terrain. Elle fut autrefois accordée aux donataires Joam de Barros et Luiz de Mello; mais l'on ne connaît pas l'époque précise de la fon-

dation des présidios qui commencent la colonisation. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'ils existaient déjà en 1603, lorsque le capitaine Pedro Coelho de Souza fut envoyé par le gouverneur de Maranhão, avec quatre-vingts Portugais et huit cents indigènes, pour aller mettre obstacle aux suites de l'alliance que M. de Bombille avait faite avec le célèbre *Mel Redondo*, chef principal de la chaîne Hybiappaba, et dont il résultait les plus grands dommages pour ces mêmes présidios; le capitaine portugais réussit dans son expédition, et ramena à la couronne de Portugal le chef indigène.

Avant de partir, ce même Pedro Coelho voulut visiter le pays, et ce fut après avoir résolu d'y former un

établissement, qu'il fit venir sa famille de Parahyba. Il continua la colonisation du pays, auquel il donna le nom de Nouvelle-Lisbonne ; mais quelque tems après les indigènes le forcèrent à retourner dans les terres de Parahyba qu'il avait commencé à cultiver.

Nous avons dit, dans les détails historiques du premier volume, que les indigènes de cette capitainerie vinrent prier Nassau de chercher à la conquérir, et qu'il serait vivement secondé par leurs efforts. Le général profita d'autant plus volontiers de cette ouverture, que plusieurs années auparavant les Hollandais avaient échoué dans une tentative faite pour s'emparer du pays. Quatre petits bâtimens armés de deux

cents soldats, furent suffisans cette fois pour mettre à fin l'entreprise, parce que le commandant portugais était sur le déclin de ses jours, et que la garnison ne se composait plus que de quelques soldats.

Cet événement eut lieu vers 1637 ; mais les indigènes se repentirent, à ce qu'il paraît, d'avoir changé de maîtres, car ils se retirèrent presque tous dans les montagnes, qui existent en beaucoup plus grand nombre que dans Rio-Grande, et parmi lesquelles on remarque principalement les chaînes de Jaguaribe, de Guamane, de Siara, de Boytamma, qui servent presque toutes de point de reconnaissance aux navigateurs.

La montagne Hybiappaba habitée, autrefois par les Tabbajaras, se fait

remarquer surtout par ses sites agrestes, où les plus beaux arbres croissent au milieu de rochers escarpés. On y rencontre quelques métaux précieux en petite quantité, ainsi que dans les autres chaînes principales; mais le granit, la pierre calcaire, le salpêtre, l'alun et d'autres substances, s'y trouvent en plus grande abondance, et l'on peut également rencontrer des chrysolithes ainsi que des cristaux.

Comme dans Rio-Grande, il existe de vastes plaines divisées en propriétés dont on ne connaît pas l'étendue, et qui sont couvertes de bestiaux; mais elles offrent peut-être de meilleurs pâturages parce qu'elles sont arrosées davantage en plusieurs endroits. Cependant le seul fleuve un

peu considérable est le Jaguaribe, qui prend naissance dans les Cayris ou Borborema, court au nord, traverse de magnifiques pâturages, et va se jeter dans l'Océan, quinze lieues au couchant du bourg d'Apody.

Il paraît qu'avant l'horrible sécheresse de 1792, où presque tous les animaux domestiques périrent par le manque absolu d'eau, il existait dans Parahyba, Rio-Grande et Siara, du bétail sauvage en si grande quantité, que les *vaqueiros*, pasteurs qui ont soin des bœufs et des vaches, étaient obligés, de le détruire pour qu'il ne se mêlat pas aux troupeaux dont on prend quelque soin. Il n'existe plus maintenant, à proprement parler, de ces animaux dans les capitai-

neries dont nous venons de parler. Deux fois par an on réunit, comme dans le sud, les vaches dont les petits doivent être marqués, et l'on emploie pour cela également des hommes à cheval qui les poussent dans les parcs où elles sont terrassées au moyen d'un lacet jeté autour des cornes, si l'on remarque qu'elles deviennent furieuses. On court plus de dangers lorsqu'il s'agit de rassembler les bœufs; mais l'on emploie un moyen singulier pour les réduire: lorsqu'ils deviennent indociles au rappel, l'un des cavaliers est armé d'une longue perche au bout de laquelle il y a un aiguillon; on le voit poursuivre avec rapidité l'animal qu'il veut terrasser; lorsqu'il est parvenu à le joindre, il lui perce le flanc

entre les côtes et la hanche, et s'il a assez d'adresse pour le frapper au moment même où il lève les pieds de derrière, il le jette avec tant de force, dit M. Coster, témoin oculaire, que souvent il le fait rouler sur le dos: le pâtre descend alors de cheval, lie ensemble les jambes du bœuf ou lui passe une de celles de devant par dessus les cornes, ce qui suffit parfaitement pour l'empêcher de fuir. Lorsque l'animal poursuivi est voisin d'un bois, il s'y élance avec rapidité, et souvent il passe sous une grosse branche élevée: le cavalier continue à courir dans la même direction; mais pour franchir l'obstacle et pour éviter les branches qui l'empêcheraient de passer, il saisit avec adresse la sangle de sa main gauche, s'accro-



che du pied gauche au côté de la selle, et traîne presque à terre tenant toujours sa perche de la main droite, et, suivant l'animal sans ralentir la course du cheval, qui passe comme lui sous la branche, et sur lequel il se remet en selle avec la plus extrême rapidité. On pense bien que les hommes qui font ainsi leur métier de terrasser les bœufs reçoivent de fréquentes blessures. On prétend qu'il est rare qu'elles soient mortelles; les vaqueiros acquièrent dans cet exercice une habileté aussi surprenante que celle des bergers de Rio-Grande du sud, avec leur lacet.

Les chevaux sont aussi une branche assez considérable du commerce de Rio-Grande et de Siara, quoiqu'on prenne fort peu de soin d'améliorer

leur race : ils sont bien faits , mais on les désirerait plus grands.

Un étalon conduit ordinairement une troupe de vingt jumens ; et l'on prétend , d'après le rapport des vaqueiros , qu'il chasse de la troupe les poulains et les pouliches quand ils ont acquis une certaine force. Les pâtres ajoutent que l'étalon serait promptement employé aux différens services de la ferme , s'il négligeait de faire cette opération dont on se rapporte toujours à lui.

On dompte dans la plaine le cheval le plus rétif avec une extrême facilité ; on l'attache à un pieu pendant un jour , ou quelquefois une demi-journée ; au bout de ce tems , s'il paraît assez docile , on place sur son dos une petite selle basse ; le

sertanejo ne s'est pas plus tôt élancé sur son dos, que l'animal fuit à toutes jambes ; mais le cavalier, quoiqu'il puisse le contenir avec un double licou, l'excite encore à courir jusqu'à ce qu'il soit rendu de fatigue, et alors il est ramené doucement au logis par ce même cavalier, qui ne doit pas descendre avant que d'être revenu au lieu d'où il est parti, parce qu'il aurait beaucoup de peine à remettre l'animal en route. La même opération se réitère jusqu'à ce que le coursier soit bien dressé. Quelquefois il s'enfuit après s'être débarrassé par un effort violent de la selle et de l'écuyer, quoique celui-ci soit très-habile, et alors on est plusieurs jours sans le retrouver.

Le sertanejo, comme à Rio-Grande,

vit dans une sorte d'abondance , bien différente de l'état malheureux des pasteurs du Paraguay. Quand il n'est pas propriétaire , outre l'espèce de droit qu'il prélève sur les bœufs et les chevaux qu'il a élevés , on ne lui demande aucun compte des moutons , des chèvres et des porcs qu'il possède souvent en assez grand nombre. Sa nourriture est plus agréable et plus saine que celle du pasteur du sud ; il mange à ses trois repas de la viande avec de la farine de manioc , du riz ou des haricots. Quand ces trois choses principales viennent à manquer , il a encore la ressource du carnahuba , qui fournit une fécule nourrissante , et dont nous aurons occasion de parler plus bas. Il ne mange pas de légumes verts , mais

les fruits sauvages , tels que la mangave , la gouyave , le cajueiro , sont extrêmement abondans ; et il cultive beaucoup les melons d'eau qui fournissent un rafraîchissement très-agréable.

Dans les endroits susceptibles d'être employés par l'agriculture , le cotonnier commence à prospérer , et forme déjà une branche assez importante de commerce. Les cannes à sucre fournissent de l'eau-de-vie et des rapaduras ; mais le café et le cacao ne sont pas encore extrêmement cultivés. Le maïs est le seul grain qui prospère dans le pays ; malgré cela , les habitans ne l'emploient guère qu'à la nourriture des bêtes de somme , et en général ils sont obligés d'aller chercher une partie de la fa-

rine de manioc et de riz qui leur sont nécessaires , dans l'intérieur du côté des vallées fertiles des Cayriris ou de la Serra de Teixeira.

On remarque plusieurs arbres particuliers au pays , qui sont de la plus grande utilité , surtout dans l'intérieur. L'oiticica (*pleragina ombrosissima*), qui croît dans les endroits où ses racines peuvent trouver de l'eau , est un des arbres les plus remarquables du sertaoon , où les hommes et les animaux recherchent avec empressement son ombrage. On le voit s'élever jusqu'à cinquante ou soixante pieds de haut , courber ses fortes branches jusqu'à terre , et former un berceau spacieux , impénétrable aux rayons brûlans du soleil. Son fruit est une drupe oblongue de deux pou-

ces de long, et d'un demi-pouce d'épaisseur, toujours verte, même à l'époque de sa parfaite maturité; le pépin, ligneux et flexible, se trouve recouvert d'une pulpe astringente. On obtient de l'huile de l'amande, qui est assez désagréable au goût, et se compose de deux cotylédons. Il y a deux autres espèces qui prospèrent moins avant dans l'intérieur, et dont le pépin est couvert d'une pulpe douce, aromatique et nourrissante.

Le carnahuba (*corifera cerifera*) est sans contredit le palmier dont on peut tirer le plus d'avantages dans cette capitainerie et les districts environnans, surtout vers les parties du sertao. Il s'élève jusqu'à trente pieds et même davantage, et anime de sa brillante verdure les rives du

Jaguaribe de l'Appody et de l'Assù , qui en sont couvertes. Sa tige sert à la construction des maisons ou à l'entourage des parcs ; ses feuilles sont employées pour la couverture de presque toutes les habitations , et durent quelquefois vingt ans sans avoir besoin d'être renouvelées. Lorsque le fruit a acquis la grosseur d'une olive , et qu'on l'a fait bouillir plusieurs fois dans l'eau pour lui ôter ses qualités astringentes , on le prépare avec du lait , et c'est un aliment aussi sain qu'agréable. C'est de la moelle de la tige des jeunes plantes qu'on obtient une fécule blanche très-nourrissante. Les jeunes feuilles qui n'ont que deux pieds de longueur sur une largeur à peu près égale , lorsqu'elles sont séchées à l'ombre ,



permettent de détacher une quantité considérable de petites écailles d'un jaune pâle, qui, après avoir été fondues au feu, forment une masse de cire blanche, ayant toutes les propriétés de celle des ruches à laquelle on peut la mêler, si l'on veut qu'elle soit moins cassante; elle fournit alors des bougies excellentes. Lorsque le fruit est parvenu à une maturité parfaite, il est noir et brillant, et peut avoir la grosseur d'un œuf de pigeon. La pulpe douce qui recouvre le noyau, peut servir de nourriture aux hommes et aux animaux dans un cas de disette. On fait des cannes charmantes avec son bois, qui devient moucheté lorsqu'il a reçu un beau poli.

Le piqui n'est point un arbre moins

intéressant que ceux dont nous venons de parler, parce qu'il croît dans ces terrains sablonneux qui reçoivent le nom de *taboleiros*, et sont la plupart du tems entièrement incultes. Il parvient à cinquante pieds de hauteur, donne un excellent bois de construction, et produit des fruits de la grosseur d'une orange, dont la pulpe huileuse et farineuse est très-nourrissante.

Ces différens végétaux peuvent en général être très-utiles lors de l'époque d'une grande sécheresse, quand la disette commence à se faire sentir; mais ils deviennent insuffisans si ce cruel fléau continue quelque tems ses ravages. L'horrible sécheresse de 1792, qui fit périr presque tous les animaux, comme nous l'a-

vons déjà dit, dura jusqu'à 1796, et le miel devint vers la fin l'unique aliment des habitans. Cette nourriture causa plusieurs épidémies qui enlevèrent beaucoup de monde dans toute la province. Les habitans de sept paroisses abandonnèrent leurs champs et leurs maisons, sans qu'il y restât un seul individu.

Tout le pays se divise en partie orientale et en partie occidentale, et la population s'y trouve assez également répandue : on y compte environ dix-huit villas habitées par des indigènes civilisés, des blancs et des hommes de couleur, qui, avec un peu d'industrie, pourraient tirer le plus grand parti des produits de leur territoire ; il serait surtout avantageux qu'ils s'occupassent de la prépara-

tion des peaux de moutons ou de chèvres, dont ils ont des troupeaux considérables : ils s'entendent, dit-on, à merveille à passer en mégie les peaux de cerfs dans du lait ; elles deviennent moelleuses et douces comme du velours.

Le bourg de Nossa-Senhora d'Assumpção, autrement dit Villa do forte de Siara, est encore considéré comme la capitale ; mais ce n'est pas l'établissement le plus considérable de la province. Il est bâti au milieu des sables en forme de carré, et quatre rues partent de la place du milieu ; elles ne sont pas pavées, et les maisons n'ont absolument que le rez-de-chaussée. On remarque trois églises, un palais du gouverneur, la maison de ville, une prison, la

douane et le trésor, et l'on peut évaluer la population à mille ou douze cents individus. La forteresse, qui donne son nom à la villa, est une misérable construction bâtie à quelque distance sur une montagne de sable, et garnie de cinq à six canons de différens calibres; il y a un magasin à poudre sur une autre partie de la même montagne.

Le port de Siara est très-mauvais, et son abord d'un accès difficile, parce que la côte est escarpée et produit un violent ressac. Comme il n'y a ni havre ni rivière, et que les récifs, qui forment une chaîne régulière à une grande distance de la mer, n'offrent point un abri commode aux bâtimens, le commerce ne saurait être très-considérable.

On prétend que dans les villages voisins, habités par des indigènes, il existe encore quelques individus qui rendent en secret une espèce de culte au *maraca*, instrument sacré dont nous avons parlé en décrivant les mœurs des anciens indigènes.

Nous emprunterons d'un voyageur déjà cité les détails qu'il donne sur ce genre d'idolâtrie, dont nous avons entendu fréquemment parler, sans être jamais à même de l'observer.

« Un jour une jeune Indienne  
» mena une de ses compagnes dans  
» la hutte qu'elle habitait avec ses  
» parens ; celle-ci, curieuse comme  
» une jeune fille, la questionna au  
» sujet de quelques gourdes qui  
» étaient suspendues à la muraille :

» l'Indienne parut très-alarmée et  
» dit : Il ne faut pas regarder de ce  
» côté; ce sont des maracas que mon  
» père et ma mère enferment ordi-  
» nairement dans leur coffre, et qu'ils  
» ont oubliés aujourd'hui. Malgré ses  
» prières , sa compagne prit une de  
» ces gourdes , et en la remuant elle  
» s'aperçut qu'elle contenait des cail-  
» loux : elles avaient toutes des anses  
» et une touffe de poils (1) à la partie  
» supérieure ; elles étaient en outre  
» façonnées d'une manière bizarre.  
» La chose en resta là ; peu de tems  
» après, plusieurs jeunes mulâtresses

---

(1) Celles des anciens Tupis , comme on  
a pu le remarquer dans les planches du  
premier volume , étaient ornées de plumes  
de différentes couleurs.

» résolurent d'épier les Indiens ,  
» parce qu'elles savaient qu'ils dan-  
» saient souvent dans leur hutte à  
» huis clos ; ce qui est une chose inu-  
» sitée et surtout incommode , cet  
» exercice étant beaucoup plus agréa-  
» ble en plein air. Elles eurent bientôt  
» occasion d'observer une de ces  
» réunions clandestines. Les huttes  
» étaient construites avec des feuilles  
» de cocotier ; elles se ménagèrent  
» entre ces feuilles une petite ou-  
» verture par où elles pouvaient voir  
» tout ce qui se passait : un grand  
» vase de terre était placé au milieu  
» de la hutte , et tous les habitans ,  
» hommes et femmes , dansaient alen-  
» tour ; ils se passaient une pipe de  
» l'un à l'autre ; elles entendirent  
» une des jeunes Indiennes dire à



» l'une de ses compagnes qu'on l'a-  
» vait envoyée une nuit coucher chez  
» un voisin, parce que son père et sa  
» mère devaient boire le *jurema*. On  
» extrait ce breuvage d'une herbe  
» très-commune; et je n'ai jamais  
» pu déterminer aucun Indien à me  
» la montrer; mais quand un homme  
» de cette caste m'assurait qu'il ne la  
» connaissait pas, son air démentait  
» ses paroles. »

Malgré tout, ces pratiques de l'an-  
cien culte des indigènes commencent  
à tomber entièrement en désuétude,  
et il est probable que la civilisation  
finira par les faire cesser tout-à-fait.

En retournant plus au sud, on  
trouve Villa-Viçosa, qui est un  
fort beau bourg, où les jésuites

avaient rassemblé un grand nombre d'indigènes : tout le monde s'accorde à le regarder comme la patrie de don Antonio Philippe Camaram , si célèbre dans les fastes de l'histoire du Brésil.

Aracati , qui se trouve à environ trente lieues de Siara , est considéré comme l'établissement le plus important de la province ; c'est une grande villa , bâtie sur la rive orientale du Jaguaribe , huit milles au dessus de son embouchure. Les maisons sont mieux bâties que celles des autres bourgs ; elles ont un étage au dessus du rez-de-chaussée , mais il y a une bonne raison pour cela , et il ne faut pas attribuer à la simple industrie des habitans cette amé-

lioration dans la construction. Le fleuve, dans le tems des pluies, grossit quelquefois tellement, que l'on est obligé de monter à l'étage supérieur pour ne pas être inondé.

Quoique le port soit en général assez peu commode et assez peu sûr, c'est peut-être le plus fréquenté de toute la province; on en exporte du coton et des cuirs.

Les bords du Jaguaribe ont l'aspect de la fertilité, et ses eaux limpides entourent de nombreuses îles couvertes de bestiaux ou cultivées; mais quand on arrive d'Assù à Aracati, le pays a quelque chose d'inculte et de sauvage; on traverse des marais salés ou des plaines couvertes de carnahubas, dont les troncs éle-

vés se couronnent, comme le cocotier, de vastes feuilles qui contrastent par leur verdure avec la couleur du sol, où l'on n'aperçoit point d'herbe, et dont quelques buissons rompent rarement la monotonie.

~~~~~  
CHAPITRE XXIV.Piauhy.

—

LA *Corografia brasilica* nous fournira la plupart des documens que nous allons employer pour faire connaître cette capitainerie, sur laquelle les voyageurs modernes n'ont donné jusqu'à présent aucuns détails satisfaisans.

Ce territoire ne fut créé en province que vers 1718. On l'avait considéré jusqu'à cette époque comme une simple dépendance de la capi-

tainerie du Maranham ; elle était dominée par un grand nombre de nations indigènes , généralement peu importantes , dont l'expulsion coûta infiniment moins de peine et d'argent que vers d'autres capitaineries moins étendues.

Deux hommes entreprenans commencèrent la conquête de tout le district ; le premier était connu sous le nom de Domingos Affonso Mefrense , et possédait une métairie sur les bords du rio San-Francisco. Les indigènes de l'intérieur lui causèrent tant de dommages , qu'il résolut d'aller se procurer d'autres propriétés dans la partie septentrionale , encore entièrement déserte. Il partit vers l'année 1674 avec le plus grand nombre de personnes qu'il put ras-

sembler ; et s'étant dirigé au nord , après avoir passé la chaîne dos Doi-firmans , il ne tarda pas à rencontrer un Pauliste nommé Domingos Jorge, qui s'était avancé dans ces régions inconnues pour faire des indigènes captifs , et les emmener dans son pays. Ces deux aventuriers se furent du plus grand secours l'un à l'autre. Le Certanista retourna à Saint-Paul avec un grand nombre de prisonniers , et laissa Mefrense maître absolu du pays , où malgré toute son ambition il devait nécessairement se trouver fort à l'aise.

Il n'en sortit à diverses reprises que pour aller chercher de nouveaux habitans , qui le regardaient comme leur chef , et sur le gain desquels il savait toujours se procurer de

grands bénéfiques. Ses vastes possessions dans plusieurs districts de la capitainerie finirent par lui faire donner le surnom de *Sertaon*.

Il établit, à ce que l'on prétend, plus de cinquante fazendas où l'on élevait des milliers de têtes de bétail. Il vendit plusieurs de ces propriétés de son vivant, et en laissa trente, par son testament, aux jésuites du collège de Bahia, qui devaient, avec ces revenus, doter plusieurs jeunes filles, secourir les veuves, prendre soin des pauvres, et augmenter encore les établissemens si heureusement formés; ce qu'ils ont fait, ou à peu près, jusqu'à l'époque de l'extinction de la compagnie. Nous dirons plus bas, après avoir décrit ce pays, ce que le gou-

vernement a fait des propriétés qui nécessairement lui sont tombées entre les mains.

La capitainerie prend son nom de l'un des fleuves qui l'arrosent. On lui donne cent vingt lieues du nord au sud, et cinquante de moyenne largeur. Sa forme est presque triangulaire, ce qui fait qu'elle a près de cent lieues dans la partie méridionale où elle touche à Pernambuco, et dix-huit à peu près au nord où elle se trouve baignée par l'Océan; à l'ouest elle confine avec la province de Siara dont elle est séparée par la chaîne Hibbiapaba; c'est à l'ouest le rio Parnahyba qui la divise de la province du Maranham.

Le pays est généralement plat, mais on voit s'élever de tems à autre

quelques collines qui rompent la monotonie de plaines immenses dépourvues ordinairement d'arbres, et même quelquefois d'arbustes ou de buissons, mais couvertes de pâturages comme dans les provinces limitrophes de Pernambuco, à l'époque où il tombe de la pluie; ce qui arrive vers le tems des orages, qui commencent ordinairement en octobre, et finissent en avril. Le vent commence par venir du nord, et passe ensuite directement au sud. Comme le climat est extrêmement chaud, on éprouve des fièvres violentes dans différens districts.

On compte plusieurs fleuves, tels que le Parnahyba, le Piauhy, le Poty, le Gurguca, le Canindé, et cinq à six autres à peu près aussi

considérables , avec un grand nombre qui ne peuvent point leur être comparés pour l'importance ; mais le premier est aussi considéré comme le plus grand , et se trouve formé par trois torrens qui prennent naissance dans une chaîne de montagnes bornant la province au sud-est. Après avoir reçu un grand nombre de tributaires , il traverse un grand lac nommé *la Lagoa encantada* , ou le lac enchanté , qui renferme d'énormes caïmans et d'affreuses sucuriabas , ainsi que plusieurs requins que l'on voit remonter jusque-là dans le tems de la marée. En se subdivisant en plusieurs bras , le Parnahyba forme des îles charmantes peuplées de bétail , et dont les habitans peuvent se

procurer facilement les poissons les plus délicieux.

Ce fleuve, comme nous l'avons dit, n'arrose guère que de vastes plaines où de tems à autre on aperçoit des forêts de peu d'étendue qui fournissent d'assez beau bois de construction, et renferment, à ce que l'on affirme, le vrai quinquina du Pérou. Les animaux que l'on y rencontre sont à peu près les mêmes que dans tout le reste du Brésil; mais les cerfs sont particulièrement très-nombreux, et l'on a à craindre, plus que dans certains autres districts, la morsure du serpent à sonnettes.

On doit bien penser que, dans la courte étendue de côtes que se trouve avoir cette capitainerie, les ports ne

sont pas nombreux; il n'y en a qu'un seul formé par l'embouchure du rio Hyguarassu, dont l'entrée est assez dangereuse. Il serait à souhaiter que les habitans de l'intérieur s'occupassent du tannage des quantités innombrables de cuirs qu'ils peuvent facilement rassembler, et qu'ils les apportassent à Hyguarassu, qui deviendrait alors de la plus grande importance; mais il n'existe guère de tanneries que dans les grandes villes, où elles sont, comme nous l'avons fait voir, encore bien imparfaites.

Dans un pays aussi vaste, on s'attend naturellement à trouver un grand nombre de bourgs ou villas, et il n'en existe que sept ou huit, en comptant la capitale, connue sous le nom d'Oeyras.

Cette petite ville , qui a reçu du roi Joseph le titre peu commun de *cidade* , s'appelait autrefois Villa da Mocha ; mais ce n'est guère qu'un gros bourg. Elle a l'avantage d'être bâtie sur une petite rivière qui va se rendre à trois milles de là dans le Canindé. Ses maisons sont construites avec une sorte d'élégance en terre ou en bois ; mais elles ont plus d'apparence que de solidité , parce qu'on les blanchit avec le tabatinga ; elles sont assez bien disposées intérieurement pour la commodité des habitans , parmi lesquels on remarque un grand nombre d'Européens. Oeyras est à cent lieues sud-est de Saint-Louis et de Maranhã , et à deux cents environ d'Olinda.

C'est dans le bourg de Parnahyba

que l'on apporte de presque tous les points de la province les cuirs verts et le coton destinés à être exportés. On regarde comme une chose remarquable dans le pays qu'il y ait quelques maisons à deux étages.

Dans le voisinage de quelques bourgs dont nous ne donnons pas la description, on remarque plusieurs terrains qui fournissent une grande quantité de salpêtre, et l'arrayal de Piracruca possède des mines de couperose très-abondantes. Il en existe aussi dans quelques autres districts. On trouve du fer en différens endroits ; mais il paraît que l'on a abandonné les mines d'argent dont on avait commencé l'exploitation. Le sel gemme qui a été découvert est probablement plus utile aux pasteurs pour saler leurs troupeaux, et il est

probable que d'ici à peu d'années ils sentiront l'avantage de posséder plusieurs substances bien moins abondantes vers d'autres capitaineries que dans celle-ci, où, à ce que l'on prétend, il existe du plâtre.

Quoique les habitans s'occupent davantage de l'éducation des bestiaux que de l'agriculture, cette dernière branche d'industrie n'est point entièrement négligée; on met à profit les terrains fertiles pour y cultiver du manioc, du maïs, du riz, des cannes à sucre et du tabac qui passe pour être le meilleur que produise le Brésil, et se vend en conséquence assez cher dans les différens ports où il arrive.

Les immenses fazendas léguées autrefois aux jésuites par Domingos Mefrense sont passées au gouverne-

ment ; il en a confié l'inspection à trois administrateurs qui en conservent chacun onze (1) sous leur direction ; elles occupent les vastes plaines arrosées par les rios Piahy et Canindé , et s'étendent depuis les confins de la province jusqu'au nord de la capitale. Il n'est permis à qui que ce soit de s'établir sur ce terrain ; les esclaves des fazendas ont seuls le droit d'y travailler pour gagner leur subsistance et pour se vêtir. Les immenses troupeaux qui y sont nourris, après avoir été achetés par des marchands de bestiaux, descendent sur Bahia, Pernambuco et Maranham.

(1) Leur nombre s'était accru de trois pendant l'administration des jésuites.

CHAPITRE XXV.

Le Maranham.

CETTE capitainerie est celle où les Français ont fait autrefois le plus d'efforts pour s'établir ; aussi avons-nous plusieurs documens qui datent du dix-septième siècle , et qui nous ont été conservés en grande partie par Claude d'Abbeville. Malheureusement les relations récentes sont peu nombreuses , mais elles présentent des données sur l'exactitude desquelles on ne peut avoir aucun doute,

relativement à la description des côtes maritimes. On n'a guère sur l'intérieur que des détails topographiques fournis par la *Corografia* et quelques habitans du pays (1).

Joam de Barros a été le premier possesseur de la capitainerie. Ce donataire, connu par ses ouvrages historiques et ses vues étendues, désirant coloniser promptement le vaste territoire qui lui avait été concédé par Jean III, proposa aux chevaliers Fernando Alvarez, et Ayres d'Acunha, de s'associer à son entre-

(1) M. F. Denis a réuni ses efforts à ceux de son collaborateur pour se procurer le plus de détails possibles sur cette province qu'il a en très-grande partie décrite, ainsi que les précédentes.

prise, et de joindre leurs capitaux aux siens ; il fut décidé en même tems qu'Ayrès d'Acunha conduirait la nouvelle colonie, et la dirigerait dans ses opérations.

Vers 1535, il partit de Lisbonne avec quatre-vingt-dix individus qui se décidaient à s'expatrier, et du nombre desquels se trouvaient les fils du donataire. Il emmenait en outre cent treize chevaux montés sur deux petits bâtimens de guerre ; mais au moment où il pouvait espérer d'avoir conduit heureusement son expédition dans le port, il eut la douleur de voir ses navires se perdre sur les bas-fonds dont l'île de Maranham est environnée : il gagna avec quelques passagers l'île de Medo ; et comme il ne la trouva pas assez

considérable pour établir le village qui devait commencer la colonisation de la capitainerie , il profita du premier navire passant dans ces parages pour retourner en Portugal. Il paraît , par les mémoires de Joam de Barros que nous avons sous les yeux, qu'Ayrès d'Acunha mourut, et que ce donataire fut obligé de supporter tous les frais de l'armement, qu'il ne voulut plus de la concession, et la rendit au roi dont il l'avait acceptée. Un certain Luiz de Mello la reçut à son tour comme récompense des services qu'il avait rendus à la couronne ; il manifesta l'intention de pénétrer par le fleuve des Amazones, jusqu'aux mines du Pérou ; et pour l'aider dans son entreprise, on lui donna trois navires

et deux caravelles, avec lesquels il vint se perdre sur les écueils qui avaient causé le naufrage d'Ayrès d'Acunha. On ne dit pas le nombre de personnes qui parvinrent à se sauver; elles trouvèrent probablement dans le pays un des naufragés de la première expédition qui y jouissait d'un état extrêmement heureux. Cet homme, nommé Pedro ou Pero, serrurier habile, alla parmi les indigènes, ramassa les morceaux de fer attachés aux planches des navires naufragés que les eaux portaient sur le rivage, parvint à en fabriquer plusieurs instrumens utiles à ses nouveaux hôtes, et ayant épousé la fille d'un chef, acquit une nouvelle considération. Il lui naquit deux enfans appelés comme lui Pedro, par

les indigènes qui conservèrent le même nom à tous les Portugais, et le leur donnaient indistinctement, comme on peut le voir dans Hand-Stade et Lery. On ne dit pas si la postérité de Pedro forma une colonie particulière, ou si elle se confondit parmi les Tupinambas; mais il est certain que l'on était dégoûté en Portugal de faire des expéditions pour le Maranham, et que l'on ne s'occupait guère de cette belle portion du Brésil, lorsqu'en 1594, M. Rifault parvint à entrer dans le port de l'île de Maranham avec les trois navires qu'il commandait. On a vu dans la première partie quel fut le résultat de l'expédition; aussi ne répéterons-nous pas ce qui en a été dit; nous rappellerons seulement

que Jérónimo d'Albuquerque , laissé par Alexandre de Moura pour fonder un établissement , préféra à l'endroit où était établi le présidio des Français , celui qui a vu depuis s'élever la capitale ; il s'occupa de l'accroissement des habitations et de leur défense extérieure ; jusqu'en 1618 , époque à laquelle il mourut. Son fils lui succéda et laissa la place à Domingos d'Acosta Machado , qui bientôt vit arriver l'expédition de Jorge de Lemos amenant à ses frais deux cents familles des Açores sur trois bâtimens.

On fut bientôt obligé d'avoir recours à un magistrat des mêmes îles , nommé Ferreira Betancourt , pour qu'il envoyât quarante autres familles destinées à remplacer une foule d'in-

digènes morts de la petite vérole en 1620.

En 1621, le cabinet de Madrid se décida à former de la capitainerie du Maranham, unie à quelques autres provinces, une colonie séparée du reste du Brésil, et devant être à l'avenir désignée sous le nom d'estado do Maranham. Ce fut vers la même époque que les planteurs présentèrent à un de leurs gouverneurs une pétition, par laquelle ils le suppliaient de ne point admettre les jésuites dans le pays, parce que leur système, relativement aux indigènes, était diamétralement opposé au leur.

On sait avec quelle perfidie les Hollandais s'emparèrent du pays en 1641 : sous le prétexte que leurs navires étaient battus par la tempête,

ils demandèrent à entrer dans le port; on les vit bientôt jeter le masque, entrer dans la capitale et y commettre toutes sortes d'excès; on ne parvint à les chasser qu'en 1643.

La *Corografia* contient ici un tableau trop exact des fâcheuses circonstances politiques dans lesquelles se trouva le pays à diverses époques, pour que nous ne le présentions pas textuellement.

« L'assujettissement de la nation à un sceptre étranger, les prétentions de la Hollande, la guerre prolongée de l'acclamation, et en définitive l'introduction continuelle de certains abus destructeurs, empêchèrent l'état de prendre l'accroissement dont il était susceptible pendant tout le cours d'un siècle et demi. En changeant

d'hémisphère, les nouveaux colons changeaient d'habitudes : on leur voyait bientôt montrer l'indifférence la plus parfaite pour l'agriculture, et même les premiers principes de l'instruction, puisqu'ils préféraient à leur langue maternelle l'idiome barbare des Tupinambas, dominateurs du pays. Sans doute, les missionnaires faisaient de grands progrès dans la conversion des sauvages; mais ces mêmes progrès eussent été infiniment plus rapides, sans les vices dont la première population se trouvait infectée, et si cette même population eût montré plus d'obéissance aux lois. En 1755, la langue portugaise commença à devenir générale, ou pour mieux dire, d'un usage plus habituel; l'agriculture, encouragée par la compagnie établie

au Para, acquit un certain degré de prospérité, et les progrès qu'on lui a vu faire depuis, peuvent être attribués à la même association, qu'un fameux écrivain du siècle considérait comme une production de l'ignorance et un système destructeur. »

Le Maranham n'a acquis véritablement une importance commerciale que depuis quelques années; la culture du coton, dont elle tire sa richesse principale, se trouvait entièrement négligée. Que ses habitans cherchent dans son vaste territoire, et ils trouveront encore de nouveaux produits à exploiter; c'est ce que nous nous efforcerons de démontrer après avoir jeté un coup d'œil sur la position géographique de toute la province.

Il n'en est guère de plus favorable

pour le commerce et la culture des denrées coloniales , puisque ce beau pays gît entre $1^{\circ} \frac{1}{4}$ et $7^{\circ} \frac{1}{2}$ de latitude australe. Il affecte la forme d'un triangle , et on lui donne cent vingt lieues du nord au sud dans la partie orientale , tandis qu'il n'en a guère moins vers le rivage ; au nord il touche à l'Océan , au couchant à l'immense Para , au midi et à l'orient à la capitainerie du Piauhy. Les chaleurs se font en général vivement sentir ; l'hivernage , pendant lequel on a de fréquens orages , commence vers le mois d'octobre , et les jours sont à peu près égaux aux nuits pendant toute l'année en raison du voisinage de l'équateur.

Quoique la surface du pays soit assez inégale , on ne remarque au-

cune montagne d'une élévation considérable. Partout ce sont d'immenses forêts arrosées par des fleuves souvent navigables. Parmi ces derniers on remarque le Meary , que les premiers explorateurs appelèrent Maranham , et qui donna son nom à tout le pays. On le voit, après avoir arrosé un terrain fertile , se jeter par trois embouchures à peu de distance du golfe de l'île de Maranham.

Le Paranahyba , le Perea , le Monocandiva , le Mony , l'Iguara , ne sont pas aussi importans que l'Itapicuru (1) ; ce dernier prend naissance dans le district de Balsas , district le

(1) Nous croyons que c'est le Tabouroucou dont parle Claude d'Abbeville.

plus méridional de la province , mais il en sort déjà considérable : après avoir couru au nord-est jusqu'à Cachias , il reçoit la grande rivière d'Alpereatas. Il paraît que vers Cachias il change de direction pour aller au nord-ouest , passe par les deux paroisses de son nom , et que c'est jusqu'à cet endroit , où la marée se fait sentir , que les grandes barques peuvent remonter à voile. Rapide et tortueux on le voit presque toujours courir entre les forêts , et il se jette par une vaste embouchure une lieue au couchant de Mony. Quelques lienes au dessus , lorsque la marée se retire , il forme une chute périlleuse. Certains pêcheurs prennent à la ligne , vers ses bouches , une espèce de

torpille , qui souvent leur fait éprouver une très-vive commotion.

Les différens fleuves dont nous n'avons guère pu donner que le nom , traversent souvent des pays inconnus où jamais les voyageurs européens n'ont pénétré , et qui sont en grande partie habités par des nations sauvages repoussées des autres provinces , et venant chercher un asile dans les forêts du nord. Mais tout le terrain situé entre le rio Itapicuru et la Parahyba ne leur appartient pas , ainsi que la partie septentrionale restant au couchant de ce premier fleuve. Des blancs , des noirs et des indigènes , convertis au christianisme , y cultivent le manioc , le maïs , et surtout le riz et le coton ,

qui forment une branche si lucrative de commerce. Les familles vivent presque toutes dispersées. Chaque fazendeiro ayant une portion considérable de terrain , y reste avec ses enfans qui finissent par former une espèce de hameau. Mais les établissemens considérables sont extrêmement rares , si l'on en excepte ceux qui ont reçu le titre de fréguézias , et qui souvent comptent jusqu'à vingt lieues de territoire. On s'occupe généralement dans ces endroits de la fabrication de hamacs , et de toiles de coton grossières , pour vêtir les cultivateurs.

C'est surtout, d'après la *Corografia*, au sud de la partie occidentale de cette province , que l'on voit errer encore les indigènes sauvages, qui

parcourent aussi l'intérieur. Les *Gamellas*, regardés comme les plus septentrionaux, et assez voisins des planteurs, ont reçu le nom sous lequel on les désigne, de la coutume bizarre où ils sont de se percer la lèvre inférieure, et d'y introduire, comme les Botocoudos, un morceau de bois ou de coloquinte, auquel ils donnent la forme d'une sébile. Ces *Gamellas* nous paraissent, par l'analogie de leurs coutumes, devoir descendre des Aymcrès, comme les sauvages du Belmonte. Ils cultivent quelques plantes et quelques arbres dont ils tirent une partie de leur subsistance; et il paraît qu'ils habitent des cabanes réunies en villages, lorsqu'ils ne sont pas obligés de faire de longues excursions pour se pro-

curer du gibier , du miel et des fruits sauvages. Dans ces occasions ils se munissent de leurs arcs et de leurs flèches , et d'une espèce de massue tranchante , comme celle des Tupinambas , qu'ils appellent *mataranna*. On affirme qu'ils commencent à perdre la coutume de percer les lèvres à leurs enfans , de même que certains Botocoudos qui semblent vouloir faire renoncer leur postérité au bizarre ornement dont ils ne tirent plus autant de vanité.

Les *Tymbiras* , qui se divisent en deux tribus , restent au sud des districts habités par les Gamellas. Ceux que l'on nomme *Tymbiras da Matta*, ou *Tymbiras des bois* , se livrent à l'agriculture , s'enivrent fréquemment , et font habituellement usage

dans leurs repas de sel gemme qui se trouve abondamment dans le territoire où on les voit errer. On assure que l'on peut y visiter un lac d'une très-vaste étendue. Quelques Tymbiras , auxquels les Portugais donnent le nom de *Canella fina* , ou fines jambes , à cause de la délicatesse de cette partie de leur corps , se font surtout remarquer par leur vitesse à la course.

Vers le sud les Manajas , qui parcourent également les rives du Tocantin où on les nomme Tremembe , deviennent voisins des Bus et des Cupinharos , sur lesquels on n'a pas plus de détails que sur la grande nation Gê , habitant les confins du Para , et divisée en cinq tribus.

Combien ne doit-on pas regret-

ter que ce vaste pays soit absolument inculte , ou que du moins des hommes entreprenans n'aillent le visiter pour en rapporter fréquemment les différentes productions utiles que la nature y donne avec profusion. Rien ne dit qu'ils n'y trouveraient point d'or , et l'on affirme qu'il y existe de l'argent , du fer et du plomb. Dans les forêts ils récolteraient de la gomme copal , de la gomme élémi , du benjoin , du sang-de-dragon , du styrax , de l'huile de copahyba. On tire de l'écorce de l'arariba une très-belle couleur rouge. La vanille , la butua , le gingembre , la cahinnana , le jalap , l'ipécacuanha , fournissent leurs racines et leurs parfums précieux.

Le chasseur rencontre facilement

toutes les espèces d'animaux sauvages communes aux provinces orientales. S'il s'avance vers les parties désertes du bord de l'Océan, ses yeux émerveillés ne peuvent se lasser de considérer le spectacle que lui offrent les guaras. Ces oiseaux, d'un incarnat si vif, d'une forme si élégante, se perchent souvent en grand nombre sur un arbre privé de feuilles, et semblent vouloir remplacer la parure dont le tems l'avait dépouillé.

La *Corografia* affirme qu'il existe dans la province une espèce particulière de vers à soie, dont, selon le rapport des habitans, les cocons sont trois fois plus gros que ceux de l'Inde, et donnent une soie d'un jaune obscur, qui pourrait par la suite devenir une branche lucrative de com-

merce , d'autant mieux que l'insecte qui la produit se nourrit de feuilles d'orangers et d'attiers , et qu'on le rencontre en assez grande abondance.

Avant de décrire l'île de Maranham, qui est l'endroit le plus peuplé de la province , nous allons jeter un coup d'œil sur les établissemens du continent. Il y en a quelques - uns d'assez considérables , mais ils se trouvent à des distances assez éloignées les uns des autres. Alcantara, Guimarens , Cachias , Vianna , Vinhães , Tuy , Moncaon , San-Joam de Cortés , Passo do Lumiar , Hycatu , sont à peu près les seuls bourgs qui se soient élevés jusqu'à présent. Les habitans s'occupent en général de la culture du coton et de celle du riz ; cette dernière prospère singulière-

rement en raison de la qualité du terrain qui lui est extrêmement propre. Les bananiers donnent des fruits d'une grosseur vraiment prodigieuse.

Les vaches, les brebis, ainsi que les chèvres, se multiplient dans les différens territoires avec rapidité; il n'y a cependant que la première espèce de ces animaux qui soit répandue. Les chevaux sont rares. Les porcs suffisent à la consommation de la population.

De tous les bourgs précédemment cités, il paraît que celui d'Alcantara est le plus considérable; il est bien bâti à trois lieues au nord-est de la capitale, et fut autrefois le chef-lieu de l'ancienne capitainerie de Cuma, qui se terminait à la baie Turyvassu. Son port est suffisant pour recevoir

de petites embarcations ; elles viennent en général y charger du coton, qui passe pour le meilleur de toute la province, et forme avec le riz la richesse principale des habitans. Les jésuites exploitaient autrefois certaines salines qui se rencontrent à trois milles de là vers le nord, et elles pourraient encore fournir une grande quantité de sel à plusieurs provinces limitrophes ; mais la négligence paraît les faire abandonner, comme tant d'autres choses éminemment utiles.

A dix lieues environ d'Alcantara on rencontre Guimarens, situé sur la côte septentrionale de la baie Cuma. C'est aussi un bourg considérable dont les habitans récoltent

une grande quantité de farine, de coton et de riz.

Hycatu a été autrefois la résidence des anciens gouverneurs ; mais il est déchu de sa première importance, de même que plusieurs établissemens, qui se sont vus forcés de céder divers avantages à la plupart des bourgades nouvellement fondées dans des emplacements propres au commerce ainsi qu'à l'agriculture.

Nous allons maintenant nous transporter dans l'île où s'est élevée la capitale, et que les Français désiraient posséder avec tant d'ardeur : dominée par les Tupinambas, elle fournissait à ces sauvages des fruits de toute espèce, du gibier, du poisson ; elle offrait de tous côtés des

ombrages délicieux, où ils pouvaient élever leurs cabanes au milieu des fleurs les plus variées. Si la culture est venue embellir certaines parties, quelques-unes ont dû sans doute perdre de leur charme. Ouvrons Claude d'Abbeville, et nous partagerons son enchantement pour le pays tel qu'il était, et même pour ce qu'il est maintenant, puisque la nature n'a pas changé, puisque le climat est le même. L'île abonde toujours en sources d'eau douce; la terre n'a point cessé de se couvrir comme d'elle-même de riches moissons de maïs, de racines et de légumes de toute espèce. On y peut encore recueillir en abondance des bois de teinture, du rocou, du tabac, du cristal, de l'ambre gris,

du coton et une foule de produits utiles presque entièrement ignorés.

C'est après avoir passé l'embouchure occidentale du rio Marim, que l'on voit la côte changer de direction pour aller au sud-est et former un golfe ayant onze lieues d'embouchure, dans le fond duquel se trouve située l'île proprement dite de Maranham; elle a sept lieues de longueur du nord-est au sud-est, et près de cinq dans sa plus grande largeur; on lui voit former avec le continent deux baies charmantes, l'une vers l'orient, désignée sous le nom de Saint-Jozé, l'autre vers le couchant, appelée du nom de Saint-Marcos; elles peuvent avoir environ six milles de largeur chacune, et communiquent par un canal excessi-

vement étroit, de cinq lieues de longueur, nommé rio de Mosquito, et séparant l'île du continent.

L'île de Maranham arrosée par quinze torrens que l'on ne voit jamais se dessécher, jouit du climat le plus charmant; les tempêtes et les vents impétueux y sont pour ainsi dire ignorés; et si l'hivernage dure depuis la fin de février jusqu'au mois de juin, il n'exerce point de grands ravages: environnée vers la mer d'écueils dangereux où sont venus se perdre les premiers navigateurs, l'île peut être considérée comme la clef de toute la côte, qui elle-même est d'un abord presque impossible en plusieurs endroits.

On entre ordinairement dans la baie de Saint-Marcos, la sonde à

la main , pour éviter les bancs ; on passe sous le fort du même nom , et l'on peut aller mouiller tout-à-fait dans le voisinage des bancs de sable qui se trouvent à l'entrée du havre de Saint-Louis , dont on vous envoie un pilote pour vous conduire précisément dans le port. Il peut arriver par la disposition des localités une erreur que nous nous empressons de signaler, d'après M. Coster, aux navigateurs entre les mains desquels notre ouvrage pourrait tomber. Le côté sud-est de la baie de Saint-Marcos est formé par l'île de Maranham, et nécessairement cette baie se trouve à l'occident de l'île ; à l'orient on voit , comme nous l'avons dit , la baie de Saint-Jozé ; la pointe d'Itacolona sert de marque

aux navires pour entrer dans la baie de Saint-Marcos; mais elle a malheureusement une grande ressemblance avec une autre pointe de terre située sur la petite île (1) de Santa-Anna, qui se trouve à l'entrée de la baie de Saint-Jozé. « Il arrive, dit » l'auteur dont nous empruntons ces » détails, que des navires, prenant » l'une de ces pointes pour l'autre, » entrent dans cette dernière au lieu » d'entrer dans la baie de Saint- » Marcos. Cette erreur cause de » grands dangers et beaucoup d'in- » convéniens, car les vents soufflant presque toujours de la partie » de l'est, il est presque impossible

(1) C'est l'île Sainte-Anne dont parle Claude d'Abbeville.

» à un navire de sortir de cette
» baie par le même chemin ; il est
» obligé de faire le tour de l'île, en
» passant par le chenal étroit qui
» se trouve entre cette île et la terre
» ferme, passage qui présente de
» grandes difficultés. »

La ville de San-Luiz (Saint-Louis)
ou de Maranham est bâtie sur un ter-
rain assez inégal ; on la voit s'étendre
depuis le bord de l'eau jusqu'à environ
un mille et demi vers le nord-est. Les
rues sont en général fort larges et abou-
tissent quelquefois à de grandes places.
On ne saurait trop vanter ce mode
de construction dans les colonies, où
l'air a besoin d'être continuellement
renouvelé, et se corrompt facile-
ment quand les rues se trouvent trop
étroites. Malheureusement la brise de

mern'arrive pas jusqu'à Saint-Louis, et pourrait nuire dans quelques circonstances à sa salubrité, quoique les maisons soient généralement propres et d'une assez jolie apparence : elles n'ont qu'un étage ; les fenêtres s'ouvrent au niveau du plancher et sont ornées presque toujours de balcons en fer, au lieu de ces lourds treillis qui défiguraient naguère la plupart des habitations de Rio-Janeiro et de Bahia.

On aperçoit le palais du gouverneur situé sur une hauteur, à peu de distance du bord de l'eau ; il n'a, comme les maisons, qu'un seul étage, et son architecture est assez régulière, quoiqu'à peu près sans ornemens : c'est un long bâtiment dont l'aîle occidentale est contiguë à la maison

de ville et à la prison. Une place oblongue se trouve devant ce palais ; elle est couverte de gazon et ne tardera probablement pas à être pavée, car c'est un passage continu. L'un des côtés est ouvert devant le port et la forteresse ; le côté opposé se trouve occupé par la cathédrale. On remarque sur les deux autres, comme nous l'avons dit, le palais et des maisons particulières au milieu desquelles se trouvent plusieurs rues conduisant dans différens quartiers de la ville.

L'aspect de la population de cette ville est à peu près le même que dans toutes les autres villes considérables du Brésil ; elle ne présente point cependant des scènes aussi variées qu'à Bahia, Rio-Janeiro ou Pernambuco,

où il y a une plus grande affluence d'étrangers.

Créée en évêché vers 1676, le clergé a dû y prendre une certaine importance ; aussi y remarque-t-on plusieurs couvens , tels que ceux des carmes chaussés , des mercenaires et des franciscains de la réforme de la Conception.

Comme dans tous les établissemens portugais , ils perçoivent d'abondantes aumônes et admettent également plusieurs confréries de noirs et de mulâtres , que l'on voit choisir parmi elles , à certaines époques , plusieurs individus qui , revêtus d'un manteau vert ou rouge , vont demander dans les rues pour le saint-sacrement , et font baiser à tous les fidèles une plaque d'argent représentant la

Vierge ou quelque autre image de la religion chrétienne. (*Voyez la planche en regard.*)

De même qu'à Rio , le viatique se porte avec la plus grande pompe ; plusieurs personnes , revêtues également de manteaux de soie , l'accompagnent en tenant un cierge à la main et en chantant des prières ; toutes les personnes qui se trouvent sur le passage sont obligées de fléchir le genou et de se découvrir.

La ville , outre ses deux églises paroissiales , connues sous les invocations de Notre-Dame da Victoria et Notre-Dame da Conceiçaon , possède quelques chapelles succursales dans les couvens.

Il existe plusieurs institutions utiles , telles qu'un hôpital , une maison de

miséricorde , des écoles où se trouvent des professeurs payés par le gouvernement et destinés à l'enseignement du latin , de la rhétorique et de la philosophie.

Cette ville ne possède une relation , comme Bahia , Rio - Janeiro et Pernambuco , que depuis 1812 : par le décret royal qui crée ce tribunal , il paraît que non seulement les capitaineries du Para et du Maranham doivent en relever , mais encore les comarcas que l'on en avait démembrées , comme Piauhy , Rio-Negro et Siara-Grande. Cette division peut être plus commode pour les derniers districts que nous venons de nommer.

Le port se trouve formé par une anse , et donne , comme nous l'a-

vons dit, dans la baie de Saint-Marcos. Quoique le chenal soit suffisamment profond pour les bâtimens de moyenne grandeur, on ne peut y entrer sans pilote en raison de son peu de largeur. Les navires marchands viennent y charger du riz et du coton. Ces deux objets d'exportation sont renfermés dans de vastes magasins, et forment la richesse de la colonie. Il y a soixante ans qu'au rapport de M. Coster on n'exportait point de coton. L'on était sur le point d'embarquer la première balle, lorsque les notables présentèrent au gouvernement une pétition tendant à obtenir que cela n'eût pas lieu, parce qu'il était à craindre, disaient-ils, que l'article ne manquât pour la consommation du pays. La de-

mande fut rejetée, comme nécessairement elle devait l'être; et l'agriculture a fait des progrès suffisans, pour que le nombre de sacs exportés annuellement s'élève à cinquante mille, pesant ordinairement chacun cent quatre-vingts livres, selon le voyageur que nous avons déjà cité plus haut.

Il paraît qu'en général les richesses se trouvent réparties d'une manière fort inégale à Maranham, et qu'un certain nombre de gros propriétaires possédant de vastes territoires se sont livrés en même tems au commerce, et ont acquis une puissance presque indépendante de celle des gouverneurs. Il serait à souhaiter pour la prospérité du pays que les propriétés, ainsi que les

moyens de les cultiver, fussent plus également réparties.

Quoique les esclaves en général soient assez maltraités dans les différentes habitations du Maranham, pour que l'on menace ceux des autres parties du Brésil de les y envoyer s'ils se conduisent mal, on cite plusieurs traits qui prouvent que la grandeur d'ame n'est pas entièrement étrangère au cœur de quelques-uns. Nous en choisirons un seul que nous fournit M. Coster.

Un mulâtre s'étant échappé de chez son maître, alla dans l'intérieur du pays, devint extrêmement riche, et acheta une belle propriété couverte de bestiaux. Un jour il les visitait, et s'occupait à les rassembler dans des parcs pour les envoyer ven-

dre dans les marchés de la capitainerie, lorsqu'un étranger arrive à cheval, se présente et lui demande un entretien secret. Le mulâtre ne tarde pas à reconnaître son ancien maître, le remercie de ne s'être pas fait reconnaître devant ses gens, apprend avec surprise qu'il est tombé dans la misère par suite d'affaires malheureuses, et le renvoie avec plusieurs centaines de bœufs, conduits par ses propres bergers, auxquels il fait entendre qu'il paie une ancienne dette, dont le souvenir s'était échappé de sa mémoire. Nous répéterons avec le voyageur dont nous empruntons ces détails, qu'un homme capable d'une pareille action méritait la liberté qu'il avait obtenue.

Nous nous reporterons un instant dans l'île de Maranham pour la considérer dans son état actuel et dans ce qu'elle était autrefois. Il paraît que l'on y a établi encore peu de cultures, et que presque toutes les plantations se trouvent sur les bords de la rivière Itapicuru qui coule dans l'étroit chenal situé entre l'île et le continent. Les indigènes sont encore si nombreux et tellement courageux, qu'ils passaient, il y a quelques années, de la terre ferme dans le voisinage de Saint-Louis, où ils exerçaient toute sorte de ravages; il paraît que l'on s'est fort peu occupé de leur civilisation.

Ces sauvages ne paraissent pas être les descendans des Tupinambas

que les Français trouvèrent lors de leur arrivée. Ils sont infiniment plus barbares, et il semble que les premiers aient dû passer dans la population, surtout si l'on considère les efforts qui ont été faits par les missionnaires pour les réduire sous le joug de la civilisation. Lors de l'arrivée du sieur de Rasily, ils formaient encore une nation considérable au rapport de Claude d'Abbeville, dont les détails, dans ce qui concerne les mœurs, se rapportent parfaitement à ceux d'Hans-Stade et de Lery. Ces sauvages étaient dirigés par un vieux chef nommé Jappy Ouassou, dont les discours nous ont été conservés, et offrent le plus grand intérêt. Il existait à cette époque,

vingt-sept villages composés de quatre cabanes. « Ces loges, dit Claude d'Abbeville que nous laissons parler, sont de vingt-six et trente pieds de large, et longues de deux, trois, quatre et cinq cents pas, selon le nombre de ceux qui y demeurent, étant disposées en forme de cloître, c'est-à-dire en carré, comme la place Royale de Paris, tellement qu'il y a au milieu une belle grande place. Les quatre loges ainsi ordonnées font un village dont les uns sont plus grands que les autres. » Le plus important était celui de Juniparan et servait de résidence à Japy Ouassou, ainsi qu'à plusieurs autres Tupinambas considérés dans la tribu, dont les noms bizarres méritent d'être transcrits.

Le premier se nommait *Jacoupem* ou le Fesan, le second *Tata Ouassou*, le grand feu, le troisième *Te-coare Oubouih*, le flux de sang, et le dernier *Pacarabehu*, le ventre du Paca plein d'eau. Les noms des autres chefs de tribus ne sont pas moins extraordinaires; mais ceux-ci doivent suffire pour en donner une idée.

Au rapport de l'ancien voyageur que nous consultons, la population de toute l'île pouvait aller à douze mille ames, et certes les indigènes civilisés, qui habitent maintenant le pays, sont bien loin de former un nombre aussi considérable d'individus. La pointe de terre, située sur le continent voisin, se trouvait aussi extrêmement peuplée, et avait reçu

le nom de Tapouytapère, des indigènes qui y formaient une vingtaine de villages. L'ancienne capitainerie de Cuma comptait un même nombre d'aldées, et l'on en trouvait un bien plus grand nombre en s'avancant vers la rivière des Amazones. On rencontrait aussi dans le pays de Maranham des Tapuyas, des Taybavares, des Tremembéz, et une foule d'autres nations.

Claude d'Abbeville, retournant en France avec M. de Rasily pour rendre compte au roi de l'état du pays où il avait été envoyé, emmena plusieurs Tupinambas convertis au christianisme. Les Parisiens, toujours avides de nouveautés, montrèrent un tel empressement à les voir, qu'on se vit obligé de les enfermer

dans le couvent des capucins pour leur donner quelques momens de repos. « Notre couvent, dit le missionnaire, n'était point nôtre, mais à tout Paris; il n'était plus comme un couvent, mais il semblait une halle où tout le monde affluait de plus de vingt lieues à la ronde; si que, quelquefois désirant fermer les portes du couvent, on les rompait, ou, si on ne les rompait, on entendait des murmures, jusqu'à nous dire des injures, non pour le mal qu'ils nous voulassent, mais ne sachant quasi ce qu'ils disaient pour être transportés de leurs désirs. » Et quelques lignes plus loin : « Que dirai-je davantage? ceux qui les voyaient même ne se contentaient quasi pas, ne se pouvant souler de les regarder et de les

admirer. » Ces Tupinambas, pour le moins aussi étonnés que ceux qui parvenaient à les voir, furent présentés à Louis XIII, auquel l'un d'eux adressa un discours en langue tupique, où il faisait acte de soumission pour lui et pour ses compatriotes. Au bout de quelque tems, trois de ces sauvages, qui n'avaient pu s'accoutumer à notre climat, succombèrent dans des sentimens extrêmement chrétiens, s'il faut en croire Claude d'Abbeville; les autres reçurent le baptême, comme nous l'avons dit, avec de grandes cérémonies, et eurent le roi et la reine pour parrain et marraine. On peut voir leur portrait assez mal gravé dans l'ouvrage que nous consultons.

Le plus âgé des trois, qui avait à

peu près trente-huit ans, et s'était signalé dans plus d'un combat, fut nommé Louis Marie; il se distinguait par une grande vivacité d'esprit, et se plaisait surtout à faire de longues harangues. Un jour il assistait aux funérailles d'un de ses compagnons; et plusieurs seigneurs s'amusaient à le regarder, lorsqu'il appela un truchement auquel il adressa la parole en disant: « Apprends à ces seigneurs que Dieu leur parle par la bouche du prophète qui est en chaire; que c'est vers lui qu'ils doivent tourner les yeux, et non pas vers nous. »

Ces trois indigènes tombèrent dangereusement malades quelque tems après la cérémonie de leur baptême; mais ils eurent le bonheur de recouvrer la santé, et retournèrent pro-

bablement à Maranham , comme les carbets l'avaient décidé avant de les laisser partir ainsi que leurs compagnons.

Nous ne quitterons point la capitainerie de Maranham sans parler de l'îlette Sainte-Anne , qui se trouve située à l'entrée du golfe , à peu de distance de celles que l'on nomme Ilha-Perea et Ilha-Raza. Les navigateurs français s'y arrêtaient d'abord , et n'osaient se risquer à aborder la grande île avec des navires de haut bord , et ce fut là où les missionnaires plantèrent la première croix ; elle est fort peu considérable , mais pourrait devenir d'une certaine importance à cause de sa position.

Nous nous sommes efforcés dans ce chapitre de faire connaître la ca-

pitainerie de Maranham, mais nous n'avons pu indiquer que d'une manière très-imparfaite ses ressources intérieures ; elles sont immenses , et ne peuvent manquer d'attirer davantage l'attention du gouvernement portugais.

CHAPITRE XXVI.**Le Para.**

Nous sommes parvenus à la plus intéressante de toutes les capitaineries du vaste royaume que nous allons achever de décrire ; et nous serions obligés , pour la faire connaître , de nous en rapporter entièrement à d'anciennes relations , souvent peu exactes , si la *Corografia brasilica* ne venait nous aider des lumières qu'elle a été à même de puiser dans les ma-

nuscrits de divers voyageurs inconnus dont les journaux se trouvent rassemblés à San-Salvador ou à Rio-Janeiro.

M. Malte-Brun, toujours empressé de donner les détails importans qui peuvent éclairer quelque point de la géographie de notre globe, a inséré dans ses *Annales* un article sur le Para, extrait par nous de l'ouvrage dont nous venons de parler. Ce sont depuis fort long-tems les premiers documens certains qui aient paru sur ce beau pays que l'Amazone traverse majestueusement avant de mêler ses eaux à l'Océan; nous les emploierons en grande partie, en y joignant des détails curieux, mais peu étendus, que nous a fournis la Condamine. Ce savant voyageur était trop

occupé des observations importantes auxquelles il se donnait tout entier, pour se livrer à l'étude de l'histoire naturelle, si intéressante cependant dans les contrées désertes qu'il parcourait : aussi regrettons-nous vivement que l'ouvrage de MM. Spix et Martius n'ait point encore paru ; ces deux infatigables voyageurs , réunis maintenant dans leur patrie , après avoir parcouru depuis Para un chemin de quatre cent cinquante à cinq cents lieues portugaises , se sont approchés de la capitale du Pérou à la distance de quatre-vingts lieues. Dans le cours de ce long voyage , qui a duré près de six mois , ils ont vécu presque continuellement parmi les sauvages , et ont été à même sans doute d'observer des coutumes jusqu'à présent

inconnues, ainsi qu'une foule de productions naturelles dont jamais on n'avait parlé.

L'histoire du Para n'est point très-longue ni très-variée; une esquisse rapide suffira pour en faire connaître les points les plus importans. Ce ne fut que vers l'année 1615 que les Portugais cherchèrent à former un établissement dans ce beau pays. Un certain Francisco Caldeyra sortit du port de Maranham avec deux cents soldats et trois caravelles, et vint jeter l'ancre dans le port où s'est élevée depuis la ville de Belem. Il y construisit un fort en bois au commencement de 1616; mais les indigènes voulurent s'opposer à ce nouvel établissement : les Tupinambas, forcés autrefois par une longue persécution

d'aller s'établir sur les bords de l'Amazone , craignirent surtout que de fiers conquérans ne vinssent leur enlever le reste de leur liberté, et le désespoir leur inspira un courage dont les colons ne tardèrent pas à ressentir les funestes effets.

Ce fut à cette époque que les Hollandais voulurent s'emparer du pays ; ils étaient aidés par des corsaires anglais et français , mais ils échouèrent presque entièrement , quoique Caldeyra eût été privé de son gouvernement à la suite d'une émeute populaire causée par une grave injustice.

Plusieurs gouverneurs envoyés de Pernambuco ou du Maranham succédèrent dans l'administration du pays. Bento Maciel chassa les Hollandais déjà établis sur les deux rives

du fleuve des Amazones, détruisit plusieurs tribus intrépides de sauvages, mit les autres en fuite, et en obligea quelques autres à venir offrir à la colonie une paix sincère et durable. Ces diverses victoires lui firent obtenir le surnom glorieux de conquérant du Maranham.

On donna par la suite à plusieurs gouverneurs du Para le titre de capitaines généraux de l'état du Maranham, parce que le pays faisait partie de l'Estado du Maranham, et fut à cette époque considéré comme plus important. Xavier Mendonça, plénipotentiaire pour la démarcation du Haut-Amazone, avait cette qualité en 1651 : ce fut à peu près vers cette époque qu'on abolit l'esclavage des indigènes. Nous allons extraire

de notre traduction de la *Corografia* des détails curieux sur leur sort.

« Le système de l'esclavage des indigènes, en faveur dans presque toutes les provinces, et adopté dans celle-ci dès le principe de sa fondation, continuait à être suivi : tous les travaux pénibles étaient exécutés par les Indiens ; les colons calculaient même leurs richesses par le nombre de ces malheureux qu'ils possédaient, et ils avaient encore l'impudence de donner à leurs esclaves le vain nom d'administrés. L'injustice avec laquelle on accumulait ces prétendus capitaux, la lenteur que l'on apportait à cette époque à punir les crimes qui se commettaient sans cesse, ne permettaient pas à la saine morale de prospérer dans le pays ; car on a re-

marqué dans tous les tems que les hommes qui ne cherchent à se distinguer des autres que par leurs richesses, se croient permis toute espèce de moyens de les acquérir, et détestent les lois de la justice et de l'état qui voudraient s'opposer à leur cupidité. Le jésuite Antonio Vieyra fut le premier qui dans la nouvelle colonie osa déclamer contre la captivité des aborigènes; il alla même à Lisbonne solliciter leur liberté. Ses confrères, qui étaient du même sentiment que lui, furent expulsés sur tous les points de la province en 1661. Les choses n'en restèrent point là; il y eut de l'agitation jusqu'en 1755, époque à laquelle le roi Don Joseph publia une loi dans le même esprit de sagesse que celles qui avaient été

promulguées presque sans effet par ses prédécesseurs, depuis Don Sébastien, en faveur de la liberté des indigènes.

« Les Indiens, rendus à la liberté, commencèrent à vivre sous l'inspection d'administrateurs qui leur faisaient cultiver en commun des portions déterminées de terrain, dont la fazenda réal leur payait les productions. Ce régime a duré pour eux jusqu'à la régence de sa majesté qui leur a permis de vivre comme bon leur semblerait. On remarque cependant que plusieurs ont repris la vie errante de leurs pères, et les autres n'ont pas cherché à améliorer leur état. Les marchands du Mato-Grosso et du Haut-Maranham sont continuellement lésés dans les conventions

qu'ils font avec eux, et s'en voient souvent abandonnés dans certains endroits sur les rivières, d'où ils ne peuvent que bien difficilement sortir faute de rameurs. »

L'immense étendue de terrain indiquée sur toutes nos cartes sous la dénomination du Gram-Para, a tiré ce nom d'un mot portugais et d'un autre de la langue des indigènes. Ce n'est qu'une simple province, mais elle est plus vaste que certains royaumes, puisqu'elle est située entre la ligne équinoxiale et le parallèle de 7° de latitude australe, et peut avoir deux cent cinquante lieues de longueur de l'est à l'ouest sur à peu près cent vingt de largeur; au nord, elle est bornée par l'Océan et le fleuve des Amazones, qui la sépare de la

Guiane ; à l'ouest , par le rio Ma-deira ; au sud , elle confine avec les provinces de Goyaz et de Matto-Grosso , et touche à l'est à la capitainerie du Maranham.

Il n'existe peut-être pas sur le globe un pays qui offre plus que celui-ci l'aspect d'une fertilité continuelle ; son sol humide , pénétré sans cesse par les rayons brûlans du soleil , donne naissance à des forêts superbes , dont , avec quelque industrie , on pourrait tirer les plus beaux bois de construction et d'ébénisterie qui aient encore été employés. On regrette que ce beau pays peu montagneux ne renferme point d'or ; l'industrie y aurait pénétré plus promptement , et , comme dans quelques autres capitaineries , l'agriculture au

rait remplacé la recherche des sables aurifères. Que de terrains à exploiter cependant qui n'attendent que des bras laborieux ! Dans ce climat privilégié , on peut voir prospérer toutes les productions de la riche Asie ; et des végétaux précieux , particuliers à cette portion de l'Amérique , ont donné certains produits dont les négocians se sont emparés pour former une nouvelle branche de commerce. Nous aurons occasion de décrire ces productions naturelles en parcourant les différentes portions du pays où elles se trouvent en plus grande abondance.

Le Tucantins , le Xingu , le Tapajos , partagent cette capitainerie en quatre districts , qui avant peu

formeront autant de comarcas (1).
Toutes sont arrosées par une foule

(1) Le Para proprement dit, la Xingutania, la Tapajonia, la Mundrucania. Le premier district confine avec l'Océan, au sud avec Goyazès, à l'orient avec la capitainerie de Maranham, et au couchant avec la Xingutania, dont elle est séparée par le rio Tucantins; elle a cent trente lieues du nord au sud, et soixante de l'est à l'ouest. La Xingutania touche au nord à l'Amazone, au couchant au Xingu, au sud à la Tapiraquia de Mato-Grosso, et au levant elle est baignée par le Tucantins; on lui donne soixante-huit lieues carrées. La Tapajonia confine au nord avec l'Amazone, au sud avec l'Arinos, au couchant avec la Mundrucania, dont elle est séparée par le Tapajos qui lui donne son nom; au couchant elle a la Xingutania:

de rivières qui offrent des communications faciles , et cependant on ne compte pas plus de trois villas dans

on lui accorde cent lieues du nord au sud , et soixante de moyenne largeur. La Mundrucania est baignée au nord par l'Amazonie ; au sud elle communique avec le Juaruenna ; au couchant elle est bornée par la Madeira , et au levant par le Tapajos : elle doit avoir quatre-vingt-dix lieues du nord au sud dans la partie orientale , et soixante dans sa moyenne largeur. Les onze bourgades qui forment les principaux établissemens de ces différens districts sont désignés sous les noms de Bragança , Collares , Villa Vicoza , Gurupa , Melgaço , Santarem Squzel , Alter do Chaon , Villa-Nova da Rainha , Borba , Villa Franca , et souvent méritent à peine le titre de villas accordé par le gouvernement.

chacune d'elles , en y comprenant Belem ou Para qui est la capitale.

Cette ville , qui n'a point encore acquis toute l'importance à laquelle elle peut prétendre , est située assez avantageusement dans une plaine , à vingt-cinq lieues de l'Océan , sur la rive orientale du Tucantins , dans la baie de Guajara , à l'angle septentrional du rio Guama , en face de l'île des Onces. Les principales rues sont droites et bien pavées , et la plupart des maisons bâties en pierre avec une sorte de solidité et d'élégance. Il y a plusieurs places ; les églises y sont en grand nombre ; elle possède deux couvens , un de carmes , l'autre de capucins. Les principaux édifices se composent d'un palais des gouverneurs , d'un hospice de la Miséricorde et de

l'hôpital. L'arsenal est bien tenu , et un couvent de moines qui n'existent plus a été transformé en caserne. Le collège des anciens jésuites sert maintenant de palais épiscopal et de séminaire , et l'on a rassemblé dans un jardin botanique la plupart des arbres utiles du pays , ainsi que ceux de l'Europe qui peuvent y croître ; il est continuellement ouvert aux personnes qui se livrent à l'étude de la botanique.

La ville a été érigée en évêché en 1719 par le pape Clément XI , à la demande de Jean V , et nulle part dans le Brésil le clergé n'est organisé d'une manière aussi brillante ; on officie dans la cathédrale avec la plus grande pompe.

On remarque avec peine que le

port de Belem , où la marée monte jusqu'à onze pieds , commence à diminuer de profondeur. Il s'y fait un commerce assez considérable , surtout depuis quelques années. On en exporte , entre autres bois d'ébénisterie précieux , le setim , connu en Europe sous le nom de *bois de citronnier* ; le merapinima , qui ressemble à la plus belle écaille lorsqu'il a été poli. Les navires y viennent également chercher du cacao , du café , du riz , du coton , de la salsepareille , du cucheri ou gérofle du Maranham , plus connu sous le nom de *toute-épice* , des cuirs crus et tannés , du péchurim qui ressemble à la muscade , du copahyba , de la résine , de la gomme élastique , et enfin les fruits du Bertholletia , appelés aussi

châtaignes du Maranham. Le tapioca, la mélasse et le véritable gérofle forment également une branche de commerce avantageuse.

La population s'accroît de jour en jour ; elle compte beaucoup de noirs et d'hommes de couleur. Les femmes sont renommées pour leurs agrémens. Il n'y a que fort peu d'années que l'argent est en usage dans le pays pour acheter ce qui est nécessaire. La Condamine rapporte qu'en 1743 la seule monnaie courante était le cacao.

On ne remarque dans cette ville que fort peu de maladies, et celles qui règnent ordinairement en Amérique avec tant de violence y sont moins communes que dans les autres capitaineries du sud ; néanmoins les

environs étaient excessivement mal sains , et ils le sont devenus bien moins depuis que l'on a abattu les bois et multiplié les bestiaux. On vante maintenant les belles plantations d'orangers qui servent de promenade aux habitans et embaument l'atmosphère de leurs fleurs qui se succèdent continuellement.

Quelques voyageurs prétendent qu'il y avait tous les jours des orages à Belem , mais le fait est démenti par la *Corografia* ; elle assure cependant qu'ils sont très-fréquens. Les nuits sont dans tous les tems égales aux jours , et la chaleur finirait par devenir insupportable , si l'air n'était point rafraîchi par des vents de terre auxquels succède , vers le soir , une brise périodique de l'Océan.

Comme dans tous les pays des tropiques , les pluies se font sentir une partie de l'année. Les premières commencent vers novembre ; elles sont suivies d'une espèce d'été que l'on appelle *veranico* , et qui ne dure qu'un mois. Elles continuent alors depuis janvier jusqu'en juin ou juillet ; mais quand elles se renouvellent en février , le commencement et la fin de l'hivernage ne se passent pas sans orages.

Nous ne donnerons point de détails sur les autres établissemens , parce qu'ils n'offriront point un intérêt assez vif ; mais nous allons jeter un coup d'œil rapide sur quelques hordes sauvages qui habitent le pays, nous réservant toutefois de parler de celles qui dominaient le fleuve des

Amazones , en faisant connaître ce fleuve majestueux.

La Mundrucania paraît être le seul district sur la population sauvage duquel on ait de grands renseignemens. Bornée, comme nous l'avons dit, par le Juruenna au sud, et au nord par l'Amazone, elle a encore la Madeira à l'ouest et le Tapajos à l'est. Malgré la facilité que ces différens fleuves présentent pour les communications, cette comarca est presque déserte, et les Jummas, les Mauhès, les Pammass, les Parinthinths, ainsi que les Araras et les Mundrucus, en sont à peu près les seuls maîtres. Chacune de ces diverses tribus a son langage particulier, et est divisée en différentes tribus, dont les unes sont errantes, tandis que les

autres habitent des aldées où elles se sont fixées. Elles ont appris des Portugais à cultiver des jardins , et à y faire venir beaucoup d'arbres fruitiers et de plantes potagères. Ces sauvages commencent aussi à se couvrir de quelques vêtemens. On a remarqué que depuis qu'ils ont des relations d'amitié avec les cultivateurs , ils sont devenus infiniment moins féroces.

Les Mundrucus , qui donnent leur nom à toute la province , forment une nation nombreuse et guerrière , redoutée des autres tribus , qui lui donnent le nom de Payquicè , c'est-à-dire coupe-tête , parce que ces indigènes sont dans l'usage de décoller tous les ennemis qui tombent en leur pouvoir , et d'embaumer leurs têtes

de manière à ce qu'elles se conservent pendant de longues années, comme si elles venaient d'être privées de la vie depuis quelque tems seulement. Ils ornent leurs cabanes de ces horribles trophées, et celui qui en possède jusqu'à dix peut être élu chef de tribu. Ils connaissent les vertus de quelques simples, et les emploient avec succès pour la guérison de plusieurs maladies vraiment dangereuses.

Presque toutes les hordes mundrucus sont aujourd'hui alliées des Portugais, et quelques-unes ont même embrassé le christianisme; mais la cruauté de celles qui errent dans les forêts est telle qu'elle ne pardonne ni au sexe ni à l'âge. Elles ont obligé une foule d'autres nations

à venir se réfugier dans le voisinage des Portugais , qui les protègent contre leurs ennemis. Il est à propos de remarquer que ces vaillans indigènes sont périœciens des Macaçars de l'île Célèbes , qui passent pour les hommes les plus redoutables du grand archipel oriental.

Les Minas forment la nation la plus nombreuse ; ils se peignent et se tatouent comme presque tous les sauvages ; mais ils sont également dans l'usage de se percer le nez et les lèvres pour y porter des coquillages , des dents de pecaris et d'autres bêtes sauvages. Il y en a quelques-uns qui ont de la barbe comme les Européens. Ils peuvent répudier leurs femmes comme bon leur semble , ou en prendre plusieurs.

Selon quelques personnes , ces différens sauvages ne se mutilent le visage que pour se donner un air plus redoutable. Les Parinthinths , dans cette intention, s'alongent les oreilles de la manière la plus bizarre , en les perçant , et y introduisant des morceaux de bois façonnés en rond. Ils se noircissent en outre la lèvre supérieure en forme de demi-lune.

Les Araras , qui prennent ce nom probablement à cause des ornemens dont ils font usage , entre autres jolies coutumes , se percent les cartilages du nez , et y mettent un petit morceau de bois orné des deux côtés de plumes de différentes couleurs. Ils se tracent aussi un cercle noir autour de la bouche.

Outre l'arc et la flèche dont ces

différens sauvages font leur principal moyen de défense , il y a une arme en usage parmi quelques-uns d'entre eux , que la Condamine a trouvée également commune à plusieurs indigènes du Pérou. C'est l'*esgaraoatana*, espèce de sarbacane formée par deux morceaux de bois collés avec de la cire , et fortement liés au moyen d'un fil tiré de l'écorce de certains arbres. Elle peut avoir dix à douze palmes de longueur , et son embouchure , qui est parfaitement ronde , n'a que douze lignes de diamètre. On souffle avec ce tube des flèches empoisonnées , longues de plusieurs pouces , et ayant à l'extrémité une petite boule de coton qui puisse boucher exactement le tuyau. Quand les indigènes veulent atteindre un

animal quelconque, ils trempent la pointe de la flèche dans une liqueur épaisse, composée de diverses plantes vénéneuses. Une mort prompte suit alors la piqure de cette arme terrible. On peut néanmoins se nourrir sans aucun risque du gibier qui en a été atteint. On assure que la blessure n'est pas mortelle si le poison était déjà sec quand le sang a commencé à se coaguler. La Condamine certifie qu'une poule piquée avec un dard empoisonné depuis plus d'un an, n'avait pu survivre que sept minutes. Il est probable alors qu'il entre dans la composition des Ticunas du Pérou, quelques ingrédients inconnus aux indigènes du Brésil. On prétend que le seul contre-poison est du sel, ou selon d'autres du

sucré pris en assez grande quantité. Les sauvages portent continuellement avec eux un coco rempli des sucs dangereux dans lesquels ils trempent le dard de l'esgaravatana. Il est à remarquer que les autres indigènes du Brésil n'empoisonnent jamais leurs flèches.

En parlant du fleuve des Amazones on est toujours certain d'exciter vivement la curiosité : son cours majestueux , la fertilité de ses rives , les fables même que l'on a débitées sur les différens peuples qui dominaient le beau pays qu'il parcourt , tout a contribué à lui faire acquérir une juste célébrité. Nous verrons par la suite combien il faut se garder d'adopter promptement les détails merveilleux que fournissent d'anciennes

relations, dont les auteurs avaient probablement intérêt à déguiser la vérité. Après avoir fait connaître le cours de l'Amazone, nous indiquons sommairement quels furent ses premiers explorateurs, et les détails les plus intéressans qu'ils ont fournis.

Ce roi des fleuves, et qui a été appelé *Guiéna* par quelques indigènes, fut découvert dans l'intérieur du continent par Francisco Orellana, qui descendit en 1539, depuis l'embouchure du Napo jusqu'à l'Océan. Il ne conserve pas dans toute sa longueur le nom sous lequel on le désigne ordinairement : les Portugais l'appellent rivière des Amazones jusqu'à l'embouchure du rio Negro ; à partir de là ils lui donnent le nom de *Solimoens*, et ce n'est qu'au con-

fluent de l'Ucagale avec le Tanguragua qu'il se nomme Maranhã.

Le Tanguragua, que l'on peut regarder comme sa source principale, sort du lac Hyauricocha situé dans le Pérou par $10^{\circ} 30'$ de latitude australe, dans le district d'Huanaco, intendance de Tarma, environ trente lieues au nord nord-est de Lima. Il court au nord nord-ouest l'espace de cent lieues, entre les deux Cordilières des Andes, jusqu'au bourg de Bracamoros, où il devient navigable. Ce n'est qu'après avoir recueilli plusieurs grandes rivières qu'il incline vers le nord-est jusqu'à ce qu'il rencontre le Santiago. On passe quelques-uns de ses tributaires sur des espèces de ponts qui paraîtraient bien dangereux en Europe. Des lianes entrelacées en

réseau forment d'un bord à l'autre, au rapport de la Condamine, une galerie en l'air, suspendue à deux gros câbles de la même matière, dont les extrémités sont attachées sur chaque bord à des branches d'arbres. Le tout ensemble présente le même aspect qu'un filet de pêcheur, ou mieux encore un hamac indien qui serait tendu d'un côté à l'autre de la rivière. Cette machine, par son propre poids, prend nécessairement une grande courbure: le vent lui fait éprouver quelquefois de grands balancemens, et comme elle a souvent près de trente toises de long, on peut juger sans peine que son passage a quelque chose d'effrayant. Les indigènes n'hésitent cependant point un seul instant à y passer chargés d'un bagage assez pe-

sant, et leur exemple encourage le voyageur qui ne tarde pas à se convaincre que le danger n'existait que dans son imagination. Le Tanguragua, après qu'il a reçu le Santiago, peut avoir deux cent cinquante toises de largeur ; mais une demi-lieue plus loin, après s'être ouvert un passage au milieu des Cordilières, il rompt, pour ainsi dire, la dernière digue qu'elles lui opposent en se creusant un lit entre deux murailles parallèles de rochers coupés presque à plomb. Cette espèce de détroit se nomme Pongo (1) de Mansériché ; il

(1) Pongo est tiré du péruvien *puncu* ; il signifie *porte*, et devient la dénomination ordinaire des passages étroits.

n'a quelquefois que vingt-cinq toises de largeur sur une longueur de deux lieues.

Nous allons laisser parler ici M. de la Condamine , parce que nous sommes bien persuadés que pour donner une idée des grandes scènes de la nature , il faut avoir ressenti comme spectateurs les vives impressions qu'elles doivent faire éprouver.

Notre voyageur est embarqué sur un radeau composé de grandes perches liées entre elles par des lianes : cette frêle embarcation peut avoir vingt-cinq pieds de long sur dix de large , et il faut la faire remorquer par un canot jusqu'au milieu du lit du fleuve où elle se trouve entraînée rapidement. « Le canal se rétrécissait à vue d'œil , la vitesse du courant

et le bruit des vagues augmentaient en proportion. Bientôt je me trouvai dans une galerie étroite, profonde et tortueuse, minée par les eaux dans le roc et éclairée seulement par le haut. Quelques pans de rochers, et plusieurs arbres qui s'avancent en saillie pour former une voûte, rendent le jour plus sombre; la hauteur des bords, qui se dérobe à la vue, semble les rapprocher à portée de la main. (*Voyez la gravure en regard.*) Il est difficile de donner une idée de ce spectacle singulier qui varie à chaque instant; j'avais eu à peine le tems d'en jouir que je me trouvai à Borja qu'on suppose, suivant l'estime ordinaire, à trois lieues de Santiago. Dans l'endroit le plus étroit, je jugeai par comparaison à d'autres vitesses exac-

tement mesurées, que nous faisons deux toises par seconde. Cependant la balse ne tirait pas un demi-pied d'eau, et, par le volume de sa charge, présentant à la résistance de l'air une surface sept à huit fois plus grande qu'au courant d'eau, ne pouvait pas prendre toute la vitesse du courant. Cette vitesse, qui varie suivant les différentes largeurs du lit de la rivière, se ralentit beaucoup en approchant de Borja.

» Dans cet endroit, les paysages dont on avait joui jusqu'alors changent absolument d'aspect: ce ne sont plus des montagnes imposantes qui s'élèvent jusqu'aux nues, un horizon sans bornes coupé de bois et de collines. On se trouve sur une mer d'eau douce, au milieu d'un laby-

rinthe de lacs , de rivières et de canaux qui pénètrent en tout sens une forêt immense qu'eux seuls rendent accessible. »

Au dessous de Borja , au milieu des plantes sans nombre qui couvrent un sol fertile , il est impossible de rencontrer un seul caillou ; et l'on prétend que les sauvages qui arrivent dans cette ville se chargent des pierres qu'ils rencontrent comme d'une marchandise précieuse ; mais ils les rejettent bientôt en voyant combien elles sont communes.

Après Borja , qui appartient encore aux Espagnols , on voit le grand rio Marona ; c'est un tributaire presque aussi considérable que le Santiago , et il sort du volcan Sanguay. Viennent ensuite le Guallaga , le

Chambira, le Tigre, qui se jettent dans le grand fleuve au milieu d'une foule de rivières peu considérables. C'est vers cet endroit que la Condamine a rencontré les Yameos, qui probablement ne sont pas encore civilisés. Ces sauvages, comme ceux de quelques nations que nous avons été à même d'observer, parlent en retenant leur respiration et ne faisant sonner aucune voyelle : on aura une idée de la difficulté que l'on doit éprouver à prononcer quelques-uns de leurs mots, en pensant que le nombre trois s'exprime par *poetarrarorincouroac*. « Heureusement pour ceux qui ont affaire à eux, dit la Condamine, leur arithmétique ne va pas plus loin. » Ces indigènes sont du reste singulièrement adroits à tirer des animaux

avec l'esgaravatana ; ils lancent une flèche à trente et quarante pas , et ne manquent presque jamais leur coup.

C'est vingt lieues au dessous de l'embouchure du Tigre que se trouve le magnifique confluent du Tanguagua avec l'Ucayale , qui prend naissance par la latitude de 18° au sud-est du grand lac Chucuito , et trente-six lieues à l'est nord-est de la ville Arica.

C'est à ce confluent que le Maranham adopte le nom qu'il doit porter pendant un certain espace ; il augmente considérablement de volume , se dirige au nord-est l'espace de trente lieues , reçoit le rio Napo , auquel on donne cent soixante lieues de cours , et peut avoir alors neuf cents toises de largeur , quoiqu'il n'ait point encore acquis la moitié

du volume d'eau avec lequel il entre dans l'Océan, dont il est encore éloigné de quatre cents lieues en ligne droite.

Il incline dans ces parages à l'est, reçoit le Cassiquin, le Hyabary, l'Iça, le Hyuruha, le Tefse, le Cuary et le Purus, dont quelques-uns ont jusqu'à trois cent soixante toises d'embouchure. Les différentes îles dont le fleuve se trouve parsemé dans cet endroit ont été habitées par les Oماغuas, que la Condamine a été à même d'observer. Les Portugais du Para leur donnaient également le nom de Cambavas, qui, dans la langue des indigènes, signifie *tête plate*. Ces sauvages étaient autrefois très-puissans, et passaient pour venir du nouveau royaume de Grenade; ils

avaient reçu le nom singulier sous lequel on les désigne de l'usage bizarre de presser entre deux planches le front des enfans qui viennent de naître, et de leur procurer l'étrange figure qui en résulte pour les faire mieux ressembler, disaient-ils, à la pleine lune.

Ces indigènes avaient une foule d'autres usages qui paraissent souverainement ridicules : ils se procuraient une ivresse d'assez longue durée au moyen de deux plantes, dont l'une s'appelle en espagnol *floripondio*, et l'autre *curupa*, dans le dialecte *omagua* ; mais lorsqu'ils voulaient faire usage de cette dernière en guise de tabac, ils se servaient d'un tuyau de roseau terminé en fourche et de la figure d'un Y, et, après avoir in-

séré chaque branche dans une narine, ils aspiraient la poudre avec violence en faisant une grimace fort extraordinaire.

Il croît dans ce district un arbre du genre des euphorbes (le caoutchouc) qui fournit par incision un liquide que l'on voit bientôt prendre la consistance de la gomme élastique; on en fait, au moyen de certains moules, des bouteilles, des bottes, des boules creuses, ainsi que des espèces de seringues : les Omaguas leur donnaient la forme d'une poire percée d'un petit trou à son extrémité, et ils y adaptaient une canule de bois. La Condamine, dont nous empruntons ces détails, dit que ce meuble était fort en usage parmi eux, et il ajoute, ce que nous ne répéterions

pas, s'il n'était point affirmé par un auteur aussi grave : « Aux époques où ces sauvages s'assemblent entre eux pour quelque fête, le maître ne manque pas d'en présenter un par politesse à chacun des conviés, et son usage précède toujours parmi eux les repas de cérémonie. »

Ces Omaguas du reste, qui avaient des coutumes si remarquables, se sont entièrement dispersés, après avoir été convertis au christianisme; la *Corografia* dit même que l'on ignore quels sont leurs descendans.

Après le Purus, on voit entrer le Hyapura, qui prend naissance dans le district de Popayan; il apporte le tribut de ses eaux au Maranhão, par neuf canaux différens formés par autant de bras qui se détachent

successivement du canal principal, et si loin les uns des autres, qu'il y a soixante à quatre-vingts lieues de distance de la première bouche à la dernière. Les bords de l'Hyapura étaient et sont probablement encore habités par des nations féroces qui se détruisent mutuellement, et dont plusieurs mangent leurs prisonniers.

La Condamine, en estimant la largeur du Maranham de mille à douze cents toises dans certains passages, où son cours n'est interrompu par aucune île, et qui se rencontrent sept ou huit lieues au dessous du Purus, affirme en même tems qu'il n'a pas pu trouver fond avec une sonde de cent trois brasses.

C'est par la rive septentrionale

que le rio Negro (1), presque aussi considérable que le Maranham, vient apporter ses eaux plutôt en rival qu'en tributaire. Vingt lieues au-dessus on peut entrer dans le rio Madeira. Il a dans cet endroit onze cents toises de largeur, et peut être regardé comme l'affluent le plus con-

(1) On avait affirmé dès le principe que le rio Negro communiquait avec l'Orénoque : le fait avait été démenti ; mais la Condamine acquit la certitude de l'existence de cette communication, et M. de Humboldt, pour ne laisser aucun doute aux géographes, a publié sur ce sujet des détails de la plus haute importance qui établissent d'une manière incontestable la possibilité de passer du fleuve des Amazones dans l'Orénoque par le grand canal naturel dont nous venons de parler.

sidérable du grand fleuve. Le nom que les Portugais lui ont donné signifie *fleuve du bois*, parce que ses eaux entraînent des troncs énormes lors de leur crue ; mais il ne prend cette dénomination qu'au confluent du Guaporé avec le Mamoré, qui a ses sources dans la province de Potosi, traverse celle de Santa-Cruz de la Sierra, en décrivant un vaste demi-cercle du levant au septentrion, et se grossit d'une foule de rivières avant de s'unir au Guaporé par la latitude de 10° 22' sud. Après que ces deux grands tributaires, réunis sous le nom de Madeira, ont traversé une vaste étendue de terrain, et ont formé plusieurs cascades qui obligent à décharger les canots pour les faire passer au travers des

rochers dont le cours du fleuve est interrompu , on parvient au saut de Theotonio ; c'est une espèce de digue naturelle formée par des rochers ; elle peut avoir vingt-six pieds de hauteur. Les eaux du rio Madeira s'y sont frayé un passage par quatre endroits différens , et il semble que ce soit autant de fleuves considérables. Parallèlement à ce môle majestueux part de la rive orientale un récif qui s'étend presque jusqu'au rivage opposé. Il arrête dans leurs cours rapides trois bras de la grande rivière ; mais ils se joignent à l'autre , et passent avec impétuosité entre l'extrémité du récif et la rive occidentale.

Tous ces différens endroits où la navigation se trouve interrompue ,

prennent en français le nom de Portage, parce que l'on est obligé presque toujours de transporter les marchandises à dos d'homme jusqu'à ce que l'obstacle soit entièrement passé.

Le Maranham, grossi par les eaux du rio Negro et de la Madeira, est ordinairement large d'une lieue; mais il en a certainement plus de deux lorsqu'il se trouve interrompu par des îles. A quatre-vingt-dix lieues de cet endroit, en suivant les sinuosités du fleuve, on rencontre le profond Tapajoz; et au delà, à peu près à la même distance, le Xingu ou Chingu. C'est particulièrement sur ses bords que l'on trouve en abondance deux arbres dont les productions enrichissent déjà le commerce du pays. Le cucheru et le pechurim; le premier,

connu parmi les botanistes sous le nom de *myrtus curiophyllata*, ou toute épice, a été découvert dans le dix-septième siècle.

Quoique bien différent pour la forme du géroflier des Moluques, on a reconnu qu'il pourrait être employé à tous les usages auxquels le fruit de ce dernier était propre. C'est une chose digne d'être observée que le meilleur cucheru croît dans cette province vers la même latitude où l'on trouve les plus beaux géroflers aux Moluques. Au Para on lui donne le nom de gérofle du Maranham. Le fruit du pechurim est à peu près de la grosseur d'une olive; il a la plus grande analogie avec la muscade venant de l'Orient, et il est employé aux mêmes usages.

A vingt-quatre lieues au dessous de l'embouchure du rio Xingu, il existe un canal appelé *Tagypuru*, qui en certains endroits n'a que la largeur suffisante pour laisser passer un canot. Il court au sud-est jusqu'à la bouche du rio Annapu où il a environ quatre lieues de large, puis tourne à l'est, et se décharge dans le fleuve Tucantins, qui va se jeter lui-même dans l'Océan par une embouchure égale à celle du fleuve des Amazones, avec cette différence que ses eaux, à quelques lieues dans l'intérieur, sont salées, tandis que le Maranham conserve les siennes douces à plusieurs lieues en mer. On n'a point encore su expliquer ce phénomène.

Avant que de se jeter dans la

mer, et depuis son confluent avec le rio Negro, l'Amazone reçoit quelques tributaires moins considérables, tels que le Matary, l'Urubu, l'Aniba, le Trombetas, le Gurupatuba et l'Annarapucu. Il finit par devenir d'une telle largeur, après l'affluence du Xingu, qu'on ne pourrait pas voir d'un bord à l'autre, si les grandes îles dont son cours est interrompu permettaient à la vue de s'étendre. C'est une chose remarquable que depuis l'embouchure du dernier grand tributaire on ne trouve plus les myriades de moustiques et de maringouins dont on est dévoré quelques lieues plus haut.

La Condamine rapporte cette circonstance singulière, et dit en même tems que personne ne pouvait la lui

expliquer d'une manière satisfaisante. Il attribue ce changement à la largeur du fleuve et à la différence des vents qui y règnent.

Après s'être réuni le Xingu, l'Amazonie incline vers le nord-est pendant quarante lieues, en augmentant sensiblement en largeur, jusques sous l'équateur où il se jette majestueusement dans l'Océan par une embouchure de sept ou huit lieues portugaises. Quelques écrivains lui donnent, à la vérité, quatre-vingts lieues de largeur dans cet endroit, et ajoutent que les navigateurs trouvent ses eaux douces à soixante lieues de terre; mais ce fait est absolument faux. L'île de Marajo ou de Joannes forme sa rive droite pendant quinze lieues; elle le sépare du Tocantins, et elle occupe

la plus grande partie du golfe qui , dans cet endroit , n'a que cinquante lieues , à partir de la pointe Tijioca jusqu'à celle de Macapa. Entre Macapa et le cap Nord , où plusieurs îles rétrécissent le canal , on remarque un phénomène vraiment extraordinaire , qui a reçu le nom de *pororoca* , et que nous allons laisser décrire à la Condamine , parce qu'il a été témoin oculaire de ses terribles effets.

« Pendant les trois jours les plus voi-
» sins des pleines et nouvelles lunes,
» tems des plus hautes marées , la
» mer , au lieu d'employer plus de six
» heures à monter , parvient en une
» ou deux minutes à sa plus grande
» hauteur. On juge bien que cela ne
» peut se passer tranquillement : on
» entend d'une ou de deux lieues de

» distance un bruit effrayant qui an-
» nonce le pororoca ; à mesure qu'il
» approche , le bruit augmente , et
» bientôt l'on voit s'avancer une
» masse d'eau de douze à quinze
» pieds de haut , puis une autre , puis
» une troisième , et quelquefois une
» quatrième qui se suivent de près ,
» et qui occupent toute la largeur
» du canal. Cette lame chemine avec
» une rapidité prodigieuse , brise et
» rase en courant tout ce qui lui ré-
» siste. J'ai vu en plusieurs endroits
» des marques de ses ravages , de
» très-gros arbres déracinés , la place
» d'un grand terrain récemment em-
» porté ; partout où elle passe , le
» terrain est net comme s'il eût été
» balayé. Les canots , les pirogues ,
» les barques même n'ont d'autre

» moyen de se garantir de la barre,
» c'est ainsi qu'on nomme le *pororoca*
» à Cayenne, qu'en mouillant dans
» un endroit où il y ait beaucoup de
» fond. J'ai examiné avec attention
» en divers endroits toutes les cir-
» constances de ce phénomène, et
» particulièrement sur la petite ri-
» vière de Guama, voisine de Para.
» J'ai toujours remarqué qu'il n'ar-
» rivait que proche l'embouchure des
» rivières, et lorsque le flot montant
» et engagé dans un canal étroit, ren-
» contrait en son chemin un banc de
» sable ou un haut-fond qui lui fai-
» sait obstacle; que c'était là et non
» ailleurs que commençait ce mou-
» vement impétueux et irrégulier des
» eaux, et qu'il cessait un peu au
» delà du banc, quand le canal re-

» devenait profond ou s'élargissait
» considérablement. Je suppose que
» ce banc soit à peu près de niveau
» à la hauteur où atteignent les eaux
» vives ou les marées de nouvelles
» et pleines lunes. C'est à sa rencon-
» tre que le cours du fleuve doit être
» suspendu par l'opposition du flux
» de la mer qui forme un courant
» d'opposition. C'est là que les eaux
» arrêtées de part et d'autre doivent
» s'élever insensiblement, tant que
» le courant peut soutenir l'essor
» du flux, et jusqu'à ce que celui-ci
» l'emportant, rompe enfin la digue,
» et déborde au delà en un instant.
» On dit qu'il arrive quelque chose
» d'assez semblable aux îles Orcades
» au nord de l'Ecosse, et à l'entrée de
» la Garonne; aux environs de Bor-

» deaux , où l'on appelle cet effet des
» marées *le mascaret.* »

Quoique bien connu depuis assez long-tems , le fleuve des Amazones court dans un pays presque entièrement désert , à l'exception de quelques villes espagnoles dont nous avons fait mention ; on ne rencontre guère que d'anciennes missions des carmes , qui sont d'assez faibles établissemens , et ont été fréquemment transportés d'un lieu dans un autre à cause de l'inconstance naturelle aux indigènes. Il existe néanmoins quelques bourgades dont nous ferons connaître les principales. Les habitans ont tous les genres de ressource à leur disposition. Le cacaoyer croît spontanément dans la plupart des forêts environnantes. Le

pechurim et le cucherri donnent également leurs fruits dans le voisinage des affluens de la Madeira. On distingue un arbuste appelé *guarana*, qui porte une espèce de petit coco dont les habitans font torréfier l'amande; ils l'écrasent ensuite avec un pilon, et en font une pâte dont ils forment des bâtons arrondis auxquels ils laissent acquérir une extrême dureté; elle a la couleur du chocolat, et conserve le nom de *guarana*. Il y a des personnes qui prétendent que l'on y ajoute une portion de tapioca ou de cacao. Il paraît qu'entre autres vertus elle a celle d'empêcher le sommeil de s'emparer des sens de l'homme.

Si les animaux domestiques sont en général fort peu répandus, les fo-

rêts fournissent du gibier de toute espèce , parce que fort peu de personnes ont l'avantage de posséder un fusil. Les singes sont extrêmement répandus. On assure que les sauvages savent , à n'en pas douter , si un pays a été déjà visité par les hommes , à l'impression que leur vue fait sur ces animaux. S'ils n'ont jamais été chassés , ils se laissent approcher sans la moindre crainte ; tous les indigènes en font la plus grande partie de leur nourriture : c'est surtout dans ces belles solitudes que le naturaliste peut faire de brillantes découvertes. Combien le zèle de MM. Spix et Martius a dû être récompensé ! que d'objets nouveaux ils ont observé ! Leur zèle infatigable mérite l'admiration , et l'on est bien disposé à la leur ac-

corder quand on a ressenti comme nous quelques-unes des fatigues qu'ils ont éprouvées pendant des années entières. Il faut se les représenter au milieu des indigènes les plus grossiers, luttant quelquefois contre le besoin, exposés à l'intempérie des saisons, et l'on aura une idée du bonheur qu'ils ont dû goûter à revoir leur patrie. Mais il leur reste une tâche bien douce à remplir : ils doivent faire maintenant participer l'Europe à leurs travaux, et c'est en rendant de nouveaux services au monde savant qu'ils oublieront leurs fatigues.

L'Amazone ne possède peut-être pas un nombre très-varié de poissons ; mais en revanche on y connaît le lamentein qui a été considéré jusqu'à présent comme le plus gros ha-

bitant des lacs et des rivières où l'eau salée ne pénètre pas. Les Portugais lui donnent le nom de *peixe boy* (poisson bœuf), qu'il mérite parfaitement par les dimensions de son corps, puisqu'il a sept à huit pieds sur une largeur de deux ou trois. Ses yeux sont loin d'être proportionnés avec le corps; ils n'ont que trois lignes de diamètre. L'ouverture des oreilles est encore plus petite, et ne paraît qu'un trou d'épingle. La tête en général ressemble à peu près à celle de l'animal dont ce poisson porte le nom. C'est un mammifère qui allaite ses petits comme la baleine, et se nourrit de l'herbe qui croît sur le rivage, sans sortir de l'eau. Sa chair est fort agréable au goût, et a beaucoup d'analogie avec

celle du veau; on en fait dans le pays des espèces de saucisses appelées *mixiras*, et l'huile que l'on tire de sa graisse sert à l'assaisonnement de plusieurs mets, ou bien à l'éclairage : les Hollandais, à l'époque où ils étaient maîtres des mers voisines, tirèrent un gain considérable de la pêche de ce poisson. Le *mixano* est aussi remarquable par sa petitesse que le lamentein par sa grosseur, et il remonte par troupe le courant avec une force peu commune. On le prend à la main, quand les eaux sont basses, dans les creux des rochers du Pongo. Il y a encore plusieurs poissons remarquables, tels que les *gorujubas*, le *parahybas*, le *doirado*, le *pescada*; mais le *puraquez* est surtout digne de fixer l'attention,

parce qu'il a la propriété singulière d'engourdir comme la torpille le bras du pêcheur.

Les personnes qui naviguent dans le Haut-Maranham se servent d'espèces de canots qui semblent attester la beauté des arbres du pays ; ils sont ordinairement creusés dans un seul tronc de quarante à soixante pieds de longueur, auquel on fait prendre la largeur nécessaire, au moyen du feu et de l'eau. La *Corografia* dit que l'on donne une courbure intérieure à ces embarcations, et qu'on les élève en adaptant des planches, à partir de cette même courbure, de manière à ce qu'elles puissent avoir une proue arrondie, une poupe où se trouve une cabane commode et un gouvernail ; ces es-

pièces de barques conservent toujours le nom de pirogues ; elles ont deux mâts et des voiles rondes au moyen desquelles elles remontent le fleuve, avec le vent d'est en poupe, tandis qu'en descendant elles suivent le courant. Il paraît que l'on court les plus grands risques à naviguer le long des rivages, parce que même dans les tems les plus calmes il en tombe tout à coup des arbres énormes, qui se détachent des portions de terrain constamment minées par les eaux. Ces embarcations ont aussi des tempêtes à redouter : quand le vent souffle avec violence, les flots s'élèvent presque aussi haut que ceux de la mer, et l'on courrait les plus grands risques sans l'habileté des rameurs, qui ordinairement vont cher-

cher un abri à l'embouchure de quelque petite rivière ou d'un raiſseau, où ils attendent que le calme en revenant permette au courant de dissiper les vagues.

Les Nenghaïbas qui habitaient autrefois l'île de Marajo, située comme nous l'avons déjà dit à l'embouchure du fleuve, étaient tous connus pour leur habileté à manœuvrer un canot, ainsi que les Tupinambas réfugiés, les Guyanas, les Yuruanas, les Mammayanas et quelques autres. Ils prenaient le surnom d'Iguaranas, qui vient du mot *iguara* signifiant pirogue dans la langue tupique. Ces indigènes, outre les canots dont ils se servaient habituellement pour aller à la pêche, étaient parvenus à se construire des embarcations qui pouvaient avoir jus-

qu'à cinquante pieds de longueur ; elles étaient creusées dans un tronc d'arbre au moyen du feu , et l'on employait également des haches faites probablement avec ces pierres d'une espèce de jade que l'on trouvait sur les bords de l'Amazone dont elles prenaient le nom.

Les guerriers qui montaient ces pirogues appelées *maracatim* , s'avançaient à des distances assez considérables pour livrer un combat ; mais on ne dit pas qu'ils s'éloignassent de la côte. Les rivages retentissaient de leurs cris barbares , et les Maracas attachés à une longue perche fixée à la proue les animaient au plus horrible carnage.

L'île de Joannes ou de Marajo a cessé depuis long-tems d'être habitée

par ces indigènes , et elle mériterait selon sa position et son étendue de former une comarca. Située entre le Tocantins et l'Amazone , ayant l'Océan au nord , et le détroit Tagypuru au sud , elle peut acquérir un accroissement considérable par le commerce. On lui donne vingt-six lieues du nord au sud , et trente-sept de l'est à l'ouest. Quoique généralement basse , elle ne se trouve pas entièrement plate , et l'on prétend qu'elle a été en partie formée par les deux grands fleuves , lorsque par la suite des tems ils ouvrirent le détroit. Comme elle forme les antipodes de Gilolo , on est fondé à croire que les productions de ce pays pourraient y prospérer. Les habitans cependant paraissent s'oc-

cuper davantage de l'éducation des bestiaux que de l'agriculture. Elle se trouve arrosée par plusieurs fleuves dont les principaux sont, l'Anajaz, l'Arary, le Mondin, dont quelques-uns peuvent avoir quinze et seize lieues de cours, sont navigables avec la marée, et renferment un grand nombre de caïmans. On rencontre dans le voisinage de Marajo une infinité d'autres îles dont il est presque inutile de dire le nom. Les deux principales sont Machiana et Caviana, habitées autrefois selon la Condamine par la nation des Arouas, entièrement dispersée de son tems; mais conservant sa langue primitive. Ces deux endroits se trouvaient entièrement déserts à la même époque, et probablement les anciens habitans

s'étaient enfoncés dans les forêts pour échapper à l'esclavage, comme tant d'autres tribus du Brésil. Que de nations ont déjà disparu des rives de l'Amazone ! Il semble que les plus cruelles maladies se soient jointes aux conquérans pour les exterminer. Combien elles étaient nombreuses, lorsque les premiers explorateurs osèrent naviguer sur le grand fleuve ! A peine leur nom a-t-il pu échapper à l'oubli, à peine d'anciennes relations peuvent-elles nous apprendre ce qu'elles étaient autrefois. Le premier Européen qui osa s'aventurer au milieu des peuples sauvages de l'Amazone, fut, comme nous l'avons dit, Orellana ; ce jeune Espagnol, embarqué vers 1540, à cinquante lieues à l'orient de Quito,

sur une rivière appelée Coca, qui se jette dans le Napo, suivit ce dernier tributaire, entra dans le grand fleuve, s'abandonna au courant, et arriva enfin au cap du nord sur la côte de la Guiane (1). La merveilleuse relation qu'il a laissée de son voyage excite vivement la curiosité, mais doit malheureusement faire élever beaucoup de doutes dans l'esprit des gens sensés. Il prétend avoir rencontré des femmes armées qui l'attaquèrent, et dont les indigènes l'engagèrent à se défier. Il n'en fallut

(1) Ce voyageur malheureux parvint dix ans après à se faire confier trois navires en Espagne, et se perdit avec eux sans être parvenu à retrouver la vraie embouchure de la rivière qu'il cherchait.

pas davantage pour faire donner au fleuve le nom de rivière des Amazones. Tous les voyageurs néanmoins ne s'accordent point sur l'existence de ces femmes guerrières en corps de nation; mais la Condamine paraît disposé à ajouter foi au récit du premier voyageur, et il dit, page 441 : « Dans le cours de notre » navigation, nous avons questionné » partout les Indiens des diverses » nations, et nous nous étions in- » formés d'eux avec grand soin s'ils » avaient quelque connaissance de » ces femmes belliqueuses, qu'O- » rellana prétendait avoir rencon- » trées et combattues, et s'il était » vrai qu'elles vivaient éloignées du » commerce des hommes, ne les » recevant parmi elles qu'une fois

» l'année, comme le rapporte le père
» d'Acunha dans sa relation, où cet
» article mérite d'être lu par sa sin-
» gularité. Tous nous dirent qu'ils
» l'avaient ouï raconter ainsi à leurs
» pères, ajoutant mille particula-
» rités trop longues à répéter ; mais
» tendant toutes à confirmer qu'il
» y a eu dans le continent une répu-
» blique de femmes qui vivaient sans
» avoir d'hommes parmi elles, et
» qu'elles se sont retirées du côté
» du nord dans l'intérieur des terres
» par la rivière Noire, ou par une de
» celles qui descendent par le même
» côté dans le Maranhão. » Plus
bas le même voyageur affirme qu'il
a parlé à un indigène, dont le grand-
père avait vu passer ces femmes à
l'entrée de la rivière Cuchira ;

qu'elles venaient de celle de Cagamé qui débouche dans l'Amazone ; qu'il avait parlé à quatre d'entre elles dont une avait un enfant à la mamelle. Il paraît cependant que ce récit était mêlé à beaucoup de choses invraisemblables.

Quoique le père Claude d'Abbeville donne peu de détails sur ces femmes extraordinaires, il dit qu'un chef de Tupinambas, parti pour la guerre à son arrivée, était revenu quelque tems après, amenant onze esclaves de diverses nations, parmi lesquels il en avait réservé quelques-uns connus pour habiter le grand fleuve et aller visiter tous les ans les femmes amazones ; « il les avait conduit à Maranhão, dit formellement » le missionnaire, afin que par leur

» moyen les Français pussent avoir
» le trafic libre avec elles, ne dési-
» rant rien plus que d'établir les
» Français, non seulement en son
» pays, mais en tous les autres
» aussi. »

Nous n'avons rapporté ces différentes circonstances auxquelles on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, que pour offrir à nos lecteurs ce qui a été dit de plus raisonnable sur l'existence des femmes guerrières du fleuve Maranhã. Nous ajouterons qu'il est extrêmement difficile d'adopter une opinion quelconque sur ce sujet. Les indigènes, au rapport desquels il faudrait ajouter foi, sont en général amis du merveilleux, adoptent facilement les rêveries transmises par leurs pères, et ne doivent

être jamais considérés comme une autorité bien compétente. En outre, quelques anciens voyageurs gardent le silence sur les Amazones, et les modernes ne les ont jamais rencontrées : peut-être ont-elles disparu avec tant d'autres nations, peut-être encore existent-elles dans les vastes solitudes du Para.

Le second voyageur européen qui osa entreprendre la navigation du grand fleuve, fut un certain Pedro de Ursoa, envoyé vers 1556 ou 1560 pour chercher le fameux lac de Parima, sur lequel on faisait mille contes merveilleux, et qui devait être peu éloigné du pays d'Eldorado que l'on a toujours cherché depuis avec tant de fatigues. Ursoa fut assassiné par un soldat rebelle nommé

d'Aguirre , qui se fit déclarer chef de l'expédition , descendit le Maranh , porta sur son passage le meurtre et le brigandage , et finit par recevoir le prix de ses crimes à l'île de la Trinité , où il fut écartelé , laissant les Espagnols dans l'incertitude de savoir s'ils recommenceraient une nouvelle expédition. L'amour des richesses ne tarda pas à faire entreprendre encore quelques excursions , mais elles furent presque toutes malheureuses et n'apportèrent aucun résultat utile.

Belem était déjà fondé depuis long-tems , et les Portugais n'avaient tenté encore aucune expédition pour connaître la navigation du fleuve des Amazones ; cependant le gouvernement avait ordonné plusieurs fois

qu'on ne négligeât rien pour l'explorer ; mais diverses circonstances s'étaient toujours opposées à ce que ses intentions fussent suivies. A peu près à cette époque, on vit arriver au Para six soldats et deux frères lais faisant partie d'une malheureuse expédition envoyée de Quito pour convertir les sauvages chevelus des bords du Napo ; ils avaient vu massacrer une partie de leurs compagnons, l'autre se disperser, et s'étaient abandonnés dans une frêle embarcation sur le Napo, d'où le courant les avait conduits dans le fleuve des Amazones. Après des fatigues de toute espèce et sans connaître la route qu'ils suivaient, ils avaient eu le bonheur de retrouver des pays habités par les Européens,

et d'échapper au sort cruel dont ils se croyaient sans cesse menacés.

Cette circonstance éveilla encore la curiosité des habitans de Belem. Le gouverneur Raymondo de Noronha se disposait depuis long-tems à envoyer une expédition ; il acquit la certitude que rien ne s'opposait à la navigation pendant un cours de mille lieues , et il se décida dès lors à faire remonter le fleuve à une flottille de canots, commandée par un officier d'un courage et d'un talent reconnus, nommé Pedro Texeira.

Ce voyageur partit de Belem le 28 octobre 1637, avec quarante-sept canots d'une grandeur plus ou moins considérable, montés par douze cents indigènes et soixante soldats portugais, formant avec les femmes et les

esclaves une expédition de deux mille personnes , qui transportaient avec elles les vivres et les munitions nécessaires. Nous ne suivrons pas ces navigateurs dans leur route périlleuse , malgré l'intérêt qu'elle pourrait offrir ; nous nous contenterons de dire que Texeira parvint , par le Napo et le Coca , à Quito où il reçut les honneurs qui lui étaient dus. Selon le jésuite espagnol Christoval da Cunha , que nous avons sous les yeux , le voyage dura près d'un an en raison de la force des courans , et surtout par la nécessité où l'on était de faire des vivres pour un aussi grand nombre de voyageurs. Le manque d'indications certaines dans la route qu'on devait suivre n'était

pas un moindre obstacle. Les deux moines péruviens étaient d'un très-faible secours à cause du peu d'indication qu'ils avaient été à même de recueillir. Texeira retourna un an après au Para, accompagné de deux jésuites (1), qui avaient ordre de passer ensuite en Espagne, afin de rendre compte de ce qui leur était arrivé de remarquable pendant leur voyage. La relation qu'ils en ont donnée a été imprimée, traduite en français, et contient, selon la Condamine, une erreur considérable dans la valeur du chemin parcouru, de-

(1) Dont l'un était Christoval d'Acunha déjà cité.

puis le Napo jusqu'au Para, puis-
qu'ils l'estiment à mille trois cent
trente-six lieues espagnoles, qui font
près de mille six cents lieues ma-
rines, ou deux mille de nos lieues
communes.

Plusieurs voyageurs, dont les écrits
ne sont pas parvenus jusqu'à nous,
parcoururent encore l'Amazone jus-
qu'au jésuite allemand Samuel Fritz,
qui, de retour de ses excursions,
prouva, par une carte dressée dès
l'année 1690, que le Napo n'était
pas la vraie source de l'Amazone,
comme on l'avait cru jusqu'alors. Ce
voyageur malade, gêné dans ses opé-
rations, n'ayant pas les instrumens
nécessaires, a commis plusieurs er-
reurs que la Condamine a en grande
partie relevées, quoique lui-même

il se trouve fréquemment corrigé par la *Corografia brasilica*, dont l'exactitude est précieuse, surtout dans cette circonstance. On doit tout attendre maintenant des travaux de MM. Spix et Martius, et ces deux savans ne laisseront probablement aucun doute sur la position géographique des différens tributaires du grand fleuve, ainsi que sur l'état actuel des peuplades indigènes, du moins dans la partie portugaise.

On voit maintenant relever du Para, comme nous l'avons dit, une province connue sous le nom de district de Solimoens qui, réunie à la partie occidentale de la Guiane et à la partie occidentale de la Mundrucania, forme une capitainerie subalterne. Elle tire son nom de la na-

tion Soriman , et par corruption Solimaon (1) , habitant les rives de l'Amazone au dessus de l'embouchure du rio Negro. Au nord elle se trouve baignée par cette portion de l'Amazone connue sous son nom. Au couchant l'Hyabary la sépare des possessions espagnoles , avec lesquelles elle confine vers le sud. Le rio Madeira la baigne encore vers l'orient. Elle gît entre les 3° 23' et le 7° $\frac{1}{2}$ de latitude australe , et on lui donne soixante-dix lieues du nord au sud dans la partie orientale ,

(1) Quelques personnes ont prétendu que ce nom venait du mot portugais *soliman* , sublimé , à cause de l'usage où sont les indigènes de ces parages d'empoisonner leurs flèches.

tandis qu'on lui en accorde cent quatre-vingt de l'est à l'ouest.

Ce vaste pays , arrosé par plusieurs fleuves , couvert de forêts immenses , propre à toutes les cultures des provinces limitrophes , n'est guère connu que dans les parties avoisinant l'Amazone ou la Madeira , et sert d'asile à une foule de nations sauvages dont on ignore même les noms.

Cinq fleuves connus sous les noms de Hyutahy , Hyurba , Teffe , Coary et Puru , le traversent du nord au sud avec le Madeira et le Hyabary , et le partagent en six districts auxquels ils donnent leur nom , et qui ont tous un village principal dont relèvent les hameaux du voisinage. Bien peu de Portugais habitent ,

comme on le voit , ce territoire , qui cependant est renommé pour sa fertilité , et produit sans le secours des hommes du gérofle , du maranham , du pechurim , du cacao , de la vanille , du coton , de l'huile de Copahyba , de la gomme élastique , et probablement encore une foule de choses utiles que l'on ne sait pas y exister.

Quoiqu'une portion de la Guiane appartienne maintenant aux Portugais , nous n'en donnerons pas ici une description même rapide , parce qu'on ne peut pas , rigoureusement parlant , la considérer comme faisant partie du Brésil , et que réunie aux Guianes française , espagnole et hollandaise , elle sera l'objet d'un ou-

vrage particulier pour lequel on a déjà réuni de nombreux documens.

La description que nous venons de donner du Brésil laissera, sans doute, beaucoup à désirer à nos lecteurs. Nous espérons néanmoins qu'elle les aura mis à même de prévoir les destinées du peuple brésilien. Riche par les productions naturelles de son pays, peu avancé encore dans l'industrie et dans l'agriculture, il est cependant disposé à recevoir toutes les institutions utiles qu'un gouvernement sage voudra lui faire adopter. Les progrès immenses qu'il a faits dans la civilisation depuis douze ou quinze ans, sont un sûr garant de sa force, et de sa ferme volonté pour le bien. Nous concevons donc avec

raison le juste espoir qu'il se placera de lui-même parmi les nations les plus puissantes et les plus utiles à toutes les autres.

Le sixième volume formant en quelque sorte appendice à notre ouvrage, est particulièrement consacré à retracer les mœurs des indigènes, par le récit exact des plus anciens voyageurs dont on nous ait conservé les relations. On y joindra aussi quelques notes destinées à l'éclaircissement de plusieurs passages des volumes qui ont précédé.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

LE PAYS

Le pays est une contrée qui est bornée par des limites fixes, et qui est habitée par un peuple qui a une langue, des mœurs, des usages, et des coutumes particulières. On y trouve des villes, des bourgs, des villages, et des hameaux. Le pays est divisé en provinces, en comtes, en seigneuries, et en paroisses. Les habitants du pays sont soumis à des lois, à des taxes, et à des devoirs. Le pays est le lieu où l'on se livre à l'agriculture, au commerce, et à l'industrie. Le pays est le lieu où l'on se livre à la culture des lettres, des sciences, et des arts. Le pays est le lieu où l'on se livre à la religion, à la morale, et à la vertu.

FIN DU TOME CINQUIÈME